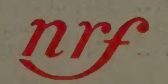
5e ANNÉE No 289 1er OCTOBRE 1937

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

— CHRONIQUES —

— NOTES —

— L'AIR DU MOIS —



FRANCE : 7 FR. ÉTRANGER : 7.50

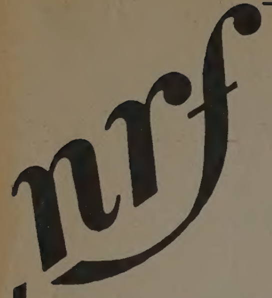


Table analytique des Annonces

(Les chiffres indiqués sont ceux des pages)

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

A PROPOS DE CHARLES-LOUIS PHILIPPE

Le début du vingtième siècle aura vu une entreprise étrange menacer timidement le développement libérateur et fatal de la littérature française. Pour la première fois l'expression écrite des sentiments français tenta de n'être pas bourgeoise. Ce fut une révolte brève, qui, comme il se devait, fut close aussi abruptement par la rapide mort de celui qui l'avait provoquée que l'hérésie naissante par l'assassinat du jeune hérétique, et dont rien ne laisse prévoir le retour. Elle n'est point passée inaperçue, elle a eu des observateurs, des sympathies ; mais, en France, le sort de tout appel à une vérité extérieure aux classes est de devenir le lot ou l'amusement de la seule classe curieuse, qui est justement celle de la bourgeoisie lettrée, et ainsi de résonner dans une impasse. Autour de Charles-Louis Philippe se groupèrent les mêmes curiosités et amitiés qui s'étaient penchées autrefois sur Belleau et sa complication rythmique ou sur Rousseau et sa simplification des sentiments, qui devaient se pencher quelques années plus tard sur Proust naissant, bref sur l'apprivoisement de tout nouvel artifice et de tout nouvel art propre à féconder notre grammaire spirituelle et notre vocabulaire moral. Tout ce que Paris

comptait en 1910 de journalistes raffinés, d'épigones du symbolisme, de peintres raisonneurs, de directeurs de revues d'art nouveau, se pressa rue de la Chaise, à l'annonce de la maladie de Philippe, et, à la fin de décembre, ce ne fut rien moins qu'un cortège de trois mages, celui de l'architecture, celui de la médecine, et celui de l'écriture modernes, qui vint s'emparer de son corps, passé en une minute de la fièvre la plus dure qu'ait soutenue un être humain au gel absolu, et le confier à un sol beaucoup trop endurci lui-même pour qu'on eût l'impression de lui confier une semence. Ainsi l'hérésie fut travestie en événement littéraire et l'incident clos. La perte fut ressentie ; pour les uns c'était le réaliste même avec un style faux, pour les autres un styliste doublé d'un romantique forcené qui disparaissait, pour tous un grand cœur. Il se trouvait en fait que la France perdait le seul de ses écrivains qui, né du peuple, n'eût pas trahi le peuple en écrivant.

La littérature française en effet n'est pas une expression. Elle ne comporte aucun naturel, et le style français le plus naturel, mettons celui de Voltaire, est justement celui qui pousse notre esprit et notre langue à leur pire artifice, en leur refusant des excès, préciosité ou gongorisme, qui correspondent du moins à de vrais défauts ou qualités humaines. Alors que dans la plupart des autres civilisations tout ouvrier, tout paysan, tout forçat qui sait écrire, peut par cela même être écrivain, retrouve au-dessus de sa page sa tête d'épicier, de moissonneur ou de futur guillotiné, et que les diverses classes et corps de métier fournissent à la poésie comme à l'armée leur pourcentage, il n'est d'écrivains naturels, en France, que les ignorants et les irresponsables, c'est-à-dire les rois, les enfants et les fous. La littérature y est une liturgie, les écrivains y sont un séminaire, qui comporte une telle cohésion et une telle connivence que, de même qu'en Chine les prêtres ont le monopole des lieux de plaisance et d'aisance qui entourent les églises, la caste englobe dans son immunité et ses privilèges

jusqu'aux auteurs des publications d'obscénité ou de chantage. Quelle que soit la vigueur de l'impulsion qui pousse un Français à écrire, elle aboutit, le premier mot tracé, non à une œuvre d'écrivain, mais de lettré. De sorte que, depuis les troubadours jusqu'aux surréalistes, le répertoire de notre littérature est le plus complet concours général d'éloquence, de finesse et de logique qui se soit livré entre les hommes, et le plus palpitant, mais, comme dans les concours généraux et les exercices scholastiques, il semble que ce soit sur des sujets fixés à l'avance depuis des siècles, et retirés de l'humanité contemporaine. Pour tout ce qui n'est pas le tournoi d'une cour de hauts jeux de l'âme, l'expression y est remplacée par la considération. Il y a dans notre littérature des considérations sur la misère, pas une seule expression de la misère, et il en est de même pour tous les besoins, les appels et les souffrances primitives. Une littérature qui présente en première ligne comme son écrivain damné Victor Hugo, comme délégué du malheur Chateaubriand, comme expression suprême des douleurs de la vieillesse les stances de Corneille à la marquise, ne peut être évidemment que celle d'une langue avertie, où les indications et le génie et le grain de l'œuvre sont tout, et rien l'ampleur et l'amertume des sons dans le pharynx, rien la récrimination et la jubilation naturelles ; celle aussi d'une caste où le respect humain, la pruderie, et le contrôle imposé à l'imagination et à l'exercice de la vie font que les vices irrémédiables ne peuvent être exprimés que par métaphore, ou par antithèse avec les vertus suprêmes ; et en effet, c'est Pascal le saint qui seul nous donne le goût de la damnation, le sage Racine du désordre des cœurs. En fait la distinction établie chez nous entre classiques et romantiques est absolument factice: toute la littérature francaise est classique, c'est-à-dire d'une certaine classe, qui est par bonheur la classe royale. Elle ne s'adresse qu'au roi, ou à ce modèle de petit dauphin, élevé à grand renfort

de Fénelon et d'Augustin Thierry qu'est le petit collégien français, et la confiscation du langage par ses maîtres a été si totale, qu'au-dessous de leurs paroles plus ou moins justement émises il n'y a que le silence, et qu'à part les onomatopées, le peuple français n'a pas ses cris.

Les conséquences de cet accaparement de l'expression par une caste bourgeoise vont assez loin. Du fait qu'un littérateur est chez nous un professionnel du goût et de la dialectique, il lui manquera presque toujours le don de divination ou même de simultanéité par rapport aux événements de la vie et de l'âme. Plus un écrivain est grand, chez nous, moins il prévoit ; il naît toujours en aval des cascades, en amont des mascarets, et n'installe son berceau qu'au pied des grands événements. Le prophète Victor Hugo n'a jamais prévu, — et encore jusqu'à quel point ? — que la Révolution française, et ses camarades de prémonition que le moyen-âge. La littérature française est une littérature de ruminement, c'est-à-dire une littérature euphorique. Ses grands moments sont les règnes, les jouissances, ou les entreprises stables et réussies. Elle a ses grands écrivains aux époques où elle a ses grands tapissiers. Il s'agit en effet de donner à l'esprit le mobilier le plus confortable et le plus digne, et en ce bas monde, l'aise absolue. A tout ce qui vient par contre du mauvais sort, peste, guerre, révolution, elle ne trouve à opposer dans sa surprise et son désarroi que l'éloquence ; c'est là pour elle le remède à tout mal : éloquence et discours des ronsardisants pendant les guerres de religion, éloquence de Bossuet ou de la Bruyère aux tournants fâcheux de Louis XIV, éloquence des conventionnels en 1793 ; tout sursaut dans notre vie politique, qu'il s'agisse de révolution ou simplement d'élections, par le seul fait que c'est un sursaut naturel, dénature immédiatement son langage ; le courage et la peur, la générosité et la lâcheté n'improvisent chez nous que dans le symbole et l'emphase, et même lorsque la langue française est deve-

nue européenne, il se trouve qu'elle doit recourir, pour traiter dignement ou simplement ses moments critiques, aux écrivains étrangers de langue française, sous Louis XV à Rousseau, sous la Révolution à Benjamin Constant et à Madame de Staël. Toutes les grandes œuvres de simultanéité en France n'ont été que des œuvres de concurrence ou de jalousie, qu'il s'agisse des Provinciales ou des Mémoires de Saint-Simon. Mais aucune simultanéité avec la nature, la guerre, le plissement du cœur humain ou de l'écorce terrestre, et — la naissance opportune de notre romantisme au moment précis où, après douze siècles d'efforts, la France devenait le domaine de la bourgeoisie, de la stabilité et de la banque, le prouve surabondamment — aucune simultanéité avec la douleur, ou le soleil vieux de tant de millions d'années. Le romantisme français ne diffère pas de l'objet qui en fut le symbole, que l'on pendait aux arbres quand l'air était agité, il est cet instrument bavard, il n'est ni l'arbre ni le vent. Tout cela vous explique pourquoi la représentation et la garde de ce pays discret, nuancé, modeste, est confié à la Marseillaise.

Mais il se trouve que toute littérature étant éliminée sur un corps de métier précis et sans réflexe, tous les grands mouvements de la nation en sont plus simples et plus purs. La littérature d'autres pays peut être plus, vivante, mais c'est leur vie même qui est entachée de littérature. L'histoire de la France regagne largement en clarté et en foudre ce que perdent ses écrivains en malheur et en ténèbres. Tout cet acide urique de ruminement et de pensée ainsi lavé par eux, la responsabilité de la fuite du temps, des couchers de soleil, de l'existence de l'âme rejetée entièrement sur eux, les grands actes de la race et de la nation ont une pureté et une sincérité qui ne leur permet jamais de prendre une expression littéraire ou équivoque. Là où il y a le moins de littérature et le plus de vérité, c'est dans la vie de notre peuple, les gestes de

notre révolution et dans les mots de nos rois. Ce n'est point acheter trop cher la vérité de notre pays que de la payer par l'art de sa littérature. Cependant que la quasi totalité de la littérature française est une espèce d'énorme Gœthe, satisfaite, olympienne et multidécorée, dont les productions les plus hautes sont justement les plus fermées aux âmes étrangères, la vigueur du mouvement français détient à sa base tant de force et de feu sans mélange qu'elle se propage jusqu'au delà des frontières avec une extraordinaire virulence et, puisque nous parlons littérature, éveille naturellement à l'étranger, sans compter les remous politiques, le remous littéraire qu'elle ne provoque pas en France. C'est ainsi qu'à toutes les guerres ou révolutions parties de France correspond presque immédiatement en Allemagne une floraison d'écrivains, que ces mêmes guerres et révolutions refusent à leur pays d'origine. Absorbée dans l'étude d'une humanité aussi évoluée par rapport à l'humanité réelle que les animaux de Buffon ou de la Fontaine par rapport aux vrais animaux, le poète français écrit sous la Terreur des idylles grecques, pendant la guerre Salammbo ou Protée, on ne sait par quel retard qui devient finalement une avance. Il lui suffit d'ailleurs de quitter son pays pour n'être plus ainsi au ban de la déraison et de la damnation, et Chamisso, Lamotte Fouqué, qui eussent écrit dans leur province natale les romans de Crébillon fils, amènent dans la littérature allemande, avec Ondine ou Peter Schlemyl, le même esprit de naturel et de goût dans l'ordre surnaturel.

A cette lumière, il devient facile de réserver au réalisme, dans notre littérature, la part qui lui revient. Si l'on appelle réalisme le fait pour un écrivain d'exprimer la réalité, on peut donc dire que l'écrivain français a d'autant plus de chances de l'atteindre qu'il s'éloigne des classes populaires, des sentiments populaires, ou de la nature stricte. Du fait de sa formation et du caractère

exclusif de sa confrérie, il est aussi qualifié pour rencontrer cette réalité du peuple dont il fait son objet que le séminariste sortant de Saint-Sulpice pour rencontrer le dieu Pan. Toutes les fois où l'époque est double ou trouble, où l'anarchie et la révolution se glissent dans les artères de la nation, notre littérature n'est plus réelle que dans la mesure où elle exprime, non pas ces mouvements mêmes, mais les réactions de l'ordre et de l'individu bourgeois par rapport à eux. Mais, que ce soient les paysans de Balzac ou les ouvriers de Vallès, la vérité n'y est atteinte que jusqu'à la limite non franchie du monde et de l'âme paysannes et ouvrières. Les romans de nos réalistes et de nos populistes ne sont, quand ils dépeignent le maçon ou le métayer, que de grossières décalcomanies, — des images d'Épinal pour bourgeois, auprès desquelles un roman d'Octave Feuillet est, en ce qui concerne l'âme bourgeoise, un magnifique assemblage de vérités. Ils atteignent tout au plus la réalité au point intermédiaire : à l'entremetteur, au régisseur, au contremaître. Qu'il s'agisse de Zola, de Céline, leur talent, grand ou petit, bafouille au delà du resquilleur, du gérant et du rengagé, et devient une obséquieuse imagerie aux pieds de la petite fille nue du paysan ou du boucher. La compréhension de la nature elle-même n'a donné de grandes œuvres que chez les écrivains, comme Mistral, qui ont admis la théorie d'une nature intelligente, active, ayant sa dignité et son honneur et ses malices de nature, ou, comme Vigny, chez ceux qui détestaient la pluie. Par contre, toutes les fois où aristocratie et bourgeoisie arriveront à forger un modèle d'homme perfectionné, aéré, ami du luxe spirituel et matériel, ce que l'on appelle non pas l'homme libéré, mais l'homme libre, toutes les œuvres deviennent réelles, toutes celles par exemple du règne de Louis XIV, y compris, tant le type d'humanité comporte à ces moments de hauteur et de relief, les œuvres d'éloquence et les oraisons fu-

nèbres elles-mêmes, car le cadavre français dans son cercueil est la variété libre et bourgeoise du cadavre. L'homme qu'étudie l'écrivain français est déjà, dans l'élévation et la perfection de sa logique morale et intellectuelle, ce qu'il apparaîtra, quand il n'y aura plus d'hommes, à son successeur sur cet astre ou sur un autre, c'est-à-dire un être arrivé, ayant déjà passé examens et licences, achevé dans son évolution, soustrait à la confession et à l'épopée, et peu encombré des nostalgies du passé et de l'avenir. En ce qui concerne cet être, imaginaire pour tous les autres, seul existant pour lui, auquel la foi et la raison donnent exactement le même champ, qu'il soit le héros ou qu'il soit l'écrivain, qu'il s'appelle la princesse de Clèves ou Descartes, Julien Sorel ou Marcel Proust, le chevalier de Méré ou Candide, la littérature française est vraie, réelle, et la seule vraie, la seule réelle. Elle a trouvé le système de gravitation d'un monde, alors que les autres en sont encore à discuter les bolides et les queues de comète. Sa méconnaissance de l'actuelle vie humaine non seulement ne la compromet pas, mais lui est indispensable pour cette connaissance théorique et parfaite de l'humanité. Il est une ignorance dont la doublure est finalement l'éternité, et l'ignorance systématiquement entretenue de notre génie n'en a pas d'autre. Ce que la littérature française suppose le moins, c'est la fin du monde, à moins encore que ce ne soit la naissance du monde. Fils d'un pays sans prophètes, aveugle pour l'invisible, sourd pour tous silences, mais doué du tympan le plus sonore pour ce qui est le cœur, les veines et les artères du vrai homme, de l'homme inexistant, l'écrivain français, fût-il né de paysans, ne parlât-il que des simples, dès qu'il prend la plume les abandonne et les trahit, au moins dans la mesure où l'astronome, quand monte la lune, trahit son jardin, ses chiens et sa famille. Tout écrivain français, excepté Charles-Louis Philippe... Pourquoi pas lui ?

La conscience confuse de cette non trahison de Charles-Louis Philippe a poussé les littérateurs bourgeois à le présenter en symbole de la maladie, de la misère, du malheur, et à dire que ces trois poids l'avaient retenu dans sa caste. Rien n'est plus faux. Il est certain qu'il a connu la maladie ; tous ces maux dont on voit les diagrammes à la porte des hôpitaux, il est vrai qu'ils l'ont frappé. Il a débuté par le croup, continué par la fluxion de poitrine, à cinq ans par la carie des os du menton. Il n'a évité la fièvre puerpérale que par son sexe, le cancer que par la mort, par une mort qu'obtint seulement l'alliance de trois affections terribles. Mais ses maladies ne l'attaquaient que dans la mesure où elles attaquent l'humanité, c'est-à-dire qu'il survivait à chacune d'elles, vigoureux et vacciné. La maladie d'ailleurs n'a jamais retenu le malade dans sa tribu, au contraire. Les maladies sont les voyages des pauvres, a dit justement Philippe. Il n'était en aucune façon contrefait. Souvent je vois monter des bouches du métro un petit homme râblé, solide, tranquille, que je prend encore une seconde pour Charles-Louis Philippe ; justement à cause de cette force, de cette assise. La cicatrice de son menton était cachée par une barbe ; on ne remarquait sa petitesse que près d'une porte, parce qu'elle donnait alors je ne sais quel symbole de l'arrivée et du départ : près de la porte de Polytechnique, où il fut refusé, près de la porte de la mort. Sa pauvreté n'avait rien de rare. Il était pauvre comme tout le monde l'est, à part les riches. Il était d'une famille qui avait peut-être demandé son pain autrefois, mais qui donnait maintenant des pâtissiers. Il avait été l'élève courant du lycée, où la différence extrême de dotation entre les fils privilégiés et les boursiers devait bien atteindre cinq sous par semaine. Les époques du terme et du premier janvier étaient dures pour lui, mais comme elles l'étaient pour les autres employés à l'Hôtel-de-Ville, comme elles le sont pour les Roth-

schild. Il avait en 1910 un traitement de dix-huit cents francs, c'est-à-dire que trente millions de Français à peu près avaient des revenus fixes moins élevés. Il connaissait la misère par les récits de son père comme nous avions connu autrefois par les nôtres les loups et la guerre, comme un mythe. A aucun moment il n'avait pâti de sa naissance. Il avait pris le départ de la vie à l'un des deux seuls points où un enfant naissant ne part point déclassé. Il y a les familles de rois et les familles de paysans : lui partait des paysans ; son père était sabotier, c'est-à-dire l'ouvrier plus lié aux saisons et aux changements de temps et de sol que le cultivateur lui-même car il était né dans une clairière comme les filleuls de fée, dans un canton enclos de forêts. Il était, non d'une ville, mais d'un bourg dans son âge d'or, sans usines, le seul commerce en étant le bois ; sans garnison, les uniformes étaient réservés à ceux qui s'occupent des arbres, aux gardes forestiers ; et sans castes rivales, les bois et les étangs amenant pour les chasses à courre et la pêche une série de fêtes ou le pays entier gagnait la bonne humeur. Rien en somme, dans les conditions de sa vie, pour le différencier de tous les enfants du peuple qui devaient écrire plus tard de faux romans paysans ou des contes moraux ; Marmontel n'a pas débuté autrement, ni tous les plus fermes soutiens des régimes établis. C'était vraiment un de ces fils d'artisans qui sont pris dans le mouvement qui doit les mener à la classe dirigeante. Il était né dans les conditions exactes qui produisent le président de société métallurgique et aussi le président de la République. Le penchant qui le mena aux lettres n'était pas non plus un recours, un appel. C'était le goût d'écrire, tout simplement. Celui-là que connurent ses camarades bourgeois de la région, Jules Renard, ou du lycée, Valery Larbaud ; c'était cette passion des lettres qui par les émotions créatrices, et les douleurs de l'inspiration, par les douze stations du poète, n'en mène pas moins aussi aux Académies. Son talent n'était pas

non plus un talent révélé, son style une parole. Sa formation était une formation réussie d'enseignement secondaire. La littérature abonde dans Charles-Louis Philippe, et sous toutes ses formes, de la mièvrerie à l'abstraction, et des concetti au mélodrame. Une esthétique incertaine, dont les amples oscillations le balancent de Victor Hugo à Mallarmé, de Dostoïewsky à Claudel, un étonnement continuel devant les mots et leur ajustement, l'éloignent à chaque phrase d'une simplicité naturelle à laquelle l'âge l'eût d'ailleurs ramené, mais, et c'est là toute l'explication de l'énigme, au-dessous de l'auteur Philippe demeure avant tout un personnage et, monstre unique dans notre nomenclature littéraire, ce personnage est innocent.

On ne peut guère donner de l'innocence qu'une définition : l'innocence d'un être est l'adaptation absolue à l'univers dans lequel il vit. Elle n'a rien à voir avec la cruauté ou la douceur, — le loup est innocent autant que la colombe ; avec la culpabilité ou l'état de victime, — le loup mangeant la colombe n'est pas moins innocent que la colombe expirante. L'être innocent n'est pas l'être inoffensif, il est dangereux dans la mesure où sa force physique, ses ongles, ses dents sont dangereuses, mais il est d'une innocuité morale totale. Il s'ensuit que la caractéristique de l'être innocent est l'inconscience absolue de sa propre innocence et la croyance à l'innocence de tous les autres êtres. L'innocent n'est pas celui qui n'est pas condamné, c'est celui qui ne porte pas condamnation. L'innocent n'est pas Saint François, qui par sa préférence pour les pâquerettes, les poissons et les gerfauts, ne laisse pas de porter accusation contre ses collègues les peseurs d'or, ses sœurs les entremetteuses et ses frères les tyrans. L'innocent est celui qui n'explique pas, pour qui la vie est à la fois un mystère et une clarté totales, qui ne récrimine pas... Je vais bien où j'ai l'air d'aller, c'est-à-dire vers la définition la plus contraire à la définition de l'écrivain français : j'arri-

verai ainsi à celle de Philippe. Car la récrimination est à la base de nos plus grandes œuvres. Toute l'entreprise de notre littérature écrivante et pensante semble être de rejeter sur un autre, sur d'autres, la responsabilité de ce monde, de cette humanité, et de leurs accommodements. Elle a tort évidemment. La culpabilité de l'humanité, presque chaque humain la porte. Dans chaque négligence de notre esprit, chaque paresse de notre corps, dans chaque compromission de notre altruisme s'est caché un crime, et par l'accumulation de ces manques parfois bénins, les sentiments et les valeurs morales de l'univers finissent par subir de terribles atteintes. Mais c'est justement ce que nos écrivains n'admettent pas. L'œuvre de nos romantiques par exemple qui avaient une occasion magnifique de réclamer les responsabilités suprêmes n'est qu'une fuite éperdue devant elles. Vigny est celui qui n'est absolument pour rien dans l'impassibilité des plaines et des montagnes et dans l'ardeur des femmes à couper la nuit les cheveux des amants, Hugo est celui qui se lave les mains de l'inceste, du préjugé concernant les filles de bouffon, de la mort. Celui qui n'a vraiment rien à voir avec le contraste entre la jeunesse et la vieillesse, l'injustice et la justice, l'hiver et l'été, c'est Lamartine, c'est Musset, c'est la poésie française. Parfois, l'ajustement des mots arrive à faire du plaidoyer une grande plainte, mais il n'est plainte qu'à l'arrivée ; il est plaidoyer au départ. Or l'innocence ne comporte ni le regret ni la dispute. L'innocent endosse toutes les responsabilités. Le loup qui erre sur son plateau de l'Iran se sent responsable de la canicule, du gel, des pierres qu'on lui lance, et il n'en est pas plus fier, jusqu'à la minute ou soudain il devient responsable d'un charmant petit agneau égaré. L'innocence est cette insensibilité ou cet amour qui ne vous dénonce personne. Le sentiment de l'égalité complète, de l'association absolue avec toutes les races et espèces, morales ou phy-

siques, c'est cela l'innocence. C'est pour cela que Philippe n'était jamais très fier quand il vous regardait le jour de la catastrophe de Saint-Mandé ou de la famine aux Indes. Sa tristesse contenait plus de remords que n'en contiennent toutes les oraisons funèbres. Il savait qu'il avait dû se compromettre dans la première par quelque désobéissance à son père, dans la seconde par quelque erreur à l'école dans ses problèmes. Cette bonté qui vous apparente à ceux qui sont méchants, cette délicatesse qui vous rend sœurs la vulgarité et la grossièreté, cette finesse dans l'amitié et l'amour qui vous fait jumeaux des brutes et des satyres, cette pauvreté qui vous donne pour pères les riches, voilà ce que nous ne sommes pas, voilà ce qu'était Philippe. Pénétré de culture, de réserve, d'abnégation, tout petit, il se reconnaissait comme dans un miroir en ce géant déchaîné, gonflé de désir, d'ignorance et de meurtre, qu'est l'humanité. Il ne s'en distinguait pas. Je me souviens, pendant la guerre, avoir ressenti journellement l'absence de Charles-Louis Philippe. J'essayais de m'expliquer ce malaise. Je me disais que du fait de la guerre, la carrière de mon ami était inachevée ; que c'était évidemment pour une rencontre avec elle que tant de douceur et de modestie avaient été créées, qu'il s'en était fallu de quatre ans pour que le plus grand fléau et le seul Français innocent eussent pu avoir leur confrontation, que c'était vraiment dommage de ne pas voir en face de la guerre le petit Philippe, que le sort avait pris soin par avance de dégager du service armé pour qu'il ne pût en aucune sorte être acteur dans le drame, et perdre une minute ou une qualité du spectateur. Pas du tout. C'est que j'étais las de cet effort outré de mes compatriotes, de mes amis, de mes alliés, pour nier toute parenté avec la guerre. C'est qu'il me manquait quelqu'un, quelqu'un de tendre, qui s'en fût senti et reconnu responsable.

JEAN GIRAUDOUX

JOURNAL DE CHARLES-LOUIS PHILIPPE
1895

Le rire ! Combien cela est complexe, et combien d'éléments en lui !

Il n'est pas compréhensif et correspond aux actions se suffisant à elles-mêmes, *n'admet point d'au-delà.* C'est un geste de la chair pure, et comme tel les grosses actions charnelles le font naître. Il correspond à une harmonie s'établissant entre l'être, et des actions (le gros rire bestial pour les choses sales). Mais dès qu'il y a recherche, effort, le rire ne peut naître. L'incompréhension et le rire ne sont-ils pas parents ? C'est ce qui fait que les pauvres d'esprit rient tant, parce que tout acte ou toute parole existe à leurs yeux par soi-même, sans raison, rien qu'avec un geste.

Qui a dit : « La raillerie est souvent de l'indigence d'esprit ? » Le côté drôle des choses est un côté inexpliqué, et, devant cela, celui qui ne voit pas de raison, qui ne peut prouver sa vitalité ou sa présence en expliquant le fait, se met à rire, et c'est ce rire qui lui prouve à lui-même son existence en face de ce qu'il voit (car en somme l'homme a besoin de s'affirmer à ses propres yeux). Il y a le rire moqueur qui vient tout simplement de cela.

— Un autre genre de rire : le rire qui comprend. Mais il dérive du même principe. On a compris en groupant, classant des faits. L'esprit arrive à son extrémité et ne peut aller plus loin, la chair se croit alors en harmonie

avec le milieu, pensant avoir pris possession de lui. Et alors on rit.

Le rire n'est pas une action solitaire. On ne prend possession de quelque chose qu'au nez des gens. (Un homme qui serait seul dans un pays, n'aurait pas besoin de prendre possession du sol). — Alors, en présence d'autrui, il faut être vainqueur pour rire.

Il y a certaines circonstances où l'on voudrait rire — mais si l'on se sent vaincu, ou si on lit quelque chose de justement dominateur chez les autres, on grimace. — L'être écrasé rit jaune.

Projet de nouvelle. Celui qui ne sait pas rire, ce serait l'ancien jeune homme orgueilleux et gai pour cela, ayant proclamé son orgueil. Puis quand il a souffert, quand il est vaincu, son être de plus en plus acquiert la notion douloureuse des choses, saisit les éléments qui l'abattent, voit partout le contentement des gars que son abaissement hausse, et c'est cette compréhension continuelle qui le ravine et l'empêche de rire. Il est trop complexe pour rire. (Pour rire, il faut être passé tout entier dans le sujet qui fait rire, et dans le cas en question on reste soi-même douloureux, et l'on ne peut.)

16 septembre 1895

Projet de nouvelle : Celui qui ne peut subir l'automne. Un monsieur qui s'excite et se crispe aux premiers jaunissements des feuilles. Il s'auto-suggestionnerait à cela, et viendrait le moment de départ pour des pays où ce n'est pas encore l'automne. — Puis, un jour revenant sur lui-même pendant un automne, il serait très étonné d'en avoir souffert jadis, il le supporterait maintenant et constaterait que c'est pour ne pas avoir voulu s'écouter qu'il a fait ainsi.

16 septembre 1895

Un essai d'analyse du dégoût, de la débâcle intime d'un jeune homme. Il est assis dans une grande prostration, une fatigue en son être moral, et un avachissement en son être physique.

Son âme a perdu l'habitude de l'espoir. Des chocs et des élans vers des avenirs ont épuisé sa force vitale, les faits sans succès de son passé lui ont fait prendre un grand pli de doute à tout, un regard morne qui scrute et ne voit bien que le sombre. Il a la sensation de l'impuissance de son milieu, et même de l'impuissance de lui dans ce milieu. A quoi user les vingt ans ? Les élans intimes viennent buter contre les murs de tous ses doutes et de tous ses savoirs de persécuté (car la folie de persécution point alors). Et sans cesse, il se pose « l'à quoi bon ? » devant tout effort. Son âme est en débâcle, instable, ne sachant par où sortir, et alors son regard acquiert la douleur profonde, hagarde un peu, et basse du chien qui a perdu son maître.

Et, en lui, l'instinct qui le fait se pressentir plutôt que se connaître, obscurément luit dans le dédale de tous ses états, et raisonne avec cette certitude qui caractérise l'instinctif. (L'instinct, c'est de la haute intelligence s'exerçant sur des faits trop ténus pour être formulés.)

Voici à peu près les éléments de raisonnement de cet instinct, voici ce qu'il *sent*, ce qu'il vit, ce qui est inscrit dans sa chair, ce qu'il entend en s'écoutant :

1° Au point de vue intellectuel. — Supposons un intellect littéraire aux prises avec la vie. Des fréquentations obligatoires viennent agir sur lui, le frotter avec des rigueurs de roue de meule. Il est en contact avec des imbéciles, et il est obligé de les subir, de leur répondre, de s'abaisser jusqu'à eux. Est-ce à dire que pour s'abaisser jusqu'à eux, il lui est nécessaire de les avoir compris, analysés ? Non. Le pli se prend dans l'âme,

et il glisse en lui l'être de ses voisins, sans qu'il en ait conscience, et il arrive à s'y complaire, à en tant prendre l'habitude qu'il n'en sort que par accès. — D'ailleurs sa vision n'est pas assez nette, sa faculté d'expérimentation, d'observation est trop complexe pour atteindre l'âme d'autrui, il la subit, avec toujours le haut désir d'en sortir, de sorte que son âme est double pendant ces conversations : d'un côté il voudrait observer les gens, pour cela il faut tout écouter, tout boire, — d'autre part il a peur en faisant cela de trop introduire chez lui l'âme des autres. Une aile qui veut voler, et l'autre qui traîne. Et alors tout ce qu'il entend l'assomme littéralement.

Semblablement, dans sa jeunesse première il dut faire la science, avec tout le cerveau en ébullition littéraire. Il quitta cela un an, et fut par une de ces fatalités ordinaires obligé de rénover son savoir scientifique pour arriver à la position sociale. Même sentiment double, de garder son intellectualité personnelle littéraire, — et d'apprendre pour sortir de l'impasse. — Assommement. Croyance à des fatalités qui l'obligent à adorer tout ce qu'il brûla.

Alors, de cela sort une impuissance à s'occuper, une dualité de vouloir et de paresse, — une incapacité à des idées de suite, à des travaux sérieux et continus.

2° Au point de vue social. — Il est pauvre et subit les heurts triomphants des riches inférieurs. Il n'a pas de situation, et prévoit des sourires joyeux de moquerie, des jaloux. Cela l'habitue à vivre en lui, à ne pas considérer l'opinion. Mais infiniment triste est cette vie en soi, parce qu'il se frotte au public, et qu'il ne peut dire son âme, et qu'il est un vaincu. Son regard prend de la hauteur, et du lointain, car il veut avoir l'air de venir de profondeurs de sûreté pour le présent et l'avenir.

Les rabrouements de certains domestiques continuent sa débâcle, et son amertume. Alors il croit avoir l'air du chien galeux qu'on lapide. Son orgueil s'en révolte, et il fait des réflexions amères et presque jalouses sur les

gens — rentre encore davantage en lui, avec toujours le désir *de garder intacte sa personnalité.*

Donc, ici, introduction de mépris, de dégoût, premier levain de haine individuelle qui, avec la jalousie, devient la haine pour les bourgeois, puis pour la société gouvernée par les bourgeois.

3° Point de vue physique. — Il est laid, et a de l'expression aux yeux. Son regard est quelque chose d'aigu, presque ivre. Néanmoins la sarabande de ses imaginations lui laisserait parfois (si peu !) espérer de l'amour, puis quelques mots, quelques moqueries ou de simples réflexions le font rentrer en lui et se voir laid, donc ridicule. Il rentre encore en lui, s'affuble intérieurement de son intellectualité et méprise les femmes d'abord (il admet la doctrine de l'infériorité de la femme à l'homme), les beaux hommes ensuite, voit leur vanité et leur bêtise. Ceci l'habitue à chercher l'intellectualité derrière la mine, mais ceci lui fait prendre aussi une tenue bizarre avec les femmes. Il ne sait s'il va plaire, et veut plaire, d'où en lui la lourdeur. Là encore, il est double : tantôt il croit plaire et a des élans internes de joie, tantôt il s'aperçoit de son manque de charmes physiques et retombe à sa douleur et à son mépris d'autrui. Dans l'amour il est aussi instable, et comme il en est privé il fait des rêves d'avenir, des projets de mariage, comme une jeune fille de bonne tenue.

Avec les hommes, il a l'air un peu jaloux, à ses propres yeux, il les voit susceptibles d'être aimés et en souffre, et les méprise. Il s'en éloigne, et quand il s'en rapproche, avec cet amoncellement de sensations et d'idées, il ne sait plus l'art des banalités, expose des idées qu'on trouve drôles, ne sait pas les défendre, parce qu'il manque d'assurance à cause de ses dualités. On dit qu'il n'est pas fait comme le monde.

Son amour de la solitude, soit parce qu'il veut rêver, soit parce qu'il veut se cacher.

4° Point de vue moral. — On le trouve irréprochable, et lui se rend compte de ses déchéances. Il se porte encore là tout entier en lui, constate ses pas vers le bien et le mal. A force de se porter en lui, il est fatigué. D'où des lassitudes et des dégoûts sans nom. Il rougit de lui-même dans l'ombre.

— En résumé, il se porte tout entier en lui-même, n'a pas des relations intimes, pas de bonheur physique ou moral, pas de joie. Il lui vient par conséquent des désespoirs de lassitude, à la vision du triste identique.

22 septembre 95

Divinement rêvé, une seconde, sur ce proverbe breton, naïf comme la simplicité et triste comme la prière : « Secourez-moi, grand Dieu, à la pointe du Raz, mon vaisseau est si petit, et la mer est si grande. »

24 septembre 95

L'architecture « extérieure » est morte, il n'y a plus originalité là-dedans. Nous copions de vieux clichés, et amalgamons des coins de renaissance ou de gothique, d'ailleurs le style moderne devrait être quelque chose de fort et solidement grand, d'assuré, de précis, inaugurant ce règne prochain de la science sur l'art. Il y a d'autres raisons à la fin de l'architecture.

Jadis on vivait dehors, dans la nature, parmi du mouvement. Le bruit du corps était la raison d'être de la vie. La guerre, la chasse, les travaux et les plaisirs étaient à l'extérieur. Le paysage prenait donc de l'importance. Le château était le prolongement du paysage. Massif aux siècles lourds de guerre, bardés de fer, ébranlant le sol, — alors l'âme humaine était quelque chose de lourd, de pesamment équilibré et on eut le château-fort. (En vertu du principe de l'égalité de la réaction et de l'action s'élevèrent à côté les élancements go-

thiques, avec du ténu). La Renaissance, joyeuse, ivre et délicate, sensuelle partout, donne dans un paysage gracieux et facile un édifice souriant.

Aujourd'hui, l'homme est entré en lui. (Les enquêtes et le progrès scientifique se résument en ceci : prise de possession de l'homme). — Il se savoure. Alors, est née la volupté de tous les sens, — et parallèlement donc, la paresse physique. Vivre dans la nature exigerait l'effort, à défaut de l'enthousiasme perdu (et en plein voyage on a regret du chez soi.) Au contraire, le plaisir est de tout avoir près de soi. L'architecture est devenue « à intérieur ». Les appartements sont commodes, tout luxe s'accommode à du plaisir. Mais, dans cette disposition voluptueuse d'un siècle, rien ne put être inventé. Notre science est de l'érudition, notre architecture « intérieure » est ornée d'adaptations. — Les Styles d'ameublement n'ont plus leur raideur antique, mais le principe en est gardé. — L'ameublement ordinaire exclut le beau du *confortable*. Et comme tout s'enchaîne, la science nous a appris à rester en nous ; et peut-être rester chez soi apprend-il à ne plus assimiler certains faits, certains états de la nature qui eussent été des moteurs d'art et par conséquent de science.

30 septembre 95

Un portrait de femme :

Un nez à forme tronc de pyramide, béant des trous où mettre du tabac, des yeux de chien, des lèvres menues très rouges, comme quand on se mouche souvent, pour cause d'un rhume de cerveau (tendues en avant dans le geste d'embrasser des enfants). — Des poils follets, longs sur la peau flasque. — De l'aigu général là-dessus. Une tension et un arrondissement des yeux : on dirait un disque tournant très vite, sous des forces internes.

Un vif mouvement d'extension en toute la personne. Elle possède spécialement ce qu'on peut appeler la « con-

viction ». Ses idées sont faites, et elle les insinue sans cesse. Particulier, cette insinuation. Elle veut convertir à soi, convaincre. (J'ai eu l'occasion de constater chez un censeur la hauteur de cette envie de convaincre, et qui provient peut-être d'un échevèlement de l'intellect, vers un but, auquel tout se ramifie, — de la simplicité de la vision parce qu'il n'y a qu'une chose, qu'un désir, qui existent.) — Pour cela voulant partout montrer sa présence, elle cause toujours, sur tout. Il y a certes de la suffisance à la base de cela, mais il y a d'autres éléments. Elle est femme, laide et pauvre, donc elle n'est pas remarquée de ceux qui viennent causer dans le groupe où elle est. Il faut qu'elle fasse remarquer sa présence, c'est pourquoi elle veut rattraper son infériorité par une supériorité dans la conversation, c'est-à-dire qu'elle veut avoir raison. Très drôle ses : « Vous comprenez » dits en roulant l'*r*, avec des bruissements d'affectation, et des penchements de tête polis et insinuants. Insinuants pour les motifs ci-dessus, polis parce qu'elle veut cette considération et cette attention qui la rehaussent à ses propres yeux.

Elle croit tout connaître, comme ceux qui ne savent pas lire : Ils ont beaucoup vécu avec eux-mêmes, et ils ont été très attentifs à l'alentour, de sorte que leur expérience s'est faite. D'un côté, comme ils ont la haute notion d'eux, et qu'ils l'appliquent à tous les faits, et que quand on applique ses propres théories on a toujours raison, d'autre part, n'ayant point de terme de comparaison, ils croient à l'infaillibilité de leur expérience. Elle essaye de tout comprendre par elle-même.

Son rire, facile à naître, et s'épandant infiniment. Chez les pauvres d'esprit où peu habite, toute idée paraît drôle. Le plaisant est très relatif, et quelqu'un qui aura peu entendu de drôleries rira pour rien. Elle ne voit pas le dessous, n'apprécie pas le geste de servir la plaisanterie, il n'y a pas d'éléments s'installant dans son esprit pendant qu'on conte, — cet esprit ne sera donc

pas lourd à entraîner au rire. L'état d'équilibre entre l'individu, et le milieu, qui produit la joie s'établit tout de suite.

Elle est malade, mais la maladie s'installe peu dans son attention, et ceci relatif au rire est si vrai, — qu'elle rit infiniment quand même.

9 octobre 95

Jean d'Ombre, au travail, — un travail un peu physique : lever de plan.

Ce travail plaît parce qu'un peu d'âme inoccupée pourra aller au rêve, à l'amas de matière à littérature : sensations, réflexions, souvenirs. — Et la vie au milieu de la nature lui déclare un retour continuel des choses en lui qui vont le grossir, ou du moins le conserver.

Commence la besogne. Il veut arriver à une situation. Donc, il doit apprendre, et s'y met, se mécanise sincèrement, puis vient l'habitude à rêver, le douloir littéraire, et il s'échappe d'esprit. Au cours de son voyage, il a conscience de son absence hors l'instant présent, et revient au travail courageusement. — Alternativement, toujours ces départs et ces retours. Il fait une composition de ses forces, dans l'instant distractions.

Ceci se complique. En plus de ce devenir littéraire qui le hante, existe l'habitude du collège : flemmer. C'est garder les aspects du travail, dans lequel on s'ennuie, et pour tuer le temps, s'occuper de toute autre chose que ce travail. C'est regarder les mouches, s'amuser de rien, faire des questions oisives, et sous tous prétextes, partir un instant. — C'est la grève de l'âme.

Donc, il s'ennuie, tortille son être, s'épand, s'étire, puis retombe douloureusement à l'ouvrage, se sentant façonné, martyrisé par tout l'alentour.

Autres phases de ce martyre : les aides, et le chef lui causent, il est obligé de subir. Ce temps est perdu pour le contact avec lui-même de rêver. Par politesse, il veut

entendre, par habitude et plaisir il veut alors se continuer un moi littéraire. Là aussi, composition dans l'instant de ces deux tendances, et indécision de lui-même. Ses réponses sont : ou spirituelles et immatérielles, comme le rêve, ou baroques comme son réel, à lui. — S'instaure du dégoût pour ces causeries, qui aident à le défleurir, — et l'amour de lui-même croît, alors il retournera délicieusement dans son intime.

Une autre habitude du collège, et de la famille. Ne pouvoir subir les observations. Au collège on les subit, car on peut se révolter là-contre, — mais on en garde une haine, et partout ailleurs qu'au collège, on les repousse :

Louret, le chef, vient lui faire des remarques ingénues, incomplètes, dépolies, comme ceux qui n'ont jamais étudié, — cela sous une forme bête. Le voici dire avec un rire amplifiant de plus en plus, jusqu'à la fin de la phrase.

« Appuie bien ton crayon. Tu ferais bien sans ça, mais faut appuyer. Tu comprends, moi, de l'instruction je peux pas t'en donner, mais ça c'est de la pratique, j'y ai appris par moi-même et je sais ce que c'est. »

Jean d'Ombre, avec sa politesse timide, écoute le moins possible, mais à ce contact aux mots, son cerveau se pelotonne pour ne pas donner prise : n'importe, tout entre et produit un tassement sous quoi il baisse la tête, — il a une sensation d'aplatissement au cerveau, son regard se tourne vers ses pieds, lui semble-t-il, et ses yeux chassés de son âme, n'introduisent plus les notions d'alentour. A ce premier point d'ombre, première sensation de défaite, — viennent s'ajouter les causes susnommées, et toute détresse croît, hébétante, jusqu'au mal de la tête. Tout entre : observations aux aides, peur d'être engueulé, ou méprisé, ou raillé, lui-même. Il s'approche de cette sensation familière : la honte de lui-même, — mais n'y atteint pas. Avant cela, s'intronise le mal pesant de tête.

Il sent monter de la haine pour le chef, — il le considère spécialement, être à part, victorieux (comme cela se fait au collège) — mais son cœur s'apitoie à la prévision des haines, — et ce sont, intuitifs, des élans d'amour vers ce chef. Puis vient l'agacement de la supériorité de l'autre, et Jean d'Ombre est écrasé, et son âme est pelotonnée en boule.

13 octobre 95

Curieux, l'entrée d'une idée nouvelle en Jean d'Ombre :

On lui cause, on expose des doctrines, à lui neuves : avec cette fermeture, ce pelotonnement en boule de lui-même, il essaye de ne pas assimiler, sa volonté est dardée contre alentour. Mais cela entre pourtant, et produit à peu près l'effet d'une matière étrangère : il n'y a pas d'équilibre dans tout son être, l'état d'équilibre ayant été dérangé par la nouvelle force introduite. Mais bientôt la paix se fait, l'idée est assimilée après tout ce travail, comme de digestion.

Pendant toute la conversation, il a eu un singulier aspect : tête baissée, opposant du dur aux paroles, yeux enfouis, ne voulant pas, ou n'osant pas regarder le causeur : parfois pourtant un regard grandiose, dévisageant, aigu. Mais, rarement. C'est un peu par honte, par timidité et même par peur qu'il baisse les yeux et ne sait quelle contenance avoir. Peut-être est-il de matière trop hypnotisable, et il se raidit là-contre.

Dans tous ces cas, il ne sait quoi dire, quelles exclamations faire : d'abord il veut montrer son intérêt à la conversation (il ne peut arriver à le faire chaleureusement, mais avec ses complications il intervient d'un ton détaché, et trop réfléchi pour être naturel), — puis il veut se garder.

29 octobre 95

Témoignant d'un début en l'initiative à la vie, — le pouvoir de mélanger de raisonnement ses vols vers l'espoir :

Jean d'Ombre demande à aller à Londres. Quelles chances de succès ?... Raisonnablement, peu : mais il ne sait. Jadis, il eût envoyé toute son âme vers ce séjour, — maintenant son état lui rappelle la chose suivante : on met un parfum dans une boîte, on la ferme. Rien n'émane. Parfois, pourtant des bouffées de senteurs passent, — puis rien plus.

Ainsi son imagination s'exhale parfois vers Londres, puis le raisonnement, l'expérience, l'habitude à la vie surgissent dans l'instant et étouffent ce vol. Il continue d'ailleurs à travailler ses sciences.

Aller à Londres ?... Dans ce milieu provincial où il est déconsidéré pour sa pauvreté et son insuccès, cela le pose à lui-même, l'éloigne dans du triomphe là où son être précieux ne se traînerait plus dans du déclassement intellectuel. (Ceci vient subitement, et passe instantanément.)

Mais aussi, il voit sa vie triste et pauvre là-bas, — sans connaître personne, sans la langue ; néanmoins, dans sa monstruosité d'alcool et de femmes vice et vertu, Londres lui plairait. S'il n'y veut pas songer, c'est encore parce qu'en cas de non-réussite il lui faudrait choir de trop d'espoirs, et s'accroître en douleur.

5 novembre 95

ADOLESCENCE

Les deux garçons quittèrent le boulevard et s'engagèrent dans une rue peu passante bordée d'un côté par des villas, de l'autre par le mur des prisons.

Avec ses cheveux pâles, ses longues jambes articulées comme des pattes d'insecte, Antoine, le plus grand, avait cet air maladroit, abêti des enfants qui ont poussé trop vite. Il tenait sous l'aisselle en guise de serviette le carré de tapisserie contenant ses livres et traînait nonchalamment ses semelles sur la chaussée.

L'autre, courtaud, noiraud, avait assujetti son bagage sur ses reins et marchait le buste penché, en donnant de vigoureux coups de pieds qui faisaient sauter es cailloux. Il s'appelait Ferdinand, on le devinait solide et buté.

« Je m'en fous, dit le grand, ça me fera huit jours de congé. »

Après un silence il insista : « Tu peux me croire, je m'en fous royalement. »

Le petit qui continuait de piaffer comme un poulain laissa tomber :

« Pour ta boîte, je te comprends ; mais avec les paternels, on a toujours des embêtements, tu verras. »

Puis, comme il habitait une rue transversale, il tourna sans un mot d'adieu, avec cette insouciance de gamin qu'aucune séparation ne peut encore émouvoir.

Dès que son camarade l'eût quitté, l'humeur d'Antoine changea. S'il avait pu se croire fort quelques ins-

tants auparavant, maintenant sa vaillance l'abandonnait. Autant que le départ de Ferdinand, l'apparition d'un marronnier était responsable d'une telle défaillance. Malgré son air indulgent, de cet arbre-là on ne pouvait augurer rien de bon.

L'écolier s'accorda donc un détour par les casernes ; puis, trop vite revenu, décida de pousser jusqu'aux anciennes fortifications. Ce n'était pas qu'il fût particulièrement désireux de voir les vieux murs, le talus creusé de trous, semé de bosses et couvert d'une herbe lépreuse ; non, il était à un âge où l'on n'a que mépris pour tout ce qui est vieux : choses et gens. Mais n'importe quel chemin le tentait qui l'éloignait de la demeure paternelle.

Il se répétait en marchant : « Je suis renvoyé du bahut pendant une semaine et puis après ? » Toute son angoisse tenait justement dans cet « après » obscur et menaçant. Il continuait de râcler ses semelles sur la chaussée, profitant de ce que son père n'était pas là pour crier : « Bougre de limace indolente, tu n'as donc pas la force de lever les pieds ? »

Comme le soleil glissait derrière les côteaux, il fallut pourtant se résoudre à regagner la maison. Son plan se trouvait établi d'avance : parler à sa mère, laquelle se chargerait d'avertir le procureur. Restait l'instant le plus dur, le quart d'heure de correction... Bah ! ce ne serait pas la première fois...

Les événements devaient suivre un autre cours. Ce fut le magistrat qui accueillit son fils dans le corridor : « En voilà une heure pour rentrer. Où étais-tu ? Réponds, mais réponds, animal. »

Les coups de poing sur le bahut faisaient résonner la grosse potiche de cuivre : « on... on... réponds. » L'animal interpellé était incapable d'articuler une syllabe. La peur le tenaillait aux entrailles et lui nouait la gorge. Par bonheur, la colère du procureur était accoutumée à

se nourrir de sa propre abondance. Il posait les questions par habitude et n'attendait pas les réponses pour s'emballer de plus belle : « Tu te crois malin. Eh bien ! tâche de recommencer, tu verras, tu auras affaire à moi. Je te donne dix minutes pour le trajet, pas une seconde de plus, c'est compris ? Et maintenant, file. » La brutalité de cet accueil tua chez le garçon toute velléité de confidence. Il décida sur l'heure de ne pas souffler mot de ce qui s'était passé en classe. D'ailleurs, à quoi bon parler ? La lettre du proviseur arriverait bien assez vite, point n'était la peine de la devancer. Il gagnait ainsi une demi-journée de tranquillité ; ma foi, demain... Demain, pour qui a seize ans, c'est encore un avenir éloigné, un terme qui permet la venue du miracle.

Au souper, sitôt après le potage, le père avait l'habitude d'enquêter sur la journée de classe de ses deux enfants. Ce soir-là, Louise déclina un treize en rédaction, un onze en musique, puis, hésitant un peu, elle avoua un huit d'anglais. Le procureur grogna que tout cela n'était pas fameux, et, se tournant vers son fils :

— A ton tour.

— Je n'ai pas été interrogé.

— La composition de latin ?

— Le professeur ne l'a pas rendue.

— Tu as ton carnet ?

— Pas encore.

— Alors il ne s'est rien passé ?

— Non.

— Drôle de boîte où il ne se passe jamais rien !

Antoine leva les épaules pour exprimer qu'il n'était pas responsable d'une telle absence d'événements.

Pourtant, il avait encore bien présente à la mémoire l'entrée du proviseur dans la classe. D'abord le brouhaha des pieds, le gémissement des tables et des bancs, puis le silence inquiétant, lourd de menace, enfin la voix

grasse : « Alors, vous pensez, Monsieur Jacquinet, qu'on vous garde dans cette maison pour y collectionner des zéros et des retenues. Détrompez-vous. Je viens vous dire que vos maîtres et moi, sommes las de votre inconduite et de votre paresse. Le conseil de discipline a prononcé votre exclusion pour huit jours. La prochaine fois, c'est le renvoi définitif. Vous voilà dûment averti, Monsieur Jacquinet. Réfléchissez à loisir, nous vous en donnons le temps. Lorsqu'on a un digne père comme le vôtre, on ne se permet pas de créer le désordre dans cette maison. »

Des hommes pareils, épais, contents d'eux, portant le ventre en avant et roulant de trop gros yeux derrière leurs binocles, des hommes pareils, on devrait pouvoir les tuer.

Antoine gardait précisément le souvenir de cette visite. Pourtant, lorsqu'il affirmait avec ingénuité : « Aujourd'hui, il ne s'est rien passé », il ne mentait pas tout à fait. Le renvoi avait un air de fausse tragédie, tandis que l'invention prenait, on ne savait pourquoi, un ton bénin de vérité.

Après le repas, il se mit comme d'ordinaire devant ses livres, mais sans se fatiguer à en tourner les pages. A quoi bon, puisqu'il n'irait pas au lycée le lendemain ? Merveilleuse aptitude au bonheur, complaisance de la jeunesse, cette punition devenait tour à tour incertaine ou fatale selon les besoins du moment.

La soirée avait un goût familier. Le procureur arrosait les massifs avec la lance ; il désaltérait les fleurs de la même façon qu'il les eût flagellées ; la mère et la bonne brassaient la vaisselle avec des bruits légers et comme retenus, tandis que, dans la pièce voisine, Louise ânonnait ses leçons : « Parfois on peut hésiter sur l'antécédent avec lequel on fera accorder le relatif... » Une chanson amoureuse jaillie au loin de quelque mécanique s'étalait en larges ondes sur les jardins. A mesure qu'elle

s'atténuait, elle se faisait plus tendre et les phrases qui venaient mourir près d'Antoine avaient une extrême douceur. Brusquement, une sonnerie de clairons retentit, apportant un encouragement, une promesse de victoire. A l'odeur de la terre mouillée se mêlaient les parfums d'iris et de seringa. Il n'y avait aucune place pour le chagrin. Tout semblait nier la souffrance. L'existence même de Monsieur le proviseur paraissait improbable un soir pareil.

Le garçon s'endormit tranquillement. Pourtant, le lendemain, sa mère n'eut pas besoin de le secouer pour le faire lever et une fois debout, il mit à se préparer une hâte inaccoutumée, on l'eût dit pourchassé par un frelon.

« Nous avons encore vingt minutes, laisse-moi le temps de manger ma tartine, disait Louise. Qu'as-tu donc, ce matin ? Qu'as-tu ? »

Sans répondre, il guettait anxieusement par la fenêtre. Un képi dépassa le rosier lourd de grappes, puis le visage réjoui du facteur parut entre les barreaux de la grille. Antoine comprit que la foudre allait tomber et se sentit défaillir. Les événements se succédèrent ensuite avec une précision, un enchaînement inexorables : la lettre heurta la boîte avec le bruit sec, exactement prévu. Le procureur n'eut qu'un pas à faire pour saisir l'enveloppe. Mais pourquoi, lorsqu'il fit sauter le cachet, la terre entière ne fut-elle pas anéantie ? Le fougueux désir d'un enfant est-il donc incapable de changer moindrement l'ordre du monde ? Déjà les semelles de l'homme broyaient le gravier et crissaient sur les marches de pierre. Sa voix remplissait la maison ; les murs auraient dû crouler, ils restaient debout.

— Crapule, tu ne le disais pas que tu étais renvoyé.

La réponse n'avait pas été cherchée, pourtant elle était prête.

— Je ne le savais pas.

— Le proviseur m'écrit qu'il t'a prévenu.

— Non, je t'assure, je ne savais rien.

La discussion se fixa d'abord sur ce point comme une bête aveuglée qui fonce à côté de l'obstacle.

— Ce n'est pas assez d'être cancre, il faut encore que tu soies une forte tête. Tu penses continuer ainsi ? Eh bien ! tu te trompes. Je te dresserai. J'en ai dressé de plus durs que toi.

Le procureur prit l'instrument de son autorité, une cravache qui était toujours suspendue dans l'antichambre. La mère poussa Louise vers la grille : « Sauve-toi, chérie, tu serais en retard. » Dans la rue, la petite fit quelques pas, puis s'arrêta derrière le rosier pour écouter. Des cris montèrent, de véritables bramements de bête qu'on égorge. L'enfant pâlissait, grimaçait comme si on l'eût flagellée. Cependant elle demeura sur place jusqu'à ce qu'elle n'entendît plus rien. M. Jacquinet dut reprendre haleine avant que de pouvoir exposer son plan. C'était un homme de ressource : en même temps que son bras frappait, sa tête élaborait tout un programme : « Puisque tu ne fais rien au lycée, tu travailleras ici. Je me charge moi-même de la surveillance. Gare si les leçons ne sont pas sues. Naturellement, défense de sortir. Jusqu'à nouvel ordre tu seras bouclé dans ta chambre du matin au soir et du soir au matin. Devrais-tu en crever, il faudra bien que tu l'avales, ton programme. »

Peu après, sur le chemin du Palais, le magistrat songeait amèrement : « Une scène pareille au lever, c'est toute la journée gâchée... Les gamins, il faut pourtant les tenir et ce n'est pas sur les mères qu'on peut compter... Dire que maintenant je devrai faire le professeur au lieu de m'occuper du jardin. Quel empoisonnement !... Je ne peux pourtant pas lui laisser la bride sur le cou, il finirait par mal tourner... Un bonne poigne, on n'a encore rien trouvé de mieux pour élever les gosses. »

Il avait le sentiment d'avoir accompli un devoir douloureux, usant, qui le vieillissait jusque dans les moelles.

Pour Antoine, le plus pénible était fait. Après les coups, la réclusion semblait légère et facile à supporter. La première journée, loin d'être triste, se passa même avec quelque agrément. Sa tâche finie, le prisonnier eut le temps de fureter dans les placards. Il y découvrit de vieux jouets, des livres oubliés, mille riens chargés de souvenirs. Il put tailler, coller, découper, bricoler enfin à loisir. Cela lui rappelait certaines convalescences, de longues après-midi ouatées, interminables et pleines d'un délicieux ennui.

Les seuls mauvais moments étaient la récitation des leçons et les repas. La famille prenait à table une telle expression d'accablement, de deuil, qu'Antoine se devait alors de montrer un visage contrit. Mais sitôt que le magistrat avait gagné la rue, l'air devenait respirable. Mme Jacquinet avait beau répéter : « Mon cher petit, ton père a raison. Écoute ton père. » La voix était trop tendre et les yeux trop indulgents, il sentait en elle une alliée.

Le second jour eut moins de charme que le premier. Le troisième fut nettement morose. Antoine avait épuisé tous les plaisirs de sa chambre, et ne découvrait plus rien sur les rayons ni dans les armoires. Et puis, ce n'était pas tant le désœuvrement que la solitude qui commençait de lui peser : une gêne, d'abord légère, oppressante ensuite ; un mal insupportable enfin, une sorte de folie ; le désir d'un autre être, le besoin, la nécessité d'un autre être. Au repas, il retrouvait bien les siens, mais ce n'était pas là des présences susceptibles de le rassasier, il lui fallait des étrangers : Ferdinand, le libraire bossu, le concierge auquel il achetait des bouchées au chocolat, une vendeuse du bazar, n'importe qui, mais une compagnie. Parfois, il s'imaginait l'entrée d'un visiteur : « Qu'est-ce que tu fiches là tout seul, Antoine ? — Je

t'attendais. » Le nouveau venu pouvait même se dispenser de dire un mot, sa présence était déjà un merveilleux allègement.

Mme Jacquinet s'aperçut vite du mal qui rongeait son fils. Mais elle n'en dit rien. La vie conjugale lui avait appris à beaucoup deviner et à se taire. Un jour, Antoine l'appela par la fenêtre : « Maman, je voudrais te parler ? » Elle le trouva fiévreux, agité : « Maman, laisse-moi sortir, je n'en peux plus, je deviendrai fou là-dedans. Laisse-moi sortir, une heure, une demi-heure, pas plus. Je te jure que je ne ferai pas de bêtises et que papa n'en saura rien. »

Elle dit non d'abord avec fermeté. L'après-midi, elle hésita. Le lendemain, le voyant plus nerveux encore, elle ouvrit la porte et le prisonnier se sauva.

Il s'était bien promis d'errer dans les alentours et de ne pas dépasser le boulevard, mais ces quartiers-là étaient déserts et le garçon voulait coudoyer des gens, bavarder avec eux et se repaître de leur visage. Pour cela, il n'y avait que la grand'rue, la plus fréquentée de la ville, celle où s'ouvraient les boutiques, celle où les habitants se bousculaient sur des trottoirs étroits et dont la chaussée mal pavée était encombrée par les voitures ; la seule grand'rue enfin, sans laquelle la ville n'aurait été qu'un bourg cossu et dormant. Il se dirigea de ce côté. Le sort lui fut aussitôt favorable. Il aperçut Eva la fille du grainetier qui bavardait avec la Lisette du bazar des Prisons. Il les connaissait toutes deux pour les avoir plus d'une fois taquinées, alors il s'approcha :

« Pourquoi que t'es pas à l'école ? », demanda la vendeuse.

— J'en ai marre du bahut. Je n'y mettrai plus les pieds.

— Alors qu'est-ce que tu vas fiche ?

— On verra. Pour l'instant, je me promène et si vous voulez je vous offre un éclair au chocolat.

Elles poussèrent des cris aigus de souris.

— Allons, prenez mon bras, je vous emmène chez Lafolie.

Ce Lafolie régnait dans un magasin de vieux style avec glaces, trumeaux, moulures poussiéreuses et marbre noir. Il était le patissier attitré de la noblesse du pays. Ses gâteaux étaient sobres d'ornement, mesurés de goût, conformes aux bonnes recettes, classiques en quelque sorte. La petite employée qui, délaissant les autres boutiques, prenait chez lui une tarte aux cerises avait le sentiment de gravir un degré de l'échelle sociale. Cette ascension lui coûtait vingt-cinq sous pour le moins et ne se renouvelait pas souvent.

C'est donc dans ce magasin de bon ton qu'Antoine conduisait ces demoiselles. Elles lui prirent le bras et pouffèrent en se regardant à la dérobée. Il donna une bonne secousse pour les mieux assujettir ce qui les fit trébucher tous trois. Alors ils éclatèrent de rire, leurs yeux se mouillèrent, ils fléchirent les reins à force de rire. Ce fut juste l'instant que choisit le procureur pour déboucher dans la grand'rue.

— Sacré tonnerre, que fais-tu là ? » cria-t-il, d'une voix qui ramena vivement le sérieux et fit s'envoler les filles. Celles-ci n'allèrent d'ailleurs pas loin, elles traversèrent la chaussée, puis, en sûreté sur l'autre trottoir, se retournèrent pour voir botter le derrière de leur gentil cavalier.

« File à la maison, nous réglerons ce compte-là tantôt ! »

Antoine prit son élan. Les fesses lui cuisaient, le sang lui bourdonnait aux oreilles. Après quelques minutes il ralentit son allure, et s'arrêta pour réfléchir. Une pareille correction en plein centre de la ville, devant Eva et Lisette !... il suffoqua, il brûla de honte et, appuyé contre le crépi d'une muraille, souhaita mourir. Ensuite perdant conscience de tout, comme si l'excès de douleur

'anesthésiait, il se contenta de répéter avec obstination : Sale brute, sale brute ». Au bout d'un moment sa décision était prise de ne pas rentrer chez lui. Alors, rebroussant chemin, il se dirigea d'un pas rapide vers la campagne.

A mesure qu'il avançait, les maisons rapetissaient et 'entouraient de plus vastes jardins. La maçonnerie cédait à la verdure. L'herbe était haute et les arbres s'étaient largement. Le chemin passa entre un champ de blé ui commençait de pâlir et une vigne régulière, puis tteignit le pont du chemin de fer. La ville n'avait osé ucune pointe par delà les voies, et la terre était couerte de vastes prairies agrémentées de bouquets de eupliers. Des troupeaux paissaient lentement, le mufle u ras du sol.

Antoine se souvint, à propos, d'une maisonnette bandonnée, à l'ombre d'une haie. En quelques instants, l'eut retrouvée. Ce n'était même pas une maisonnette, ıais seulement quatre murs croulants, surmontés d'une harpente à claire-voie sur le ciel. L'abri était si peu hositalier que les mendiants l'avaient délaissé ; si bien aché pourtant qu'on pouvait le frôler et ne point le oir. La porte s'ouvrait sur un grand tapis d'herbe luiınte et, devant la fenêtre sans châssis, les feuilles des eupliers frémissaient au vent.



Le procureur rentra chez lui plus tôt que de coutume. [me] Jacquinet pâlit en le voyant paraître.

« Antoine est là ?

— Je l'ai envoyé faire une commission. Il ne va pas ırder à revenir.

— Il est sorti depuis longtemps ?

— Non, à l'instant même.

— C'est pourquoi je l'ai rencontré voilà plus d'une

heure sur la grand'rue, traînant une fille à chaque bras. Je vois que je ne peux compter sur personne pour le tenir, alors je l'enchaînerai... oui, oui, je l'enchaînerai. »

Au repas, toute la famille se tut. Le pain écorchait les gorges ; parfois, la mère s'arrêtait de mâcher pour écouter les bruits de la rue ; puis, le silence rétabli, elle recommençait de mastiquer avec effort.

— Il ne revient toujours pas, disait-elle.

— Il fait aussi bien, je l'assommerais », grognait M. Jacquinet.

En vérité, la colère de l'homme était calmée et il commençait à souffrir aussi de l'attente, sans en rien montrer, trouvant plus honorable de se fâcher que de laisser poindre une inquiétude.

« Ce qui arrive, tu l'as bien voulu. »

Mme Jacquinet ne répondait pas. Sitôt le père éloigné, le fils rentrerait, du moins songeait-elle ainsi. Mais l'après-midi passa en vaine attente. Chaque heure durait une éternité et, n'apportant rien, s'écoulait encore trop vite. Inapte à toute besogne, même aux plus simples, elle allait de la fenêtre à la grille, de la grille au balcon et recommençait d'errer, de guetter, d'espérer, de désespérer. Le soir, pour essayer d'allonger un peu la journée, elle recula le plus possible l'instant d'allumer les lampes. La nuit lui faisait grand'peur.

— Si tu l'envoyais chercher par la police, suggéra-t-elle à son mari.

— Tu trouves que ce n'est pas assez du chagrin, il te faut encore le ridicule.

La nuit fut atroce. Le père et la mère se couchèrent tard et firent semblant de dormir ; mais ils continuaient d'attendre, les yeux ouverts, l'oreille inquiète, sans oser faire un mouvement de peur de se trahir. Mme Jacquinet s'épuisait à imaginer les pires catastrophes. Tantôt Antoine flottait sur le canal, tantôt il se jetait sur les rails et le train lui broyait les os. Elle le voyait aussi au

rises avec des voleurs ou bien en train de trousser les
lles des bas-quartiers, et cette image n'était pas moins
ouloureuse que les autres.
Le lendemain était un jeudi. Louise avait congé. La
etite, impressionnable comme on l'est d'ordinaire à
et âge, souffrait obscurément sans bien comprendre.
lle demeura toute la journée à la fenêtre de sa chambre,
: bouchant les oreilles, fermant les yeux ; elle répétait :
Il va venir, il est là » avec une telle ardeur qu'elle en
evenait toute raide et se prenait à trembler. Puis elle
vait les paupières : la rue était déserte, il n'y avait
ersonne dans le jardin, le silence de la maison était à
ire peur. Alors l'enfant cherchait quelques nouveaux
oyens de fléchir le sort.
Accablée, les yeux rougis par les larmes, Mme Jacqui-
et vaquait aux soins du ménage comme une somnam-
ule. Vers midi, malgré sa répugnance elle dut sortir
our faire les courses et rencontra Ferdinand qui flânait
ans le voisinage. Elle ne put se retenir de l'aborder :
— Vous n'auriez pas vu Antoine ?
— Pas depuis qu'il a quitté le lycée.
— Figurez-vous qu'il s'est sauvé de la maison. Cher-
ez-le, dites, vous le trouverez et le ramènerez. Vous
es son ami, il vous écoutera. Surtout, je vous en prie,
: parlez de cette fugue à personne. C'est une gaminerie,
est-ce pas ? » Elle eut un sourire forcé pour ajouter :
'e m'inquiète mais au fond je sais bien qu'il ne tardera
s à nous revenir. »
Ferdinand aimait l'aventure et avait la tête pleine de
agnifiques histoires de détectives. Résolu à garder le
ence et à découvrir son camarade, tout seul, coûte
e coûte, il sauta sur sa bicyclette et commença d'ins-
cter les rues de la ville de façon méthodique. Parfois
e appréhension l'assaillait : Antoine ne venait-il pas
pénétrer derrière lui dans la zone déjà visitée,
allaient-ils pas jouer indéfiniment à se poursuivre. Le

garçon s'arrêtait net dans son élan, puis, faisant volte-face, revenait en arrière à grands coups de pédales. Il s'évertua ainsi jusqu'à la nuit et rentra chez lui trempé de sueur, poussiéreux, semblable au coureur atteignant l'étape.

« D'où sors-tu ? lui demanda sa mère inquiète.

— J'ai fait un petit tour en ville. »

Il n'était pas découragé. Les échecs devaient précéder le succès, c'était dans l'ordre. Il résolut de reprendre la chasse le lendemain.

***

Prisonnier, mais prisonnier volontaire, Antoine passa sa première après-midi assis sur la terre entre quatre murs, sans oser un pas hors de sa retraite, ni un regard par la fenêtre. Le cri des oiseaux du fourré déchirait l'air comme un coup de sifflet ; il croyait entendre les gendarmes. La clochette d'une vache suffisait à le faire tressaillir. Malgré cela et peut-être même à cause de ces émotions, il ne fut pas trop malheureux et le temps ne lui parut pas long jusqu'au moment où la faim commença de le tenailler. Il avait bien résolu de passer outre, mais c'était une visiteuse qui ne se laissait pas facilement oublier et devenait de plus en plus pressante. La nuit venue, avec mille précautions, il se glissa jusqu'aux faubourgs. Au premier croisement se tenait une maison basse : café, épicerie, mercerie, relai d'essence à l'occasion. La boutique avait comme clients des rôdeurs, de pauvres hères qui, ne consommant presque rien, n'en demeuraient pas moins longtemps devant le comptoir.

Antoine hésita un peu, regarda aux carreaux, puis, prenant un air délibéré poussa la porte. Des cœurs en pain d'épices, dont le couvert de sucre blanc avait été généreusement ponctué par les mouches s'offraient à l'étalage ; il en acheta deux, un bâton de chocolat et ainsi lesté, regagna son logis.

— Qui c'est celui-là ? je ne l'avais pas encore vu, demanda la patronne.

Les clients haussèrent les épaules en signe de complète ignorance.

Le jeudi, réveillé dès l'aube, Antoine commença une journée qui devait lui paraître interminable. Il essaya bien de tailler du bois, de faire un sifflet avec une herbe tendue entre ses deux pouces, rien ne l'amusait. D'abord, il souffrait, cela lui gâtait tout. La faim était revenue, plutôt elle ne l'avait jamais quitté. Parfois, elle le rendait vide de pensées et comme absent de lui-même, parfois elle le mordait aux entrailles. En vain mâchonnait-il des feuilles, leur âcreté excitait encore l'appétit. Le seul remède eût été le sommeil. Il s'efforçait de dormir, mais après avoir cru perdre connaissance pendant des heures, il retrouvait le soleil exactement entre les deux mêmes branches d'arbre.

Le soir, il compta sa bourse : quarante sous ; c'était toute sa fortune. En vain chercha-t-il un moyen pour gagner un peu d'argent, aucun ne se présenta. D'ailleurs il faisait seulement mine de réfléchir : fronçait le front, mordait sa lèvre, mais ne pensait à rien. Tout ce qu'il put décider était de se contenter dorénavant de pain sec afin se subsister plus longtemps. La nuit venue, il s'endormit d'un sommeil tourmenté : D'abord son père le cinglait de coups, puis, par un étrange revirement, ses parents pleuraient, le suppliaient de rentrer au logis, il hésitait longtemps, posait ses conditions en vainqueur et condescendait enfin à se laisser attendrir.

Le vendredi, la piqûre des taons, la faim, les chants d'oiseaux le réveillèrent de bonne heure. Le soleil sortait tout rouge du bord lointain des prés et la brume noyait encore les troupeaux et le tronc des peupliers. Il se dirigea vers la boulangerie la plus proche. Comme il revenait, mordant avec avidité dans un quignon de pain chaud,

le bruit d'une bicyclette le fit se retourner. Ferdinand fonçait vers lui à toute allure.

— Antoine, c'est justement toi que je cherchais.

— Pourquoi ?

— J'ai vu ta mère, elle voudrait te parler.

Un désir de bravade traversa le fugitif :

— Impossible, j'ai trouvé un emploi.

— Où donc ?

— A Paris. Je pars ce soir.

— Tu ferais mieux de retourner chez toi.

— Chez moi ! Avec un père comme le mien. On voit bien que tu ne connais pas mon père. Une vraie brute. Si jamais un jour je suis obligé de revenir à la maison, je te le dis, ce sera pour le tuer.

Ferdinand hochait la tête, embarrassé. Antoine ajouta :

— Tu te souviens à la boîte quand la feuille de notes avait disparu, je n'ai pas mouchardé, à ton tour maintenant de ne pas m'attirer d'embêtements. Au revoir.

Il s'éloigna de son grand pas nonchalant, fier tout de même d'avoir su crâner. Ferdinand hésita une seconde, sauta sur sa selle et repartit vers la ville à toute allure. Il s'était promis de découvrir son camarade et avait réussi. Pour le reste, le fils du procureur pouvait bien agir à sa guise, ça n'avait plus aucune importance.

Cette matinée du vendredi acheva d'user les forces d'Antoine. Mal nourri, sans cesse recroquevillé dans un coin, son courage l'abandonna. Pour comble la pluie se mit à tomber, une pluie si drue que ni les murs ni le couvert des arbres n'offraient un abri suffisant. Trempé, grelottant, le garçon n'avait plus qu'une pensée : retourner chez lui. Mais la peur de son père le retenait.

Cependant, vers midi, l'averse ayant cessé, il sortit de la maisonnette. L'herbe et les flaques d'eau luisaient au soleil ; il se faisait tout un ramage dans le fourré, enfin, par un brusque caprice, le destin hostile devenait clé-

ment. Antoine en profita pour se diriger vers la ville. Il rôda dans les bas quartiers, sans but précis, peut-être avec le vague espoir qu'un être viendrait à son secours, puis se rapprocha de la grand'rue. Sonnant une demie avec des voix différentes les horloges se répondirent. C'était l'heure où Louise partait pour l'école. Le désir de voir sa sœur poussa le garçon dans un jardin public qui se trouvait sur le passage. Il attendit à l'abri d'une palissade et ne tarda pas à voir l'enfant paraître : d'un pas sage elle contournait le mur des Ursulines. Il l'appela : « Louise... Louise. » Elle vint en courant et, devant ce frère hirsute, crotté, pareil à un chemineau, demeura d'abord tout interdite.

Puis faisant effort elle dit :

— Maman a tellement de chagrin qu'elle va tomber malade si ça continue. Retourne à la maison, va. Papa est sorti.

— Si je reviens un jour chez nous, ce sera pour y mourir.

Il ne pensait pas à ce qu'il disait et répétait seulement par lassitude la phrase qu'il avait déjà prononcée le matin.

Louise ne fut point impressionnée par cette révélation ; elle suivait son idée : « Reviens, il faut absolument que tu reviennes. » Elle prit sa main pour le conduire. Il était à ce point fatigué qu'on aurait pu le mener n'importe où par le bout des doigts. Malheureusement, le hasard voulut que la cloche de la pension sonnât justement à cette minute. La petite eut si grand'peur d'être en retard qu'elle lâcha son frère, et sans se retourner, sans même lui dire au revoir, secouant son cartable, descendit la rue au galop.

Antoine se trouva donc seul à nouveau dans le jardin public. Il se sentait comme à la veille d'une grave maladie et souhaitait se coucher, ne plus bouger, ne rien entendre. Il se dirigea vers la maison paternelle, tout bête-

ment, sans prendre la peine de faire un détour par les ruelles et buta contre la grille. Il n'avait encore rien vu, ni la chaussée aux frais graviers, ni le petit mur, ni le rosier tout fleuri. La maison était toujours là, bien assise sur sa base de meulières, avec son double perron et sa véranda bleue. Il lui semblait l'avoir quittée depuis une éternité, cependant rien n'était changé. Dans la profondeur de la cour le tilleul et l'if étouffaient toujours à l'ombre du marronnier ; puis, plus loin, on devinait les plates bandes régulières du jardin potager.

Dans un rayon de soleil, il aperçut sa mère vêtue d'une robe de maison, très pâle, presque blanche. Elle étalait une pièce de linge puis demeurait pensive, les bras ballants. Comme elle lui tournait le dos, il n'apercevait qu'une silhouette claire, un peu épaisse et la tache foncée de la chevelure, cela suffisait à lui faire battre le cœur plus vite. Il fut tenté de courir près d'elle, de se jeter dans ses bras. Cependant, il ne bougea pas et continua d'attendre, le nez entre les barreaux, comme un malheureux.

Ce fut alors que le chat de la maison passa dans l'allée et vint se frotter contre la robe de Mme Jacquinet. Elle se pencha pour caresser lentement, longuement, l'échine souple et la longue queue qui s'arquait sous ses doigts.

C'était un geste bien simple, bien naturel, mon Dieu ! Pourquoi Antoine en fut-il si profondément blessé ? La fatigue l'avait sans doute rendu trop sensible, trop vulnérable. Il se prit à souffrir comme jamais encore il n'avait souffert. Sa mère, même sa mère le trahissait. Elle avait encore assez de détachement...

Un cri gonfla sa gorge.

Il lui parut que c'était fini, qu'il n'avait désormais plus rien à attendre, plus rien à espérer, qu'il était seul comme un brin d'herbe dans un désert, trop faible pour lutter, trop faible pour continuer de vivre.

D'ailleurs, il l'avait bien dit, il l'avait répété... Tout était prévu d'avance et presque malgré lui.

Il fit jouer la serrure, monta les marches et pénétra dans la maison. Les pièces étaient vides. Le moindre bruit y faisait écho. Même dans ce milieu familial, il ne se trouva pas un malheureux objet pour lui venir en aide et le retenir. Rien qu'indifférence ou hostilité.

« Ce que je vais pouvoir les embêter », songea-t-il pour se donner du courage. Dans le bureau de son père, il ouvrit le secrétaire, prit un revolver et l'examina : sur la crosse, il y avait une petite tache ocrée, grumeleuse, pas plus large qu'un ongle : . . . . . .

« Il vont peut-être m'accuser d'avoir fait ça. » Son sentiment de l'iniquité en fut encore augmenté. Il posa le canon contre sa poitrine et appuya sur la gâchette.

CLAIRE SAINTE-SOLINE

APRÈS MOI LE SOMMEIL

à Max Ernst

I

Au déclin de la force
Un feu très sombre déambule

2

J'entrai dans cet état qui joue sa fin

3

Corbeaux menus minuits rapaces
Dentelle à ternir tous les ors

4

Par brassées de murmures la lande et ses fantômes
Répétaient les discours dont je m'étourdissais

5

Lacs de cire et les chênes moisis
A l'odeur de cellier
Carré d'étoiles vertes
Les oiseaux desséchés
Prenaient des poses immortelles

6

Plusieurs douceurs entrevues
Toutes plus mignonnes

Que le cri de la fleur amie
Avaient fondu dans la nuit
Comme clefs dans leur serrure
Comme boissons dans la chaleur

7

De l'autre côté des maisons invisibles
Au delà du sommeil qui brouille les visages
De longues feuilles continuaient mon amertume
Sous leurs aisselles

8

Chemins ligneux
Chemins paralysés
Incohérents

9

Corbeaux menus et l'enfant noir
Ouvrit ses yeux de neige

10

Je me tournai le brouillard avec moi
Tourna

11

J'eus tout mon poids horizontal

12

Un rien de temps et ce sera le jour entier
La pierre mâche des semblants d'épées
Sur des charnières de verdure l'azur bat
La tête secoue son aurore
Un rien de temps et le soleil prête serment.

PAUL ELUARD

UN RÉGULIER DANS LE SIÈCLE (III) [1]

L'autre coryphée était d'Annunzio. Il y avait en lui deux personnages : d'une part, l'homme en représentation, qui faisait en conscience son métier ; de l'autre, l'homme de l'intimité, qui décidait qu'avec certains son histrionat ne convenait pas, s'en démettait, devenait simple et charmant. J'étais troublé de l'aisance avec laquelle il passait de l'un à l'autre, déposait le naturel et endossait le plastron dès qu'on introduisait le moindre étranger. Il ne paraissait point dupe de sa parade, la regardait comme un marchand ses frais généraux, ne l'aimait pas. En quoi il était tout différent d'Anna de Noailles, pour qui la scène était un besoin [2]. Il me semblait parfois un galérien de la pose. J'ai idée qu'il eût sans trop de souffrance passé toute sa vie solitaire. On citait de lui d'assez belles ruades envoyées à son cirque. Un jour qu'il dînait chez de riches banquiers, on lui demande ce qu'il pense de l'amour. « L'amour, fait-il hagard et agressif ? du silence et des actes. » Et il replonge dans son assiette. Une autre fois, on postule son avis sur Fogazzaro. « Fogazzaro, dit-il en continuant de manger ? il habite Vicence. » Et il se tait. Ces manières me cho-

1. Cf. *N. R. F.* du 1er août et du 1er septembre 1937.

2. On contait d'elle ce mot. Étant enfant, elle était entrée avec sa sœur dans la pièce où leur mère, bonne pianiste, exerçait son talent. « Regarde donc, Hélène, aurait-elle dit, comme maman prend de belles poses en jouant. Et il n'y a personne dans le salon... » Que de bien gaspillé !

quaient. On devait, si on prend les dîners du monde, accepter les règles du jeu. Je continuais d'être comique à exiger que tous les hommes soient honnêtes. Comme si c'était le rôle de l'artiste.

D'Annunzio est un des hommes chez qui j'ai le mieux senti que leur culture est entrée dans leurs moelles, que ce qui chez les autres est ornement est chez eux la vie même. Cela était évident de sa culture littéraire. Cela ne l'était pas moins de sa culture musicale. Très étendue et très sérieuse, elle était intégrée à son être. Et de sa culture plastique. Je n'oublierai jamais de quel ton, un soir, dans une encoignure de salon, il m'entretint de l'art égyptien. On eût dit un amant décrivant, avec la science et la religion propres à l'amour, les beautés d'une maîtresse qui fait partie de sa vie. Ce sensualisme était, d'ailleurs, éminemment intellectuel, constellé d'idées générales sur la forme. — Ce qui me frappait chez cet hyperromantique, c'était la gravité dont il était capable. Son recueillement, son attention, devant ce qu'il en jugeait digne, faisaient impression. Son silence dans l'audience était magnifique. On pouvait alors contempler la structure de son front, aux lignes sobres et puissantes, qui faisait contraste avec le bas du visage, faible et bassement sensuel. Cette audience était créatrice. Sur un de nos amis, pianiste et philosophe, qu'il avait écouté le sourcil froncé, sans souffler mot, il nous avait écrit le lendemain ce jugement constructif : « Il décompose la musique avec son intelligence et la recompose avec son amour. » J'admirais aussi combien cet homme, pathologiquement inapte à l'ordonnancement littéraire (cela culmine dans ses drames), le goûtait chez nos classiques français, qu'il savait par cœur, et chez ceux des modernes qu'il trouvait l'avoir hérité. D'ailleurs nulle jalousie pour ce qu'il jugeait beau, mais une pleine ouverture. Je garde de lui l'image d'un grand

esthète avec, quoi qu'il en semble, la noblesse foncière de cette race [1].

Je livre à l'histoire cette sienne parole. Comme je lui représentais que, par suite de l'américanisation de nos sociétés, c'est de plus en plus uniquement les femmes qui lisent : « Eh oui, soupira-t-il, avec cet accent italien qui ajoutait tant de saveur à ses dires ; et alors il faut faire des romans pour elles ! »

Aussi ce beau mouvement de romantisme échevelé. « Madame, annonçait-il à une jeune femme dont il convoitait les faveurs, sachez que je suis le fils d'un homme *dont on entendait bruire le sang !* » Il s'adressait, hélas, à une française pourrie de modération, et gagna que désormais elle se gara de lui, c'est le cas de dire, comme du feu.

Je dois encore ceci à la chronique des cours. Un jour, j'assistai à un dîner qui réunissait d'Annunzio et la comtesse de Noailles. Celle-ci avait décidé que l'attention de l'assemblée lui appartiendrait, que l'étranger ne serait qu'un comparse. Après quelques murmures, les assistants marquèrent nettement qu'ils entendaient n'être qu'au grand homme et que la comtesse rentrât dans le rang. Ce qu'elle fit sans entrain.

D'autres seigneurs de moindre importance me causaient une réaction qui ne laisse pas de me situer.

C'était Porto-Riche, avec son monopole des choses d'« amour », ses forfanteries de sous-off, la bassesse de son œuvre, d'ailleurs pénétrante, la religion qu'en avait tout un monde de jeunes juifs de théâtre, son dénuement de tout style, son incroyable ignorance, voire du français, ses glorioles de bohème. Il se vantait d'avoir

1. Sa merveilleuse culture s'était traduite, entre autres, par son *Martyre de Saint-Sébastien*, dont tel rondeau pourrait être de Charles d'Orléans. La presse nationaliste avait cru devoir statuer que cet asiate ne savait pas le français... Péguy, que cette sottise exaspérait, me dit : « C'est bien simple. Pour eux, quand d'Annunzio écrit : « Il pleut », ce n'est pas français. »

fait *Amoureuse* en huit jours sur une table de café. Je ne me tenais de répondre qu'on s'en apercevait. L'identification courante alors (voir un article de Lanson) entre le cloaque de ses pièces et l'œuvre de Racine me signifiait une des hontes de l'époque.

C'était Edmond Rostand. Plus exactement sa famille. Car le poète lui-même (que je n'ai vu qu'une fois, le soir de la « générale » de *Chantecler*, dans la loge de Simone, où il portait son échec avec une dignité qui commandait le respect) me parut un homme capable de vie intérieure, de pensée, voire d'autocritique. Je me demande s'il ne fut pas le type de ceux que leur entourage a perdus, en leur assurant que tout ce qui part d'eux est sublime, que toutes les critiques qu'on leur adresse ne dérivent que de l'envie, qu'ils doivent bien se garder de corriger leur premier jet. Toujours est-il que l'épouse et l'un des fils étaient insupportables de frémissement, de conviction que la naissance de *Chantecler* était le grand événement du siècle, d'indignation que l'univers eût d'autres soins. On rapportait qu'elle avait déclaré inconcevable que le gouvernement ne prît pas l'affaire en main. D'ailleurs, la grande question pour tout un monde d'alors était : « Rostand finira-t-il *Chantecler ?* Porto-Riche terminera-t-il *Le Vieil Homme ?* » Ils se demandaient ces choses du même ton qu'on se demande aujourd'hui si l'Allemagne attaquera la France. Mais il y avait là un fait plus général, qui intéresse l'histoire.

Cette époque eut le culte *dogmatique* du théâtre. Elle ne se contentait pas de se plaire au théâtre. Elle entendait que l'œuvre de théâtre, indépendamment de toute valeur littéraire mais par cela seul qu'elle était du théâtre, fût chose grave. Elle s'insurgeait contre la doctrine où nous avions grandi selon laquelle le théâtre, hormis Racine, Musset et quelques autres, est un genre inférieur. Le chef de cette croisade était Léon Blum, dont les articles de *Comœdia* faisaient savoir que tel drame

du boulevard, voire telle opérette ou tel vaudeville, dont nous étions enclins à nous ébrouer un moment sans en faire grand état, constituaient des choses dignes de retenir un vrai critique autant que les œuvres dites grandes. Et, de fait, on est confondu, quand on relit ces chroniques, de l'importance qu'on y confère à des produits encore plus oubliés que ceux de Gresset ou de Nivelle de la Chaussée. Une telle attitude rappelait celle du normalien Jules Lemaître rangeant, quelques années plus tôt, les opérettes de Meilhac et Halévy parmi les œuvres capitales de leur temps, mais elle imposait beaucoup plus, venant d'un esthète patenté, ami de Barrès, et qui honorait ces vaudevilles sur un ton hautement doctoral [1]. Elle était un aspect d'un mouvement commun à tout un monde de cette époque, et dont la *Revue Blanche* marquait l'incarnation : clamer qu'on en a assez du préjugé des « grands genres », se gausser de mainte gloire « consacrée » et n'admirer que les choses où il y a de la « vie ». Je crois l'avoir peinte exactement dans mon *Dialogue d'Éleuthère* par ces femmes qui déclarent à leur voisin de table, en le regardant au fond des yeux comme des bacchantes appliquées, que telle chanson de café-concert est bien supérieure à la *Symphonie pastorale* et qu'une soirée au cirque vaut toutes les méditations. — Cette révolte d'écoliers n'empêchait d'ailleurs point une prodigieuse candeur à l'endroit des pontifes. Hervieu, Curel, Brieux, Bataille passaient pour des penseurs. Ces loups étaient attendrissants de conformisme.

Un autre membre du synode, homme très vulgaire malgré ses récitals de Malherbe et de Ronsard, m'indisposait par ses histoires, voire ses romans, qui consis-

1. Le pédantisme de Blum était reconnu par une de ses admiratrices, cruellement femme d'esprit : « Evidemment, soupirait-elle, avec lui on apprend toujours quelque chose ! » Elle observait encore : « Il est difficile de contester son manque de tempérament. Dans son livre sur le mariage, il n'a oublié qu'une chose : la jalousie. » Espèce terrible : les amis qui demeurent justes.

taient toujours dans l'avilissement, quelquefois fort comique, de sentiments élevés. Le fond de son être était la volonté de n'être pas dupe, chose qu'on reproche fort à ceux de sa race et qui me paraît odieuse. Autour de lui faisait cercle une escouade de ses coreligionnaires qui, pour cette forme d'esprit (aussi pour sa grande barbe), l'honoraient comme Socrate. On contait qu'aux approches de la guerre, où il fut d'ailleurs parfois patriote, il aurait dit à son secrétaire alsacien : « Eh bien, mon cher, nous allons nous retrouver chacun d'un côté de la frontière : vous en Suisse, moi en Belgique. » J'ai toujours haï ces drôleries, qui bafouent des choses graves.

En ces assises, je rencontrai B..., futur Président du Conseil, dont la confiance en sa fortune reposait solennellement et strictement sur son profil de Robespierre. Comme on discutait (c'était un cliché de table) si l'art est compatible avec la démocratie, que beaucoup le niaient, il intervint, étendant ses mains grasses en pacificateur : « Messieurs, Messieurs, vous oubliez Athènes ! » Ce brave homme s'imaginait qu'Athènes, avec ses trois cents familles dirigeantes et cinq milliers d'esclaves à l'ergastule, était une démocratie. Je pris une idée de l'érudition de tribune.

Un bon souvenir m'est Maurice Donnay. Il n'entendait valoir que par sa sensibilité, qui fut souvent si juste. Un jour pourtant il crut devoir être un penseur. Comme il écrivait le *Retour de Jérusalem*, il voulut se rencontrer avec un jeune philosophe, parent de Simone, afin de savoir de lui ce qu'était réellement l'esprit juif. Celui-ci lui répondit qu'il était incapable de contenter son désir, mais que l'essentiel, pour la fortune de sa pièce, était de montrer aux spectateurs assis dans leurs fauteuils, nullement ce qu'est l'esprit juif, mais ce qu'ils croient qu'il est ; que, pour cela, sa saine documentation était la *Libre Parole* et les ragots de concierge. Il le comprit et s'en trouva bien.

J'étais désarmé par Henry Bernstein, avec sa pitié évidente pour la culture désintéressée, son respect exclusif de la domination, dont le théâtre n'était pour lui qu'un moyen, avec son mépris des hommes tel, je crois, qu'on n'en vit d'égal que chez Napoléon et Bismarck. De temps en temps il m'appelait, au sujet d'une réplique à mettre dans la bouche de quelque raisonneur. Je devais alors tout quitter, n'être qu'à ses ordres. Il m'octroyait un repas sans aucun apparat, où il n'avait convié personne, et durant lequel il ne faisait que m'exploiter. Après quoi, je ne le revoyais plus pendant cinq ans. Sa thèse était évidemment que l'homme auquel il a plu d'ignorer le monde et ses grandeurs n'a pas à en attendre d'égard. Une telle justice m'impressionnait.

Un curieux personnage était un certain Marcel Boulenger, qui faisait des premier-Paris dans le *Figaro*. Rarement j'ai vu un langage si fleuri, voire un esprit si orné, joint à tant de viduité. Il symbolisait toute une classe de mondains français qu'on nommerait volontiers le néant parfumé.

Un mot sur Robert de Flers. Il me représentait une race d'esprits ; ceux qui ne savent que l'anecdote, l'individu, le pittoresque, s'y montrent de vrais virtuoses (celui-ci était un merveilleux conteur) et sont, devant les idées, pris d'une sorte d'hostilité fébrile comme sous une injure personnelle. J'ai retrouvé cette race, comme il est naturel, chez de nombreux maîtres du concret, par exemple chez Léon-Paul Fargue. Je ne souffre aucunement près d'eux, jouis de leur génie et leur épargne les idées, dont je peux fort bien me passer. J'eusse été très heureux dans l'amitié de La Fontaine ou de Villon.

Je ne saurais quitter ce temps sans amorcer une question importante pour les esprits de ma sorte. La fréquentation du monde est certainement dangereuse pour eux dans leur jeunesse ; elle peut leur faire priser les

valeurs séculières, les empêcher de cerner les leurs, les sevrer pour longtemps de la possession d'eux-mêmes. Mais, plus tard, quand l'être est formé, ses idéaux bien arrêtés, bien disjoints de ceux du siècle, y a-t-il péril, le soir, après toute une journée de cléricature, à passer un moment dans des milieux douillets, parmi des êtres frivoles et policés, auxquels on jette quelques paroles de convention, sans rien leur donner de soi ? Est-ce beaucoup plus grave que de s'asseoir dans un café ? un « cinéac » ? J'ai cru longtemps que cela ne l'était point. Je ne le crois plus. On ne passe pas impunément plusieurs heures (qu'est-ce quand c'est le régime quotidien ?) à entendre des gentillesses automatiques [1], des cruautés gratuites, des clichés politiques dépourvus de toute critique, des engouements de commande, des commérages, des bons mots tenus pour des raisons, le refus systématique de se mettre en face d'aucun problème ; à homologuer toutes ces manières, ne serait-ce que par le silence, vu qu'on n'est pas dans le monde pour lui donner des leçons. L'homme épris de sérieux et de droiture quitte ces assises se sentant diminué, honteux de soi, comme s'il sortait d'un mauvais lieu. De telles équipées ne sauraient, pour l'esprit, avoir de bons effets. Quel que soit l'agrément du monde, je conseille à mon élève de le fuir totalement. Quels seront donc les délassements du clerc ? Grave question, ceux que lui offre le siècle étant presque tous bas et dégradants. Une bonne chose me paraît être de voir des gens très simples et de caresser de bons animaux. C'est un point sur quoi je reviendrai.

Un mot encore. On m'a souvent reproché d'avoir donné au monde beaucoup trop d'attention, de lui avoir consacré des livres. Ces gens-là, me dit-on, sont des sots qui n'auraient pas dû vous retenir. Je réponds qu'ils

1. « Il est délicieux Il est charmant ! » Alors qu'*il* n'est pas du tout délicieux, mais vert de bile et de basse envie.

sont en effet des sots, mais des sots très puissants. Ils ont l'argent Ils détiennent les plus grands journaux, les plus grandes revues, les académies, les sanctions temporelles, les hauts postes, au fond la gestion des États. L'historien ne peut les ignorer. Oui, l'amateur d'éternel le devrait. Mais, encore une fois, je ne le fus pas purement. La vérité est qu'en les attaquant, j'ai vu une occasion de me poser en m'opposant. Clerc assoiffé d'affirmation. Clerc impur !

V

Cependant j'étais entré un jour dans une brasserie de Liége et avais écrit la première phrase de *Mon Premier Testament* [1]. Deux mois plus tard, ayant achevé cet ouvrage, je composai mon *Dialogue d'Eleuthère*, puis la première partie de l'*Ordination*. Je portai le tout à Péguy, qui en fit trois *Cahiers de la Quinzaine*, dont la publication s'étagea de 1910 à 1911.

Appelé à parler désormais et souvent de mes écrits, j'avertirai du sens où je l'entends faire. Je traiterai surtout des réactions qu'ils suscitèrent dans le public et de ces réactions en tant qu'elles me paraissent un éloquent symptôme de l'âme de ce temps, notamment de sa position à l'égard du rationaliste. Vus sous ce jour, ils me semblent de quelque prix pour l'histoire des idées, du moins des mœurs intellectuelles du siècle.

Des trois ouvrages nommés le plus digne de mention selon le sens que je viens de dire est *Mon Premier Testament*. D'abord par l'irritation qu'il souleva aux *Cahiers*, chez les habitués du Jeudi, pour son souci de composition, son appareil géométrique. Les *Cahiers*, tonnaient ces docteurs, avaient été précisément fondés pour combattre cet esprit. Ce qui me valut cet admi-

rable mot de Péguy, me rapportant leurs clameurs : « Ils sont étonnants ! Ils s'imaginent que les *Cahiers* ont été fondés pour quelque chose ! » Sorel me prenait à partie. « Voyons, Monsieur Benda, me disait-il sévèrement (nous observions les mœurs de Port-Royal, nous appelions toujours *Monsieur*), vous n'avez pas naturellement cette rigueur dans l'esprit ? — Hélas non, répondais-je, mais je m'efforce de l'avoir. » Cette absence de respect pour la spontanéité confondait ce romantique [1].

Le dogme de la maison était qu'en ordonnant son émotion on la perd. A quoi je répondais qu'ils supprimaient tout simplement le problème de l'art, qui est justement de l'ordonner sans la perdre ; que, chez le vrai artiste, l'ordonnancement, loin de la perdre, la renforce. Je citais le mot de Taine : « La force vient de l'ordre ». Cette thèse, qu'ils ne pouvaient me démontrer fausse, leur était fort antipathique. S'ils se fussent mieux connus, ils m'eussent signifié : « Nous ne tenons pas à être forts ; nous tenons à être multiples, suggestifs, excitants. » Toutefois, l'eussent-ils voulu, ils ne pouvaient cet aveu : le siècle, qui n'aime nullement la force selon le sens que je viens de dire, en a la superstition et n'admettra jamais qu'un écrivain proclame qu'il la méprise.

Voici qui montre que ces docteurs, parfaitement méprisants de toute composition, n'acceptaient point de passer pour tels. Péguy avait commencé un cahier qui, dans son esprit, devait être tout entier une réponse aux objections soulevées par sa précédente œuvre : *Notre Jeunesse* et s'appeler : *Solvuntur objecta*. Il fait imprimer et mettre en page, à mesure qu'il écrivait, avec ce titre courant. Tout à coup, venant à parler de Victor Hugo

1. Qui me paraissait dénué de culture classique, notamment de lettres antiques. Je me suis souvent demandé s'il n'était pas de ceux qui entrèrent à l'Ecole Polytechnique sans passer par les classes de lettres.

et cédant (c'était tout son système) à l'entraînement de sa plume, il laisse entièrement son premier sujet, ne traite plus que du poète, qui tient plus des cent dernières pages du livre. Il fait mettre alors à ces cent pages pour titre courant : *Victor-Marie, Comte Hugo*, mais, par raison d'économie, laisse aux cent premières leur titre, en sorte que le cahier porte un titre courant puis tout à coup un autre, sans que le lecteur en reçoive la moindre explication. Comme d'aucuns le lui reprochaient. « Ils sont stupides, me dit-il ; ils ne voient pas que j'ai entendu faire un diptyque ! » Il voulait me faire croire, et peut-être à lui-même, que ce qui était né de son obédience au penser du moment et de sa religion de l'imprévu était l'effet d'un dessein préalable et mûrement réfléchi. Barbare honteux de sa barbarie !

Je dois dire que, d'autres fois, il rendait à la divagation un franc hommage. D'un de nos amis, dont l'entretien était riche d'aperçus et le livre assez pauvre, il me disait : « Il n'avait qu'à écrire tout ce qui lui passait par la tête, au lieu de « composer ! » Il y avait là une vue très juste. Il est triste de voir des esprits pleins d'idées excitantes mais incapables de les ordonner, sacrifier les vertus qu'ils ont au culte d'un art qu'ils n'ont pas [1]. J'aime que ceux-là se connaissent et ne tentent point des choses pour quoi ils ne sont pas faits. Je voudrais seulement qu'ils s'abstinssent de statuer que les aptitudes qui leur font défaut sont d'essence inférieure. Mais là encore je manque d'intelligence : c'est une condi-

1. C'est ce que j'éprouve devant des artistes comme César Franck ou Brahms, qui négligèrent leurs merveilleux dons d'impressionnistes (voir l'*Organiste* du premier, les délicieux lieds du second) pour faire des « développements », auxquels ils se croyaient tenus par la religion du temps et qui, ne venant pas du fond de leur être comme chez Beethoven ou Wagner, sont si souvent scolaires et fastidieux. De telles erreurs ne sont pas spécialement modernes. Lanson a montré le cas de Boileau qui, par conformisme, construit un grand poème dogmatique qu'il a manqué et ne peint que par surprise ces petits tableaux de genre pour quoi il était né.

tion vitale pour le siècle d'ériger ses impuissances en valeurs.

Une des manœuvres de la maison contre l'esprit de composition était de pourfendre les œuvres composées où il n'y a rien et de passer sous silence celles où il y a quelque chose. De celles-ci on déclarait, avec Bergson, qu'elles contiennent des « poussées d'intuition qui font craquer tout le système », en sorte que l'*Ethique* vaudrait par quelques scholies et l'œuvre d'Auguste Comte par quelques digressions. Il est d'ailleurs certain que, comme dit Renouvier (à qui se fier ?), il y a plus de philosophie dans telle nouvelle d'Anatole France ou tel roman de Tolstoï que dans vingt gros volumes parfaitement ordonnés d'une célèbre collection philosophique. Il y en a moins toutefois que dans Descartes ou Kant. Mais, là encore, j'eusse dû comprendre que le siècle est dans sa ligne en s'efforçant d'abattre par tous les moyens une forme d'esprit qui l'humilie, et que la justice n'est pas son rôle [1].

L'esprit de composition dont je manifestais les symptômes en ce premier cahier, et qui me possédera désormais jusqu'en le moindre article de journal, consistait essentiellement à imposer à un ensemble de faits une unité de sens, laquelle naturellement n'était que dans ma pensée, autrement dit à faire entrer les faits dans une *idée* des faits et dans ses dépendances, à enfermer le réel dans un idéel. J'ai poussé cet esprit jusque dans des ouvrages qui semblaient le plus l'exclure, mais exiger par définition qu'on se soumît aux réalités sans chercher à leur commander : dans mon *Esquisse d'une Histoire des Français*, où j'ai tenté de ramener cette histoire à la volonté chez eux d'être une nation ;

1. Il y a plus d'approfondissement de l'homme, dit Péguy, dans un chœur d'*Antigone* que dans l'œuvre de Kant. — Quel rapport y a-t-il entre l'approfondissement du cœur de l'homme qu'est une page de Sophocle, et l'approfondissement de sa faculté de penser que veut être la *Critique de la raison pure* ? Que dire d'un temps qui prend de tels brouillons pour des penseurs.

dans les présents Mémoires, où je prétends exposer les principaux mouvements de mon être comme émanant d'un caractère unique qui les gouverne. Historiquement, ce mode mental me semble prendre sa source chez les platoniciens ; il passe à la théologie chrétienne, laquelle honore éminemment les vues que l'esprit prend sur les choses, la métaphysique plus que la physique, les rangements historiques plus que l'histoire ; il se transmet au dix-septième siècle, aux gens de Port-Royal, notamment à Descartes, l'homme avant tout des grandes hypothèses [1]. La cassure se fait au dix-huitième. Avec Voltaire commence la religion du fait pour le fait, le mépris des théories, c'est-à-dire de l'idée. L'anathème éclate au dix-neuvième, en toute stupidité. Haro sur tout système, sur toute vue de l'esprit ! Laissons « parler les faits » ! Comme si les faits, pour autant qu'ils « parlent », avaient jamais dit autre chose que ce que l'esprit leur fait dire. « Le savant doit se laisser mener par l'expérience comme un enfant par la main. » (Littré.) Comme si cela ne signifiait point que, sous l'action de l'expérience, le savant doit savoir abandonner une hypothèse, nullement pour se passer de toute hypothèse, mais pour en adopter une autre. Et encore : « Vive les savants anglais, qui exposent leurs découvertes dans leur incohérence, sans essayer de les ordonner ! » Comme si les vraiment grands (parmi eux Maxwell) n'avaient pas proclamé qu'ils déploraient leur impuissance. Cette prétention de se pâmer des choses elles-mêmes hors de toute vue de l'esprit sur elles me semble la juste attitude du siècle, essentiellement avide de sensation et proscripteur d'idée, devenu enfin conscient de sa propre nature, cependant que la volonté de plier les faits à un sens, étant celle d'affirmer le primat de l'esprit sur l'univers, est l'attribut par excellence de la

1. Ceci évoque le grave problème de la position de Descartes à l'endroit de l'expérience. Voir G. Milhaud, *Descartes Savant*, chap. IX.

structure mentale du clerc. J'aime que nous ayons été l'un et l'autre ponctuel à notre poste.

La volonté d'imposer un sens aux choses est inhérente au mathématicien, qui voit les phénomènes physiques les plus complexes pouvoir être représentés, avec une approximation suffisante, par des relations — des « équations » — construites au moyen de signes dont le nombre est très petit et qui sont par essence des démarches de l'esprit [1]. Une telle représentation sera-t-elle toujours possible ? De nouvelles découvertes n'exigeront-elles pas de nouveaux signes ? Ne défieront-elles pas tout signe général ? toute formule ? La guerre est ouverte entre l'esprit et la nature. Je vote pour l'esprit ; le siècle pour la nature, non pas qu'il l'aime, mais parce qu'il hait l'esprit. Là encore, chacun est à sa place.

L'application à trouver un sens à des mouvements vitaux, ainsi que je l'aurai tenté dans mon *Esquisse* et dans le présent ouvrage, implique qu'on regarde ces mouvements comme *ayant eu lieu*, que l'on raisonne sur eux comme sur des *données*, c'est-à-dire des choses établies, soit qu'on pose sur sa table et qui ne changent pas. Sous ce jour, elle est profondément contraire à notre temps, qui ne veut connaître la vie, voire le passé, qu'*en train de se faire*, que « se faisant », que ne sachant rien autre que l'instant de son action, que son « actualité ». A ce sujet, Péguy me dit un jour un mot éloquent. Comme il écrivait sa *Jeanne d'Arc*, « ma grande supériorité sur Michelet, m'expliqua-t-il, c'est que j'arrive à ignorer qu'elle a été brûlée. » En quoi il suivait pleinement la leçon de Fustel de Coulanges : « Si vous voulez revivre une époque, oubliez que vous savez ce qui s'est

1. Sur le petit nombre de ces signes, voir d'admirables pages d'Auguste Comte, *Cours de philosophie positive*, tome I, quatrième leçon. — On me dit qu'une telle représentation est valable pour le monde inorganique, non pour la vie. Comme si elle n'était pas une représentation dans le premier cas comme dans le second. Le bergsonisme croit-il vraiment, comme il l'affirme, que la science touche la *réalité* des phénomènes caloriques, électriques ?

passé après elle. » Fustel n'a jamais dit que ces mœurs fussent bonnes pour comprendre le rôle d'une époque dans l'histoire, chose tout autre que de la vivre. Mais Péguy n'avait que mépris pour un tel exercice du jugement [1].

La même opposition éclate dans l'élaboration des œuvres. Ma méthode, héritée des classiques, est celle-ci : travailler sur mes idées *après que je les ai formées*, les classer, les coordonner, les hiérarchiser. Celle de maint moderne est au contraire : écrire *avant que les idées soient formées*, mais les former en écrivant, quitte à ce qu'une forme définitive n'advienne jamais. On ne compte plus les maîtres modernes qui déclarent avec fierté (je crois que beaucoup se vantent qu'ils se mettent à leur table sans savoir ce qu'ils vont dire. Toujours deux esthétiques. Celle du siècle : vivre la vie, refuser de la dominer. Celle du clerc : Cesser de la vivre afin de la dominer.

Cette hostilité à l'idée une fois formée m'a été signifiée, au sujet précisément de ce premier cahier, par un grand admirateur de Péguy, en tant qu'apôtre du *se faisant* [2]. Dans votre ouvrage, me disait-il très certainement en guise de reproche, vous faites état des doctrines philosophiques en tant qu'arrêtées, en tant que toutes faites. — Eh oui, mon cher confrère. Et c'est en tant que telles que vous les exposez à vos élèves, que l'humanité les adopte, quitte à ce qu'elle les déforme ensuite en les vivant, ce que je n'ai point négligé.

Précisons. Il ne s'agit nullement ici de blâmer qu'on nous montre comment se sont formées les idées qui

1. Il appliquait son culte du *se faisant* dans la vie pratique. La veille d'une entrevue avec un haut personnage, où devaient se prendre de graves décisions, il m'expliqua : « Ma force, c'est que je ne sais pas ce que je vais lui dire. »

2. Michel Arnauld. Voir, dans les premières années de la N. R. F., ses études sur Péguy.

constituent aujourd'hui notre patrimoine. Il s'agit si peu de cela que je regrette vivement qu'on ne nous dise point, dans les classes de mathématiques, par quel besoin, dans quel dessein, l'esprit humain a désiré démontrer telle proposition, au lieu qu'un tel désir nous apparaît comme un caprice de cet esprit, qui aurait aussi bien pu vouloir démontrer une autre vérité. La chose m'a toujours singulièrement frappé au sujet des deux fameux théorèmes sur les infiniment petits. Pourquoi ne nous dit-on pas que l'esprit humain a éprouvé le besoin de démontrer ces théorèmes parce qu'il fallait qu'ils fussent vrais pour permettre, l'un le calcul différentiel, l'autre le calcul intégral, dont les avantages fulguraient. Mais exposer un tel besoin n'a rien à voir avec le vivre, et je n'ai jamais souhaité que mon professeur de Spéciales se mît, au tableau noir, dans la peau d'un homme qui tend obscurément vers ces deux théorèmes, sans savoir qu'ils sont établis.

Mon opuscule indisposa encore un certain public des *Cahiers* pour une raison qui, bien qu'elles n'en aient pas toujours conscience, a rendu mes ouvrages antipathiques à un grand nombre des personnes qui les lurent : la prodigieuse adhésion à soi-même qu'ils marquent chez leur auteur, une sorte d'hypertrophie du *sibi constare*, conséquence naturelle d'un système qui consiste à faire un ouvrage avec les aspects gradués d'une seule et même idée qui lui est chère. Le siècle aime qu'un auteur manque de temps en temps à sa position. voire qu'il n'en ait point. Que d'écrivains, à prétention dogmatique, dont on m'assure qu'on se demande en fermant leur livre quelle en est la pensée centrale, s'il y en a une. Le siècle aime ces esprits qui sont partout parce qu'ils ne sont nulle part, qui sont tout parce qu'ils ne sont rien. Il les sent siens.

Un point qui importe grandement à mon sujet est le scandale que je causai par ma conclusion, où j'opposais

les valeurs de combat, qui escortent nécessairement une vie « à faire », aux valeurs de sérénité que permet une vie assurée et « facile », et optais nettement pour les secondes. Un abonné des *Cahiers* (protestant) écrivit à Péguy que ces pages le révoltaient ; qu'au surplus, il ne savait pas ce que c'est qu'une vie facile... J'amorçais là une attitude dont je ne prendrai pleine conscience que plus tard et qui me sera peut-être un jour l'objet d'un travail propre. Elle concerne essentiellement la question du courage et consiste à penser que, si cette vertu doit être la suprême religion du laïc, dont le rôle est de lutter contre l'extérieur pour établir sa vie ou l'accroître, il n'en est pas de même du clerc, dont la loi est de faire bien fonctionner son esprit ; que le clerc doit savoir accepter la mort, mais simplement et sans claironner son sacrifice comme la plus sublime des grandeurs (exemple typique : Socrate). La trahison des clercs est précisément qu'ils se sont mis, comme les laïcs, à porter le courage au sommet de leurs valeurs et à adopter la morale des colonels de cavalerie. Il est bien remarquable que, pendant tout le Moyen Age et jusqu'à nos jours, le courage n'est exalté que par les poètes, point par les moralistes [1]. Ceux-ci semblent avoir repris à leur compte la hiérarchie de Platon : « Les premières des vertus sont la justice et la tempérance ; le courage ne vient qu'ensuite. [2] » La fameuse page où Barrès loue de jeunes hommes qui s'inclinent sur le tombeau de Napoléon pour demander au héros des leçons d'énergie est une absolue nouveauté dans l'histoire du moralisme [3]. L'appréciation, plutôt la dépréciation, que je fais là du courage est une des positions qui me semblent le mieux convenir au rôle du clerc dans le siècle, qui le dis-

1. Même remarque au sujet des hommes d'État. Charles-Quint ou Louis XIV n'ont jamais chanté le courage, comme Hitler ou Mussolini. Ils ne parlaient pas à la « nation armée. »

2. *Les lois*, I, 1.

3. Surtout français.

tinguent le plus du laïc. Elle ne contribue point à l'y rendre populaire.

Enfin j'exprimai dans cet ouvrage une idée où je revins souvent par la suite et dont la réaction qu'elle a causée me semble significative : le regret que l'enseignement ne nous montrât les doctrines philosophiques que dans ce qu'elles furent chez leurs auteurs, non dans les déformations qu'en fait le vulgaire ; que l'on ne comprît point que très peu d'hommes lisent Kant ou Marx, que des milliers lisent les manuels qui les altèrent, les gens de forum qui les trahissent, que c'est cette trahison qui devient la pensée des hommes, ce qui les actionne, que c'est donc elle qui constitue la vraie matière de l'historien. Je déplorais qu'en fait de littérature, pour ce qui regarde, par exemple, le XVIIe siècle, on ne nous parlât que de très grands écrivains, de quelques amateurs qui sont leurs pairs, et qu'on omît de nous dire que ce monde-là était l'exception, que ce sont de tout autres œuvres que celles de Bossuet ou de Racine qui représentent le goût du temps [1], œuvres dont on ne nous souffle mot, pas plus que des autres littératures inférieures qui furent toujours beaucoup plus lues que celles des maîtres et marquent vraiment l'âme des époques. La réponse consista à me représenter [2] qu'alors j'allais faire état de compositions de grimauds, de pensées de journalistes, de philosophies de meetings, et autres choses misérables. Je connus là que le séculier entend ne retenir de l'histoire humaine que ce qui flatte son esthétique, pareil à un médecin qui étudierait les quelques maladies qui le charment et refuserait son attention à la multitude des autres qui le dégoûtent. Je manifestais là, aussi, mon intérêt pour l'homme anonyme, l'importance que je lui confère dans l'histoire, attitude qui, comme son contraire relève bien moins de l'étude des faits que d'une préfé-

1. Voire des salons. Cf. *Belphégor*, p. 181.
2. Cf. les *Nouvelles littéraires*, 13 novembre 1926.

rence métaphysique, qui est ici d'honorer le genre et d'humilier l'individu [1].

Les réactions dont je viens de parler eurent lieu presque uniquement parmi des abonnés des *Cahiers*, et peu nombreux. Ceci m'amène à dire dès maintenant un mot de la diffusion de mes écrits. Ceux-ci, dans leurs heures les plus fortunées, ont touché peu de personnes. Elles en touchèrent toutefois beaucoup plus que je n'eusse cru. D'où un mien sentiment que je tiens assez rare chez la gent plumassière. Alors que la plupart de mes confrères gémissent que le succès de leurs livres n'ait pas été plus grand, je demeure confondu que celui des miens n'ait pas été moindre encore qu'il ne fut. Non certes que je les croie sans valeur, mais parce que je tiens que les idées n'intéressent à peu près personne. D'ailleurs, rassurons-nous ; le siècle s'est soucié de mes idées dans la mesure où elles devenaient séculières, attaquaient des individus, par exemple dans ma *Trahison des Clercs* ; quand je les ai données à l'état pur, comme dans mon *Discours cohérent*, il ne m'a pas lu. Tout fut dans l'ordre.

Mes premiers écrits touchèrent peu de gens, mais en touchèrent. Je sentis tout de suite que ma pensée retenait certaines personnes. Ici je ferai un aveu. Si mes premiers écrits n'avaient trouvé *aucun* écho, je n'aurais pas continué d'écrire. Je sais des hommes dont la pensée,

1. L'idée maîtresse de mon opuscule était exprimée par ce passage : « Ce ne sont point les idées qui provoquent les sentiments, mais au contraire les sentiments qui provoquent les idées ; plus exactement, ce sont les sentiments — préexistants à l'état de sentiments *purs*, c'est-à-dire privés de tout complément intellectuel (idée ou image), et par conséquent *avides* d'un tel complément — qui happent au passage, et au besoin inventent, des idées ou images capables de les satisfaire, comme certains radicaux chimiques, essentiellement inquiets à l'état de pureté, s'emparent gloutonnement d'un élément capable de leur donner le repos ; par exemple, ce n'est pas l'antisémitisme qui provoque la haine, mais au contraire la haine, — préexistante à l'état de *haine sans objet* ou *besoin de haïr*, — qui se jette sur une idée d' « objet haïssable » qu'elle trouve toute faite dans le commerce, comme on voit, dans certains états mentaux, un sentiment préalable de *peur sans objet* ou *besoin d'avoir peur* se jeter sur la première venue des idées de danger. » On en trouvera une bonne critique dans D. Roustan, *Leçons de Philosophie*, t. I, p. 372.

incapable de revêtir aucune forme séculière, leur paraît cependant valable et qui continuent de l'exprimer, malgré qu'aucun de leurs contemporains ne s'y arrête. J'admire ces hommes, qui sont peut-être les vrais clercs. Je n'eusse pas été des leurs [1].

Mon deuxième opuscule, *Dialogue d'Eleuthère*, fut bien reçu et ne provoqua rien selon le sens qui me tient ici. Peut-être la chronique s'amusera-t-elle d'apprendre qu'il suscita le désabonnement de Charles Gide, économiste et protestant, qui déclara ne point soutenir les *Cahiers* pour y lire des traités de l'amour, encore que le mien ne lui déplût point. Mon troisième cahier, l'*Ordination*, entre dans mon sujet surtout par sa seconde partie, que j'écrivis un an après et dont je parlerai plus loin. J'ai hâte d'en venir à un ouvrage que je publiai en cette même année 1912 — *Le bergsonisme ou une philosophie de la mobilité*, suivi, en juillet 1914, d'une *Réponse aux défenseurs de la doctrine* et de *Sur le succès du bergsonisme* — qui, par le mode dont il fut reçu, est un de ceux qui montrent le mieux les sentiments du siècle à l'égard de l'intellectualisme.

Mon attaque portait, *et uniquement*, sur un point très précis. Je laissais intacte la méthode bergsonienne en tant que productrice d'émotion esthétique, religieuse, philosophique, voire scientifique, mais niais expressément qu'elle pût, comme elle y prétendait [2], devenir, sans sortir d'elle-même, méthode de science, en tant que la science est un ensemble de concepts, lequel d'ailleurs n'ignore nullement qu'il ne peut atteindre le réel. Je montrais que, sous le terme d'« intuition », essence de la méthode, Bergson confondait des états profondément dis-

1. Cette pureté se voit chez de vieux poètes, qui jusqu'à leur dernier jour feront des vers dans leur soupente, bien que n'ayant jamais trouvé d'éditeur. Honneur à ceux qui n'ont servi que le dieu de l'esprit, quelle que soit la qualité de leur offrande.

2. Cf. *L'Evolution créatrice*, introduction, p. VII et suiv.

tincts, dont tous étaient intellectuels (je ne dis pas rationnels) *sauf un*, qui consistait dans la coïncidence avec la vie elle-même ; que cette coïncidence formait une excellente *préparation* à la science de la vie, mais que cette science n'était possible, en tant que science, que si l'on sortait de cet état et accédait à un maniement de concepts, lequel sonnait la négation expresse de la méthode ; qu'autrement dit, on ne pouvait passer de la vie à une *idée* sur la vie sans qu'on changeât de *nature* d'activité ; qu'au surplus ce passage qui, selon Bergson, devait se faire par voie de continuité, était le sujet, chez lui, des déclarations les plus embarrassées et les moins nettes [1]. Bref, je défendais l'intellectualisme, dont je sais fort bien que le territoire est limité mais qui, dans l'intérieur de ces limites, m'est sacré, contre une mysticité qui tout ensemble le méprisait et prétendait se l'annexer. Tout de suite je transformais la défensive en offensive et la menais sur le ton propre à cette race d'esprits pour lesquels les idées sont des objets de passion.

La réaction du siècle fut significative. Il m'asséna, avec un redoublement de conviction, que Bergson était un merveilleux professeur de « vie », de sympathie à la palpitation interne des choses, de jaillissements irrationnels, ce que je n'avais jamais nié ; que mes misérables ergotages ne parvenaient qu'à prouver ma totale impuissance à connaître ces états et à en sentir la grandeur. Il entonna plus haut que jamais l'hymne à son dieu, et me couvrit de son mépris le plus profond parce que le plus sincère. Quant à la critique, *unique et tout étroite*, que j'avais adressée à la doctrine, il n'en fut jamais question, et j'attends encore aujourd'hui qu'on me démontre qu'il est faux que l'intuition bergsonienne ne puisse, sans sortir de soi, faire une science, au sens que Bergson lui-même

1. L'Instinct (ou intuition), pour devenir connaissance, « se tord sur lui-même », « se renverse », « se contracte », « se violente. » Cela ne peut, d'ailleurs, durer « que quelques instants. » (*Evolution créatrice*, passim.)

donne à ce mot [1]. Je voyais là se dresser contre moi l'attitude que je retrouverai chaque fois que j'attaquerai, au nom du raisonnement, une position chère à des séculiers. Ils me clameront que cette position est en effet la leur, qu'ils en sont fiers, et que mes syllogismes ne prouvent que mon incapacité de comprendre ce qui est grand. Au surplus, c'est là le sort de tous les réguliers qui auront lancé leur règle à travers les sophismes du monde. Mais là se pose une question.

Pourquoi lançai-je ma règle, au lieu de l'appliquer en paix dans ma cellule, et de laisser le monde tranquille ? — Parce que le sophisme excite ma haine, comme le drap rouge celle du taureau. Parce que l'homme qui viole la raison est tout de même un homme, et que je ne réussis pas à le pleinement mépriser. Peut-être aussi parce que ma haine me fera faire une œuvre. Je livre ces choses au psychologue.

Mes contradicteurs, si par hasard ils faisaient état de ma critique, déclaraient que Bergson n'a jamais prétendu faire une science. Là nous tenons une tactique dont usent tous les partis : nier sa propre doctrine quand elle devient gênante. Il est assez remarquable qu'une philosophie prenne les mœurs des partis.

D'autres, comme Péguy, me jetaient à la face que Bergson leur avait appris à honorer la pensée « en mouvement ». Comme si je l'avais attaqué pour cela, et comme si c'était là l'originalité de sa doctrine. Il ajoutait, faisant allusion à je ne sais quels maîtres qui lui auraient enseigné que les catégories de l'esprit sont fixées pour toujours : « Si vous saviez de quels maux il nous a guéris ! » A quoi je répondais : « Peut-être, mais ce sont des maux dont je n'ai jamais souffert. » J'irritais aussi parce que j'obligeais à opter entre deux modes distincts

1. Un philosophe, M. Gabriel Marcel, aurait déclaré, m'a-t-on dit, qu'il me défiait de soutenir mon antibergsonisme devant un tribunal de vrais dialecticiens. Je reste à sa disposition.

— le mystique et le scientifique —, alors que le siècle veut l'avantage de l'un et l'autre. [1] »

Le refus de répondre à la critique précise que j'adressais au bergsonisme fut pratiqué, chose plus curieuse, par presque tous les philosophes professionnels, dans la mesure où ils ne profitèrent pas de mon ton « inconvenant » pour s'abstenir de discuter des arguments qui les gênaient. La *Revue de Métaphysique et de Morale* [2] m'offrit pour toute réplique, exactement comme les mondains, que je méconnaissais la valeur de l'irrationalisme bergsonien. D'autres [3] soutinrent que je n'attaquais chez Bergson que des points de doctrine, alors que j'attaquais des affirmations qui se donnaient expressément pour des effets du raisonnement ou des résultats de l'expérience. Cette attitude fut portée à son comble lorsque, vingt ans plus tard, un spécialiste fit voir dans la théorie bergsonienne de l'aphasie une pure position métaphysique dépourvue de toute valeur scientifique, et que les médecins admirateurs de la doctrine ne répondirent à cette critique totalement dirimante que par de nouveaux hymnes à la grandeur du maître [4]. La méthode a, d'ailleurs, été consacrée par le maître lui-même qui, dans son dernier livre, déclare que ceux qui contestent sa théorie de l'intuition prouvent qu'il leur manque un sens, qu'au reste il ne traitera pas avec des « pharisiens » [5]. Il y a là un point commun à plusieurs penseurs modernes, Bergson, Alain, Sorel : le refus de discuter, la volonté de n'admettre que des approbateurs. Chose neuve dans le monde de la pensée quand on songe aux échanges de Leibniz avec Clarke, aux réponses de Descartes, aux Lettres de

1. Péguy sentait fort bien la faiblesse dialectique de Bergson. Un jour il me dit ce mot qui va loin : « Bergson aurait dû faire des dialogues. »
2. Mars 1913.
3. Jean Wahl, *Revue du Mois*, Août 1912.
4. Cf. *Bergsonisme et Neurologie* par H. Le Savoureux, N. R. F., août 1934 ; Correspondance entre Mourgues et Le Savoureux, *id.*, oct.-nov. 1934.
5. *La pensée et le Mouvant*, p. 42.

Spinoza. Evidemment, toute une philosophie adopte aujourd'hui les mœurs des réunions publiques, où on jette le contradicteur à la porte sans autre réponse que des injures. Elle s'affirme furieusement séculière, et le régulier doit parler d'elle, comme d'un phénomène historique important, non parler avec elle [1].

Je voudrais, avant de quitter ce sujet, traiter du bergsonisme tout autrement qu'en ma jeunesse, d'une manière qui me paraît plus proprement philosophique, bien que je ne renie aucunement la première et tienne qu'elle ait fait œuvre d'assainissement. Je voudrais, au lieu de considérer cette philosophie du dehors et de dénoncer durement ses contradictions, la prendre par le dedans et m'unir au principe affectif qui lui a donné naissance. Ses contradictions apparaîtront alors nécessaires, douloureuses, appelant la sympathie.

Sous un tel jour, voici ce que je trouve :

Bergson a, d'une manière quasi congénitale (ceux qui le connurent en son jeune âge content que, dès la cour du lycée, il manifestait son système) le sens des choses en train de se faire, l'intuition du « se faisant », la « perception du changement ». Il sent que le principe d'identité, base du langage et de la raison humaine, loin d'avoir une origine mystérieuse, est né, au cours des âges, du besoin pratique des hommes ; qu'ils le tiennent aujourd'hui pour immuable, et l'honorent comme un dieu qui a toujours été, parce que toute vie pratique est impossible sans lui. Il sent que ce principe est, par essence, un empêchement à saisir la réalité, laquelle n'est point identité, mais perpétuel changement. Dès lors, il décide de s'affranchir

1. Il est remarquable que les livres thuriféraires de Bergson ne parlent presque jamais de ses contradicteurs, voire qui adoptèrent le ton le plus courtois : R. Berthelot, Roger Lacombe, Höffding. — Bergson a toutefois esquissé une réponse (*ibid.*) ; c'est que les diverses activités qu'on l'accuse de confondre sous le mot intuition, ne sont que des approximations d'une seule et même chose. Je maintiens qu'elles sont radicalement différentes, parfois contradictoires.

de ce principe [1], de dépasser le stade mental qu'il représente, de transcender cette connaissance d'arrêts très rapprochés par quoi nous remplaçons le changement, et d'exprimer le changement lui-même. Exprimer ! Tout le drame est là. Bergson n'entend pas *sentir* le changement, l'embrasser d'une étreinte mystique et purement personnelle, pour laquelle la poésie, la musique, l'extase métaphysique lui fournirait une langue tout indiquée ; appartenant à une génération de philosophes qui eurent le respect de la science, la génération élevée par Spencer, il n'admet pas de n'être qu'un poète, il entend exprimer le changement en termes enchaînés, communicables, en enseigner la *science*. Alors arrive ce qu'on pouvait prévoir : ce principe d'identité dont il veut se libérer, il ne peut prononcer une seule phrase, dès l'instant qu'il la veut intelligible, sans en faire constamment état. Veut-il démontrer que ce principe est faux, sa démonstration se fera en l'employant et sera viciée du coup. Il l'enserre comme une tunique de Nessus. Alors éclate l'irritation de ceux qui tiennent qu'ils sont dans le vrai, mais n'arrivent pas le prouver. « Je ne pourrai jamais vous transmettre verbalement ma philosophie, clame-t-il à l'adversaire, puisque le langage est fait pour la vôtre... Vous ne pouvez me comprendre que si vous avez la grâce... A moi ceux qui m'entendent par sympathie, non par explication... » Colères cruelles et pathétiques... Si j'étais dieu, j'aurais pitié du cœur des hommes.

Au vrai, cette philosophie est un vœu. Elle soupire aux humains : « Vous vous êtes fait une intelligence qui comprend l'identique. J'ai voulu, à côté de celle-là, vous en faire une autre, qui comprendrait le changement. J'y ai échoué... » Bergson me semble un héros au glaive brisé,

1. Dont il n'a pas l'intuition, précisément parce qu'il a celle du changement. Un de ses admirateurs qui me semble l'avoir le mieux compris me dit un jour : « Vous n'êtes pas juste quand vous reprochez à Bergson son manquement à la raison et au principe d'identité ; *il n'en a pas l'intuition* ».

dont le rêve brille comme un éclair de vie au milieu des symboles impassibles de la science. Je pense qu'en s'éteignant il dira de la connaissance humaine comme Wotan endormant Brünnhilde : « Qu'elle s'éveille aux bras d'un autre plus heureux que moi ! »

*

Au printemps de 1912, je reçus une communication de Lucien Descaves, m'apprenant qu'il venait de lire l'*Ordination* et désirait de présenter l'œuvre au prix Goncourt ; que, les statuts interdisant qu'on retînt un travail paru seulement dans une revue (*Les Cahiers* passaient pour une revue), il souhaitait de me voir ajouter quelque chose à ce petit roman et le publier en livre. Je répondis que j'avais vaguement songé de lui donner une suite, que j'allais m'y mettre, que l'ensemble ferait un volume. Je m'enfermai deux mois dans un hôtel de Moulins et y écrivis la seconde partie. Nous avons là le type d'un ouvrage dû à des circonstances extérieures. Je crois bien que, sans Descaves, je ne l'aurais jamais fait. Une fiche pour la thèse de Valéry.

Dès que ma candidature fut connue, les positions se formèrent. Péguy était vigoureusement pour moi. Il aimait mon roman, m'avait adressé, pour la première partie, le soir du jour qu'il l'avait lue en épreuves, ce simple mot que j'ai gardé, et dont je doute qu'il l'ait écrit à beaucoup de ses collaborateurs : « Monsieur Benda (toujours le style de Port-Royal), votre cahier est très beau. » Comme je détenais alors quelque bien, je lui avais promis que, si j'obtenais le prix, j'en verserais le montant à la trésorerie des *Cahiers*. En revanche, M. Sorel, très blessé par mon ouvrage contre Bergson, où je le mettais en cause, travailla tout de suite contre moi. Il était l'intime d'Elémir Bourges, autre membre du jury, connu pour son profond antisémitisme. On rapportait qu'un jeune pandour, bras séculier de Sorel, s'agitait

fort en déclarant : « Il ne faut absolument pas que ce petit juif ait le prix Goncourt. » Au déjeuner du Café de Paris, qui réunit les « dix » huit jours avant le vote, le pointage était le suivant : cinq membres nettement pour moi : Lucien Descaves, Gustave Geffroy, Octave Mirbeau, Paul Margueritte, Rosny jeune ; quatre contre : Judith Gautier, Léon Hennique, Elémir Bourges, Léon Daudet, qui déclara qu'il ne donnait pas le prix Goncourt à un juif, quel que fût son livre ; un hésitant : Rosny aîné. Durant huit jours, Descaves l'entreprit. Il l'avait presque gagné et tout le village était convaincu de ma victoire, quand, la veille du jour du vote, Séverine, qui voulait en être, fait un article en tête du *Gil Blas*, où elle exalte mon dreyfusisme, mon attitude à Rennes, mes *Dialogues à Byzance*, etc... Sur quoi, Rosny, qui hésitait par des raisons apparemment plus diplomatiques que littéraires, vote contre moi. J'ai donc cinq voix contre cinq voix, mais, le président Hennique étant parmi mes opposants et sa voix l'emportant, le prix est attribué au candidat sur lequel ils s'étaient mis d'accord, un auteur tout de suite oublié, qui fut, m'a-t-on conté, ahuri de son succès, toutes proportions gardées, comme Hunding constatant qu'il triomphe de Siegmund. Mes adversaires poussèrent l'hostilité jusqu'à courir au journal *le Temps* et rédiger un compte rendu où mon nom n'était même pas prononcé. C'est le jour même que Péguy, apprenant la nouvelle chez un de nos amis, se mit à une table et écrivit : « Monsieur Sorel, depuis quelque temps je trouve votre main dans tout ce qui se fait contre les Cahiers. Je vous serais obligé de ne plus paraître chez moi. » Tout cela pour les cartons de l'époque.

La chose fit du bruit. Souday et quelques autres tonnèrent contre le verdict. Tout un public voulut connaître un livre auquel on refusait le prix, parce que son auteur était juif. Un de mes adversaires s'écriait que, si mon coreligionnaire Hannibal ne savait pas profiter de la vic-

toire, je savais, moi, profiter de la défaite. Le fait est que ma situation littéraire se trouva changée. Cela me fut signifié par Vallette, directeur du *Mercure de France*, auquel je portai mon second article contre Bergson et qui l'envoya à la composition sans le lire, alors qu'il avait refusé le premier [1], en m'expliquant : « Il y a un an, j'étais responsable de vous devant le public. Aujourd'hui, après l'affaire Goncourt, c'est vous qui l'êtes ; vous vous expliquerez avec vos lecteurs. » — On peut douter s'il était d'un bon clerc de briguer un prix littéraire. Mon excuse sera peut-être que, Descaves m'ayant tout de suite poussé à recommencer l'année d'après, je refusai net. On peut aussi se demander si l'état de lauréat ne m'eût pas fait conformiste, porté à croire aux sanctions sociales ? Le jury m'épargna ces périls...

Une chose qui touche pleinement mon sujet est l'accueil que reçut le livre. La seconde partie, venue de pure idéologie, hors de toute expérience personnelle (je n'eus jamais d'enfant malade), émut infiniment plus que la première [2]. C'est que j'y posais — avec passion — une hiérarchie de valeurs : la supériorité de la vie intellectuelle sur la vie affective. Des jeunes gens prononcèrent qu'une telle œuvre constituait le parfait manifeste de cette génération, à laquelle ils clamaient leur haine, qui avait prétendu ne connaître que l'esprit et méprisait la vie [3]. D'autres (Pierre Lasserre dans l'*Action Française*) fulminèrent que ma disjonction n'était qu'un truquage, que si le malheur entrait à leur foyer ils sauraient bien poursuivre leur travail de l'esprit ; ils oubliaient que j'avais posé une vie intellectuelle se donnant à un grand problème et non la leur. De nouveau, j'irritais parce que je montrais deux modes de vie incompatibles,

1. Pour la revue ; il l'avait pris pour la maison d'éditions.
2. Peut-être aimera-t-on de savoir qu'elle suscita le désabonnement de de J. Maritain, comme « sacrilège ». Je l'ai appris récemment.
3. Cf. André Dufresnois, « Le Testament d'un intellectuel », *Gil Blas*, février 1913.

alors que le séculier entend exercer l'un, mais n'être point exclu de l'autre. D'autres acceptèrent ma hiérarchie, mais montrèrent une incompréhension totale de mon propos : Souday, par exemple, déclara que, si mon héros avait vraiment la passion intellectuelle, il continuerait de ne connaître qu'elle, malgré la coxalgie de son enfant ; comme si mon sujet n'était point justement qu'il ne l'a pas, du moins à ce point, qu'il s'en rend compte et que c'est là le drame. L'inintelligence des critiques favorables passe quelquefois celle des autres. Plusieurs lecteurs, toutefois, comprirent fort bien le drame et s'en émurent comme ayant été le leur. Encore aujourd'hui, je reçois des lettres au sujet de ce petit livre qui me laissent entendre de tragiques renoncements. Gloire au laïc qui regrette de n'avoir pu être clerc. Ce qui me répugne, c'est le laïc glorieux de ses passions.

■

A cette époque (décembre 1913), m'advint une catastrophe. Un matin, j'ouvris une lettre m'annonçant que la maison d'exportation que mon père avait fondée et dont j'étais resté commanditaire venait de déposer son bilan. Depuis longtemps des amis qualifiés m'avisaient que j'étais fou de laisser tout mon avoir dans une unique affaire, et dont je ne savais rien. Je n'agissais pas. Par mépris clérical des questions d'argent. Aussi par paresse. Toujours est-il que je me trouvais complètement ruiné.

Je commençai par payer l'éducation bourgeoise dont j'ai parlé ailleurs, qui avait négligé de me familiariser avec l'idée de la vie tragique et de me prôner par-dessus tout la force d'âme qui lui fait face. Pendant deux jours, je perdis toute faculté de dominer l'événement, tout self-contrôle. Quand je me fus ressaisi, je me trouvai en présence d'un état qui importe éminemment au sujet de cet ouvrage. L'intellectuel cessait d'être un héritier.

Devant lui se posait le problème de la vie matérielle. Le clerc était précipité dans le siècle et ses tenailles économiques. Qu'allait-il faire ?

Un vieil ami m'a rappelé récemment la réponse que je lui fis le jour même de mon infortune. « Quoi ! me disait-il, vous travaillerez. Vous gagnerez votre vie par votre plume. Comme tant d'autres. — Hélas, soupirai-je, j'exerçais une intellectualité qui ne me rapportait rien. Maintenant je vendrai mon intellectualité. Quelle honte !... Et puis mon intellectualité était entièrement libre ; elle ne faisait que ce qu'elle voulait ; c'était une pure vie de luxe... Avec ce que vous appelez travailler, une telle vie est perdue... » Au vrai, je formais tout au fond de moi, et bien que je n'en visse pas le moindre moyen, le dessein de sauver à tout prix une telle vie. J'en donnai tout de suite une preuve, qui ne manque pas de comique.

Des camarades, très émus par mon cas, voulaient me trouver un poste. Ils avaient découvert la possibilité de me faire bibliothécaire du Ministère de la marine. Je n'avais qu'une terreur, c'était qu'ils réussissent. Ils s'en disaient tout proches et je m'inquiétais de plus en plus, quand le ministre leur fit savoir que, les bibliothécaires étant syndiqués, il ne pouvait me nommer sous peine d'être attaqué par le Conseil d'État. Je respirai. La vérité est que je ne voulais rien faire qui m'imposât la moindre sujétion, *même intellectuelle*, mais continuer la vie de mon goût. Dans le même esprit, je répondais évasivement à ceux qui me parlaient d'une place de lecteur chez un éditeur, de professeur dans un collège, de précepteur dans une famille. Ma passion avait son idée fixe, son absolu, ses dérobades, comme ses sœurs les moins nobles.

Comment ai-je pu, tout en gagnant ma vie, vivre la vie de mon goût, je l'expliquerai plus loin. Pour l'instant j'ai à marquer ceci : 1° j'acceptais des services d'argent

dont je n'étais nullement sûr que je pusse un jour m'en acquitter ; 2° la perspective d'une vie de parasite ne me paraissait pas rigoureusement intolérable. Bref, je ne rejetais pas résolument l'idée de sauver mon intellectualité au prix d'une certaine dignité sociale.

Ici un trait qui me classe et va me mettre en discord avec presque tous mes contemporains [1] : je tiens qu'un bon fonctionnement intellectuel et la dignité de la vie sociale sont choses absolument distinctes, et que le premier peut fort bien se passer du second. Sans doute, je suis porté à regarder d'avance comme de mauvais esprits ceux qui acceptent leur vie matérielle d'autres que d'eux-mêmes ; mais j'estime que c'est là un effet de mon éducation de bourgeois janséniste et que, si je juge librement, je dois admettre que ces derniers peuvent fort bien être d'excellents penseurs. En fait, cela n'est pas ; les écrivains de cour ont l'esprit frappé d'inertie sur maint point. Mais c'est que les protecteurs entendent faire payer leur protectorat. On en peut concevoir d'autres, qui laisseraient au protégé toute liberté, voire contre eux-mêmes et leur système social. Un même homme pourrait être alors matériellement dépendant et un très grand esprit. Croire que la valeur mentale d'un être est liée d'une manière essentielle au fait qu'il ne doit son pain qu'à son travail me semble une des superstitions les plus grossières du moralisme démocratique [2]. On ne me fera jamais admettre que, pour écrire l'*Ethique*, il était métaphysiquement nécessaire que Spinoza polît des verres de lunettes.

En somme, je veux que le penseur ait de la dignité dans sa vie économique et en aurai eu moi-même. Mais je tiens que c'est là, chez moi, un préjugé de bour-

1. Il y a une école qui devrait couvrir de fleurs les lignes qui suivent, car elles expriment toute sa doctrine, c'est l'*Action Française*. Une des raisons pourquoi elle ne le fera pas est qu'elle doit, elle aussi, respecter la morale bourgeoise.
2. Elle date, en France, du XVIIIe siècle.

geois républicain et que, si j'étais un vrai clerc, elle ne me serait d'aucun prix. Je retrouve là mon hostilité contre la confusion, constante à notre époque, entre l'intelligence et le caractère, et contre un monde de clercs tous devenus protestants [1].

J'ai parlé de dignité sociale, non de dignité professionnelle. Sur celle-là je suis intraitable. Je crache mon mépris, non seulement à ceux de mes confrères qui écrivent contre leur pensée, truquent sournoisement la vérité, escamotent la vraie question, mais à ceux qui bâclent, se moquent de leurs lecteurs, annoncent de grands sujets qu'ils ne traitent point, acceptent des sommes pour des travaux qu'ils ne font pas et remplacent par des lieux communs. Je voudrais que notre confrérie eût un Conseil de l'Ordre, comme celle des avocats, et qu'il fût implacable. J'ai le sens profond de l'honneur du clerc, qui est tout autre que celui du monde.

L'intellectualité que je prétendais sauver de mon naufrage était d'un genre qui rendait mon cas au regard du siècle encore bien pis qu'on ne croit. Elle n'était pas la soif de faire des œuvres. Le siècle a de l'indulgence pour cette intellectualité-là, peut lui ouvrir des crédits. Elle était le désir de vivre avec des livres aimés, dans un climat tout spirituel, loin de toute vie pratique, *quitte à ne rien produire*. Mon rêve était bien moins d'être un auteur que de rester un étudiant. Jamais je n'ai tant compris combien la dédition paresseuse et stérile aux choses de la pensée est le vrai luxe de l'esprit et comme ceux qui s'y livrent sont en rupture profonde avec l'ordre social.

Je songeais peu à faire des œuvres. Moins encore à statuer qu'elles seraient géniales et que le monde était tenu d'en permettre l'avènement. Il y a là un viatique, que burent dans leur calvaire un Balzac, un Wagner et

1. Parfois en pure façade. Tel flétrira ces pages, qui a épousé une femme riche qu'il n'aime pas et mène une vie sociale parfaitement honteuse.

pas mal de grimauds, qui me manquait totalement. Un autre aussi me faisait défaut : celui de me trouver grand parce que j'allais « gagner ma vie ». La sainteté du travail ne figure pas dans ma morale.

J'ai, d'ailleurs, une conception spéciale du travail. Ayant donc réussi à gagner ma vie en ne faisant que ce que j'aime, j'estime que je n'ai jamais travaillé. Les socialistes me font rire quand ils placent dans le même sort le travailleur intellectuel en bloc et le travailleur manuel. A moins qu'ils ne me trouvent un terrassier ou un maçon qui affirme comme moi que, s'il devenait milliardaire, il ne ferait pas autre chose que ce qu'il fait.

J'aggrave encore l'orgueil de l'intellectuel. Cette équivalence que l'employeur établit entre mon travail et le métal qui permet de vivre, mon être pratique l'accepte, mais mon esprit ne l'admet pas [1]. Renan conte quelque part qu'ayant été informé par ses éditeurs qu'une somme lui revenait pour ses livres, il fut surpris qu'on pût voir une commune mesure entre ce qu'i faisait et de l'argent. Je souscris pleinement à ce mouvement. — Si, d'autre part, j'admets l'équivalence, j la trouve caduque. Je trouve injuste qu'on me donn pour une chronique qui me prend quelques heures, e qui m'enchante à faire, ce que gagne en une semain un ouvrier qu'on met au bagne et qui doit nourri quatre enfants. L'intellectuel est l'objet d'une grand injustice sociale, mais non dans le sens qu'on dit.

Bien entendu, je parle ainsi parce que je n'ai pa de famille à soutenir. Mais c'est justement parce que j n'en voulus point que je suis clerc. Au surplus, j'ai pu sauver mon esprit malgré mon effondreme financier, c'est parce que j'étais seul. Avec femme e enfants c'eût été impossible. Avis à mon élève.

1. Spinoza ne l'admettait pas non plus. Ce n'est que par son travail intelle tuel qu'il entendait gagner sa vie.

Dans le même esprit, je voudrais que le gain de l'écrivain lui permît de vivre, mettons de bien vivre, jamais de devenir riche. Je souhaiterais ici des lois somptuaires. (A moi le Conseil de l'Ordre.) Les véritables fortunes que font de nos jours tels de mes confrères (jointes d'ordinaire à une ignoble âpreté au gain) me semblent le déshonneur de notre profession, dont la loi est l'ascèse. La chose, d'ailleurs, est nouvelle. Racine, La Fontaine, Molière n'ont pas gagné d'argent. Elle me semble dater de Voltaire. C'est une des hontes des temps modernes [1].

De mon premier état de capitaliste, j'ai gardé plusieurs traits : la faculté, bien qu'étant pauvre, de comprendre les riches, leurs plaintes, leurs injustices ; de ne point m'indigner de leur luxe, de m'y plaire, quitte à les faire fusiller en cas de révolution. J'ai gardé le goût du bien qu'on acquiert sans travail : celui que me valent mes rééditions, mes traductions. J'ai gardé de n'être point ébloui par l'argent, comme tel de mes confrères, petit auvergnat né misérable, qui perd visiblement la tête devant les sommes qu'il accumule.

Quelques questions :

1. Ai-je l'impression, maintenant que je tire ma subsistance de mon travail, d'être plus « libre » que lorsque je la devais à ma condition d'héritier ? Oui, parce que nous vivons des temps troublés et que j'ai la croyance, sans doute très fausse, qu'en cas de bouleversement social mon état de travailleur me ferait trouver à vivre. Aux époques de paix économique ou qu'on croit telles, l'état de non-travailleur n'implique aucune angoisse. Retz et M. de Guibert se sentaient parfaitement libres. « Le travail, c'est la liberté » est un autre préjugé des âges démocratiques.

2. Ma culture de luxe eût-elle été possible si je n'étais né dans la classe des héritiers ? Et alors, si je supprime

1. Stendhal donne quelque part ce conseil de vrai clerc à ses confrères : Gagnez assez d'argent pour vivre ; après cela, n'en gagnez plus.

cette classe, ne vais-je pas sacrifier cette culture ? Peut-être, mais cette classe est d'autre part si ignoble que je ne suis pas très loin d'accepter le sacrifice.

3. Peut-on concevoir une société qui permettrait une telle culture à quelques-uns de ses membres, nés hors de toute fortune ? Je ne le crois pas. En accordant qu'elle respectât une vie de l'esprit tout égoïste, qui ne rapportât rien à l'ensemble, comment reconnaîtra-t-elle, dès l'enfance, les êtres qui en sont dignes ? Je ne vois qu'un seul organisme dans le passé qui ait admis, du moins officieusement, de tels parasites : l'Église dans ses couvents. Les sociétés modernes me semblent s'acheminer peu vers l'aristocratisme de cette institution.

La tempête qui fonça sur mon *Ordination* n'était qu'un des aspects du climat de ce moment. La furie de l'irrationnel et de l'instinctif redoublait de violence. Tout un monde littéraire ne voulait plus savoir que l'âme « française », les vérités « françaises », pourfendait l'étranger, s'appelât-il Nietzsche ou d'Annunzio. La ruée contre les juifs devenait de jour en jour plus féroce et organisée. Le philosophe Jacob était l'objet d'un assaut formidable pour avoir enseigné un patriotisme à base intellectuelle. Les professeurs d'action, contempteurs d'idée pure, Barrès, Péguy, Sorel, formaient le centre d'un culte qui croissait d'heure en heure. Les jeunes gens d'Agathon ne respectaient que le héros, déclaraient que la perspective d'une guerre ne leur déplaisait pas, que cela serait « amusant »... Le grand événement approchait qui allait me donner l'occasion d'affirmer une fois de plus ma nature de clerc en le ressentant selon un mode que certains trouveront singulier.

(à suivre) JULIEN BENDA

BENITO CERENO [1]

La vigueur peu commune de l'enfant éveilla enfin la mère. Elle sursauta et vit au loin le capitaine Delano. Mais, sans paraître éprouver aucune honte d'avoir été surprise dans une telle attitude, elle s'empara de l'enfant d'un air ravi, et le couvrit de baisers avec des transports maternels.

Voici la nature à nu : une tendresse, un amours purs, pensa le capitaine Delano charmé.

Cet incident l'amena à observer plus particulièrement les autres négresses. Leurs manières lui firent la meilleure impression ; comme la plupart des femmes non civilisées, elles semblaient unir une constitution robuste à un cœur délicat, également prêtes à mourir pour leurs enfants ou à combattre pour eux. Naturelles comme des léopards, aimantes comme des colombes. Ah ! pensa le capitaine Delano, peut-être certaines de ces femmes sont-elles de celles que Mungo Park vit en Afrique et dont il donna une si noble description.

Ce spectacle naturel diminua insensiblement sa défiance et son malaise. Enfin, il chercha des yeux sa chaloupe et constata ses progrès : elle était encore à bonne distance. Il se retourna alors pour voir si Don Benito avait reparu ; mais il n'en était rien.

Pour changer la scène aussi bien que pour se donner l'agrément d'observer l'approche du canot, il franchit les porte-haubans et monta jusqu'à la galerie de tribord.

1. Voir la *Nouvelle Revue Française* du 1er Septembre.

Les balcons d'apparence vénitienne mentionnés plus haut, formaient des retraites coupées du pont. Comme son pied foulait les mousses marines demi-humides, demi-sèches qui tapissaient l'endroit, comme sa joue recevait l'évent d'un souffle de brise isolé ; comme son regard tombait sur la porte de la cabine, anciennement reliée à la galerie mais à présent calfatée et assujettie aussi fermement qu'un couvercle de sarcophage à la paroi, au seuil et aux montants goudronnés d'une sombre couleur pourpre ; comme il songeait au temps où dans cette cabine et sur ce balcon d'apparat avaient retenti les voix des officiers du roi d'Espagne et où les filles des vice-rois de Lima s'étaient accoudées, peut-être à l'endroit même où il se tenait maintenant, il sentit monter en lui cette rêveuse inquiétude qu'un homme seul dans la prairie se prend à éprouver devant le repos de midi.

Mais ces enchantements se dissipèrent quelque peu quand son regard tomba sur les porte-haubans corrodés. De style ancien, avec leurs maillons, leurs manilles et leurs clavettes massives et rouillées, ils paraissaient mieux appropriés encore à la présente fonction du navire qu'à celle pour laquelle il avait sans doute été construit.

A cet instant, il lui sembla voir bouger quelque chose près des chaînes. Il se frotta les yeux et regarda fixement. Dans la forêt d'agrès qui les environnaient, il aperçut, caché derrière un grand hauban comme un Indien aux aguets derrière un noyer d'Amérique, un matelot espagnol avec un épissoir à la main. L'homme fit une sorte de geste imparfait dans la direction du balcon, puis aussitôt, comme alarmé par un bruit de pas sur le pont, disparut dans les profondeurs de la forêt de chanvre ainsi qu'un braconnnier.

Que voulait dire ceci ? L'homme avait essayé de lui communiquer quelque chose, à l'insu de chacun, même de son capitaine. Le secret était-il de quelque manière

défavorable à Don Benito ? Ses soupçons premiers allaient-ils être vérifiés ? Ou bien, dans son humeur inquiète, prenait-il pour un geste significatif ce qui n'avait été de la part de l'homme qu'un mouvement tout involontaire requis par sa besogne ?

Non sans trouble, il chercha de nouveau sa chaloupe du regard, mais pour la trouver momentanément cachée par un éperon rocheux de l'île. Comme il se penchait en avant avec quelque vivacité, guettant l'instant où la proue se montrerait à nouveau, la balustrade céda sous lui comme du charbon de bois. S'il n'eût saisi un cordage qui se trouvait à sa portée, il fût tombé à la mer. Le craquement, bien que faible, et la chute, bien que sourde, des fragments pourris, devaient avoir été entendus. Il leva les yeux. L'un des vieux étoupiers qui de son perchoir avait gagné un bout-dehors, le considérait d'en haut avec une sobre curiosité, cependant qu'au dessous du vieux nègre et invisible à ses yeux, apparaissait de nouveau le matelot espagnol qui, d'un sabord, aventurait un coup d'œil inquisiteur comme un renard à l'orifice de sa tanière. Quelque chose dans l'expression de l'homme suggéra tout à coup au capitaine Delano l'idée insensée que l'indisposition alléguée par Don Benito en se retirant en bas n'était qu'un prétexte ; qu'il était en train d'y mûrir quelque complot dont le matelot avait eu vent et contre lequel il cherchait à mettre en garde l'étranger, par gratitude peut-être pour une bonne parole que l'Américain avait prononcée en montant à bord. Était-ce en prévision d'une intervention de cette sorte que Don Benito avait précédemment jeté sur ses matelots un jour défavorable, tout en célébrant les louanges des nègres, alors qu'en vérité les premiers semblaient aussi dociles que les autres se montraient turbulents ? Ces énigmes lui rappelaient des perplexités antérieures. Perdu dans leurs lacs, le capitaine Delano, qui avait à présent regagné le pont, arpentait les planches d'un pas inquiet, lorsqu'il

remarqua un nouveau visage, celui d'un vieux marin assis, jambes croisées, auprès de la grande écoutille. Sa peau était plissée de rides comme la poche vide d'un pélican, ses cheveux givrés, son maintien grave et composé. Il avait les mains pleines de cordages dont il faisait un grand nœud, et plusieurs noirs l'entouraient, qui mouillaient obligeamment les filins ici et là selon les exigences de l'opération.

Le capitaine Delano traversa le pont dans la direction du matelot et se tint devant lui en silence, le regard fixé sur le nœud, son esprit passant, par une transition assez naturelle, de l'enchevêtrement de ses pensées à celui du chanvre Il n'avait jamais vu nœud si embrouillé sur un navire américain, ni en vérité sur aucun autre. Il semblait que ce fût une combinaison de demi-nœud bridé, de chaise de calfat, d'agui, de gueule de raie et de cul de porc double.

Enfin, impuissant à saisir la signification d'un tel nœud, le capitaine Delano interpella le noueur :

« Que nouez-vous là, mon brave ? »

« Le nœud, » répondit brièvement le matelot, sans lever les yeux.

« Je le vois bien ; mais pour quel usage ? »

« Pour qu'un autre le défasse, » murmura le vieillard qui se remit à jouer des doigts, le nœud étant presque achevé.

Soudain, comme le capitaine Delano l'observait, il lui tendit le nœud et dit dans un anglais haché — le premier qu'il entendît sur le navire — quelque chose comme : « Défaites, coupez, vite ». Cela fut dit tout bas, mais d'une façon si rapide et si condensée que les longs mots espagnols qui avaient précédé et qui suivirent eurent pour effet de couvrir presque entièrement les brèves syllabes anglaises.

Pendant quelques instants, un nœud dans la main et un nœud dans la tête, le capitaine Delano demeura muet ;

tandis que le vieillard, sans plus s'occuper de lui, se penchait sur d'autres cordages. Cependant, il entendit un léger bruit et, se retournant, se trouva en présence du nègre enchaîné, Atufal, qui se tenait tranquillement derrière lui. Presque aussitôt le vieux matelot se leva en marmottant et, suivi de ses auxiliaires noirs, s'en alla vers l'avant du navire où il disparut dans la foule.

Un nègre d'un certain âge, avec une robe de petit enfant, une tête poivre et sel et un air de fondé-de-pouvoirs s'avança alors vers le capitaine Delano. Dans un espagnol tolérable et après un clin d'œil entendu et bonasse, il l'informa que le vieux faiseur de nœuds était simple d'esprit, mais inoffensif, et qu'il jouait souvent ses vieux tours.

« Tout ceci est décidément bien étrange », pensa le capitaine Delano avec un émoi qui tenait de la nausée ; mais, comme un homme en proie aux premiers effets du mal de mer, il tenta de s'en débarrasser en niant les symptômes. Une fois de plus il chercha des yeux sa chaloupe et constata avec plaisir qu'ayant laissé l'éperon rocheux derrière elle, elle était de nouveau en vue.

Non seulement cette apparition allégea dès l'abord son malaise, mais encore, faisant preuve d'une efficacité inattendue, elle le dissipa complètement. La vue moins distante de cette chaloupe si bien connue dont les contours, non plus brouillés par la brume, étaient clairement distincts, en sorte que son individualité apparaissait aussi nettement que celle d'un être humain ; cette chaloupe, le *Rover* pour lui donner son nom, qui, bien qu'à présent en d'étranges mers, avait été souvent halée sur la plage où s'élevait la maison du capitaine Delano et transportée jusqu'au seuil même de la porte devant laquelle on la voyait couchée comme un chien de Terre-Neuve ; la vue de cette chaloupe si familière évoqua mille associations rassurantes qui, par contraste avec ses soupçons antérieurs, l'emplirent d'une confiance insouciante, et même l'incitèrent à se reprocher à demi sérieusement sa défiance antérieure,

« Comment, moi, Amasa Delano, Jack de la Plage, comme on m'appelait quand j'étais gosse, moi, Amasa qui, le cartable à la main, barbottais le long de la grève en route pour l'école, — une école ménagée dans un vieux ponton, — moi, le petit Jack de la Plage qui m'en allais aux mûres avec le cousin Nat et les autres, je serais assassiné ici au bout du monde par un horrible Espagnol à bord d'un bateau-pirate hanté ? — Trop absurde pour qu'on s'y arrête ! Qui voudrait assassiner Amasa Delano ? »

Comme il s'avançait d'un cœur et d'un pied légers vers l'arrière, il fut accosté par le serviteur de Don Benito dont l'expression plaisante répondait aux sentiments présents du capitaine ; le nègre l'informa que son maître, remis de son accès de toux, présentait ses compliments à son bon hôte Don Amasa et qu'il aurait bientôt le plaisir de le rejoindre.

Eh ! bien, voyez-vous cela ? pensa le capitaine Delano en arpentant la poupe. Quel âne j'étais ! Ce bon gentilhomme qui m'envoie ses compliments, voici dix minutes je le voyais, une lanterne sourde à la main, tourner une vieille meule dans la cale en aiguisant une hachette à mon intention. Allons, allons, ces calmes prolongés ont une influence morbide sur l'esprit, comme je l'ai souvent entendu dire sans trop y croire. Ah ! (il observait sa chaloupe) voici ce bon chien de *Rover*, avec un os blanc dans la gueule. Mais c'est un bien gros os pour lui, il me semble... Quoi ? Le voilà pris dans les remous du ressac qui l'entraîne pour l'instant en sens contraire ? Patience.

Il était alors environ midi, bien qu'à la teinte grise de toutes choses on eût dit toucher au soir.

L'accalmie se confirma. Au loin, en dehors de l'influence terrestre, l'océan grisâtre semblait alourdi de plomb et prostré, sa carrière finie, son âme en allée, défunt. Mais le courant de terre où le navire était engagé, grossit, l'entraînant en silence de plus en plus loin vers les eaux figées du large.

Cependant le capitaine Delano qui connaissait ces latitudes ne perdait pas l'espoir de voir une brise, et même une fraîche et belle brise, se lever d'un moment à l'autre : en dépit des perspectives présentes, il se flattait hardiment de mouiller le *San Dominick* en lieu sûr avant la nuit. La distance perdue n'était rien, car avec un bon vent le navire regagnerait à la voile en dix minutes plus de soixante minutes de dérive. Tantôt tourné vers le *Rover* qu'il voyait aux prises avec la barre, tantôt guettant l'approche de Don Benito, il continua à marcher de long en large sur la poupe.

Peu à peu le retard de la chaloupe lui inspira quelque ennui ; ce sentiment se mua bientôt en malaise ; et finalement, son regard tombant continuellement, comme d'une loge dans un parterre, parmi l'étrange foule qui grouillait devant lui et au-dessous de lui, il vint à reconnaître le visage — à présent empreint d'indifférence — du matelot espagnol qui avait paru lui faire signe dans les porte-haubans de misaine, et ses anciennes inquiétudes le reprirent.

Ah ! pensa-t-il — assez sérieusement — c'est comme la fièvre : parce que l'accès est passé, il ne s'ensuit pas qu'il ne doive revenir.

Pour empêcher son esprit de vagabonder jusqu'à l'arrivée de la chaloupe, il tenta de l'occuper en tournant et en retournant d'une façon purement spéculative quelques unes des moindres particularités du capitaine et de l'équipage. Entre autres, quatre faits singuliers lui revinrent en mémoire.

D'abord, l'affaire du mousse espagnol assailli à coups de couteau par l'esclave ; et cela au vu de Don Benito. En second lieu, le noir Atufal tyranniquement traité par Don Benito, à la manière d'un taureau du Nil qu'un enfant mènerait par un anneau passé dans les narines. Troisièmement, le matelot piétiné par les deux nègres, insolence qui avait passé sans l'ombre d'une réprimande.

Quatrièmement, la rampante soumission dont faisaient preuve à l'égard de leur maître les éléments subalternes du navire, pour la plupart des noirs, comme s'ils craignaient de provoquer pour la moindre inadvertance son déplaisir despotique.

Ces différents faits, rapprochés les uns des autres, semblaient quelque peu contradictoires. Mais qu'en déduire, pensa le capitaine Delano en jetant un coup d'œil sur la chaloupe qui gagnait à présent du terrain, qu'en déduire ? Eh ! bien, ce Don Benito est un commandant fort capricieux. Mais ce n'est pas le premier de cette sorte que je rencontre, bien que je doive avouer qu'il l'emporte sur tous les autres. D'ailleurs ces Espagnols — continua-t-il en poursuivant ses rêveries — sont une drôle de nation ! Voici enfin *Rover*.

Tandis que la chaloupe et sa cargaison bienvenue touchaient au flanc du navire, les étoupiers, avec des gestes vénérables, s'efforçaient de contenir les noirs qui, à la vue des trois barils d'eau à ceintures de fer couchés au fond de l'embarcation et des citrouilles raccornies empilées à l'avant, se penchaient par-dessus les pavois dans une exaltation désordonnée.

Don Benito parut alors avec son serviteur, le tumulte hâtant peut-être sa venue. Un instant après, comme l'on hissait les barils à bord, dans leur précipitation quelques-uns des nègres bousculèrent accidentellement le capitaine Delano qui se tenait sur le passavant ; sans prendre garde à Don Benito, celui-ci, cédant à l'impulsion du moment, ordonna aux noirs de reculer sur un ton d'autorité bienveillante ; recourant, pour renforcer ses paroles, à un geste mi-enjoué, mi-menaçant. Instantanément les noirs s'arrêtèrent à l'endroit précis où ils se trouvaient, chaque nègre et chaque négresse se figeant dans la posture même où le mot l'avait surpris — et demeurant ainsi pendant quelques secondes — tandis qu'une syllabe inconnue courait d'un homme à

l'autre entre les étoupiers juchés sur leur perchoir, comme entre les postes successifs d'un télégraphe. L'attention du capitaine Delano était absorbée par cette scène, lorsque les polisseurs de hachettes se levèrent soudain à demi, et Don Benito poussa un cri rapide.

Pensant être massacré au signal de l'Espagnol, le capitaine Delano allait bondir dans sa chaloupe, lorsque les étoupiers, sautant au milieu de la foule avec de vives exclamations, firent reculer noirs et blancs et les exhortèrent en substance avec des gestes amicaux, familiers, presque enjoués, à ne point faire les sots. Simultanément les polisseurs de hachettes reprirent tranquillement leurs sièges, comme autant de tailleurs ; et l'on recommença aussitôt à hisser les barils comme si rien ne s'était passé, noirs et blancs chantant au palan.

Le capitaine Delano jeta un coup d'œil sur Don Benito. Lorsqu'il vit l'invalide au corps chétif reprendre peu à peu ses sens dans les bras du serviteur où son agitation l'avait encore jeté, il ne put que s'étonner de la panique qui s'était tout à coup emparée de lui : ce commandant qui, comme on venait de le voir, perdait tout empire sur lui-même pour un incident aussi légitime et aussi banal, comment avait-il pu le croire sur le point de perpétrer son assassinat avec une énergique iniquité ?

Les barils une fois sur le pont, le capitaine Delano reçut un certain nombre de jarres et de timbales des mains de l'un des aides du commis aux vivres qui, au nom de Don Benito, le pria de distribuer l'eau comme il l'avait proposé. Il s'exécuta, faisant preuve d'une impartialité républicaine à l'endroit de cet élément républicain qui cherche toujours un niveau égal, et servant le plus jeune des noirs tout aussi bien que le plus âgé des blancs ; hormis toutefois le pauvre Don Benito dont la condition, sinon le rang, exigeait une ration supplémentaire. C'est à lui en premier lieu que le capitaine Delano offrit le liquide en quantité abondante ; mais quelque désir qu'il pût avoir de cette

eau fraîche, Don Benito n'en avala pas une goutte qu'il ne se fût incliné gravement et à plusieurs reprises devant son visiteur : échange de courtoisies que les Africains épris de parade approuvèrent en claquant des mains.

Deux des citrouilles les moins racornies furent réservées pour la table du commandant, et le reste haché sur l'heure pour le régal de tous. Quant au pain tendre, au sucre et au cidre bouché, le capitaine Delano les eût donnés seulement aux Espagnols et surtout à Don Benito, mais ce dernier s'y refusa avec un désintéressement qui, de sa part, plut grandement à l'Américain ; des portions furent donc distribuées à la ronde aux blancs comme aux noirs ; excepté une bouteille de cidre qui, sur les instances de Babo, fut mise de côté pour son maître.

On peut observer ici que, cette fois comme la précédente, l'Américain n'avait pas permis à ses hommes de monter à bord, afin de ne point ajouter à la confusion qui régnait sur les ponts.

Ne laissant pas d'être influencé par la bonne humeur générale et oubliant pour le présent tout autre pensée que de bienveillance, le capitaine Delano, à qui de récents symptômes faisaient escompter une brise dans l'espace d'une heure ou deux, renvoya la chaloupe au phoquier avec l'ordre que tous les hommes s'employassent à transporter les barils à la source pour les y remplir. Il fit en outre mander à son second de se garder de toute inquiétude si, contre sa propre attente, le navire n'était pas mouillé à l'ancre au coucher du soleil, car en prévision de la pleine lune il demeurait à bord afin d'être prêt à jouer le rôle de pilote au cas où le vent viendrait tôt ou tard à souffler.

Comme les deux capitaines observaient ensemble le départ de la chaloupe — cependant que le serviteur frottait en silence une tache qu'il venait de remarquer sur la manche de velours de son maître — l'Américain exprima son regret que le *San Dominick* n'eût point de canots, ou

tout au moins point d'autre canot que la vieille carcasse inutilisable de la chaloupe. Aussi déjetée qu'un squelette de chameau perdu dans le désert et presque aussi blanchie, elle gisait par le travers, retournée à la façon d'un pot, mais relevée légèrement d'un côté et formant ainsi un antre souterrain où l'on apercevait des groupes familiaux de nègres, — surtout des femmes et de petits enfants, — accroupis sur de vieilles paillasses ou perchés sur les sièges élevés du sombre dôme, comme un cercle de chauves-souris réfugiées dans quelque grotte accueillante; des gosses de trois ou quatre ans, tout nus, garçons ou filles, s'élançaient hors de la caverne ou s'y engouffraient, comme de noirs essaims.

« Si vous aviez trois ou quatre chaloupes, Don Benito, » dit le capitaine Delano, « je crois qu'en poussant aux avirons vos nègres pourraient aider quelque peu les choses. Avez-vous quitté le port sans chaloupes, Don Benito ? »

« Elles ont été emportées dans les tempêtes, Señor. »

« Mauvais, cela. Et vous avez perdu en même temps beaucoup d'hommes. Des chaloupes et des hommes. Ce durent être de bien rudes tempêtes, Don Benito. »

« Plus rudes qu'il ne se peut exprimer, » répondit l'Espagnol en frissonnant.

« Dites-moi, Don Benito, » continua son compagnon avec un intérêt accru, « dites-moi, ces tempêtes vous ont-elles assailli dès que vous eûtes doublé le Cap Horn ? »

« Le Cap Horn ? Qui a parlé du Cap Horn ? »

« Mais vous-même, en me décrivant votre voyage, » répondit le capitaine Delano, fort étonné de voir l'Espagnol avaler, comme on dit, ses propres paroles, encore qu'il parût toujours en train d'avaler son propre cœur. « Vous-même, Don Benito, avez parlé du Cap Horn, » répéta-t-il avec insistance.

L'Espagnol se détourna et, se penchant en avant, garda quelque temps l'attitude d'un homme qui se prépare à

échanger par un plongeon l'élément aérien pour l'élément aqueux.

A cet instant un mousse blanc passa rapidement auprès d'eux dans l'exercice régulier de sa fonction, qui consistait à se rendre à l'avant au poste d'équipage pour frapper sur la grande cloche du navire la dernière demi-heure écoulée selon la pendule de la cabine.

« Maître, » dit le serviteur, cessant de frotter la manche de l'habit, et s'adressant à l'Espagnol perdu dans sa rêverie avec la timidité craintive d'un homme chargé d'un devoir et qui prévoit que son exécution importunera la personne même par laquelle et pour le bénéfice de laquelle il a été instauré, « maître m'a dit de lui rappeler toujours, à une minute près, quand l'heure était venue de le raser, sans se soucier de l'endroit où il se trouvait, ni de ce qu'il pouvait faire. Miguel est allé frapper la demie de l'après-midi. C'est l'heure, maître. Maître viendra-t-il dans le cuddy ? »

« Ah !... Oui, » répondit l'Espagnol en tressaillant, comme s'il retombait de son rêve dans la réalité ; puis, se tournant vers le capitaine Delano, il l'assura que leur conversation reprendrait peu après.

« Si maître veut causer avec Don Amasa, » dit le serviteur, « pourquoi Don Amasa ne viendrait-il pas s'asseoir dans le cuddy près de maître ? Maître parlera et Don Amasa écoûtera, pendant que Babo jouera du savon et du rasoir. »

« Oui » dit le capitaine Delano à qui ce plan sociable ne déplut point. « Oui, Don Benito, si vous n'avez rien contre, je vous accompagnerai. »

« Qu'il en soit ainsi, Señor. »

Comme les trois hommes se dirigeaient vers l'arrière, l'Américain ne put s'empêcher de penser que la ponctualité peu commune avec laquelle son hôte se faisait raser au milieu du jour était encore un étrange exemple de son caractère capricieux. Mais il lui vint alors à l'esprit que

l'anxieuse fidélité du serviteur n'était point étrangère à cette affaire, d'autant plus que l'interruption sauvait opportunément son maître de l'accès mélancolique où il avait été sur le point de tomber.

L'endroit que l'on appelait le cuddy était une claire cabine de pont ménagée dans la poupe et formait une sorte d'attique au-dessus de la grande cabine proprement dite. Les quartiers des officiers l'avaient naguère occupée en partie, mais depuis leur mort les cloisons avaient été abattues et tout l'espace intérieur converti en une pièce unique : un hall marin spacieux et aéré ; par l'absence de beaux meubles et le pittoresque désordre d'objets hétéroclites, ce cuddy ressemblait au vaste hall encombré de quelque gentilhomme campagnard célibataire et excentrique qui accroche à des andouillers de daim sa veste de chasse et sa blague à tabac, et range sa canne à pêche, ses pincettes et son bâton pêle-mêle dans le même coin.

La ressemblance était accrue, sinon originellement suggérée, par des échappées sur la mer environnante ; car, sous un certain aspect, la campagne et l'océan semblent cousins germains.

Le plancher du cuddy était recouvert d'une natte. Au mur, quatre ou cinq vieux mousquets reposaient dans des cavités horizontales qui couraient le long des poutres. Une vieille table à pieds griffus, assujettie au pont et portant un missel fatigué, était surmontée d'un méchant petit crucifix fixé à la cloison. Sous la table, quelques coutelas tordus et un harpon ébréché gisaient parmi de vieux cordages mélancoliques pareils à des cordelières de frères mendiants. On remarquait encore deux canapés en jonc de malacca, allongés, anguleux, noircis par l'âge et aussi rébarbatifs d'apparence que des chevalets d'inquisiteur, ainsi qu'un grand fauteuil difforme et qui, avec son grossier appuie-tête de barbier mû par une vis, semblait quelque grotesque engin de torture du moyen âge. Dans un coin, un étui à pavillon laissait voir un amas

d'étamines colorées, les unes roulées, les autres à demi déployées, d'autres encore tombées à terre. En face, se dressait un encombrant lavabo en acajou noir d'un seul bloc, que son piédestal faisait ressembler à des fonts baptismaux, flanqué d'une étagère contenant des peignes, des brosses et d'autres accessoires de toilette.

Un hamac de rafia teint, déchiré, se balançait auprès : ses couvertures étaient en désordre et son oreiller aussi ridé qu'un front soucieux, comme si on y eût dormi d'un sommeil inquiet alternativement visité de tristes pensées et de mauvais rêves.

La face opposée du cuddy, qui surplombait l'arrière du navire, était percée de trois ouvertures : hublots ou sabords, selon qu'y pouvaient apparaître des visages d'hommes ou des canons. On n'y voyait à présent ni hommes ni canons, bien que d'énormes anneaux à vis et d'autres ferrures rouillées de la charpente évoquassent des pièces de vingt-quatre.

En entrant, le capitaine Delano jeta un coup d'œil sur le hamac et dit : « Vous dormez ici, Don Benito ? »

« Oui, Señor, depuis que le temps est au calme. »

« Cette pièce a l'air d'une sorte de dortoir, de salon, de voilerie, d'armurerie, de chapelle et de cabinet de travail tout ensemble, Don Benito, » ajouta le capitaine Delano en regardant autour de lui.

« Oui, Señor ; les événements ne m'ont guère permis de mettre beaucoup d'ordre dans mes arrangements. »

Ici le serviteur, une serviette sur le bras, indiqua d'un geste qu'il attendait le bon plaisir de son maître. Don Benito signifiant qu'il était prêt, Babo le fit asseoir dans le fauteuil de malacca, attira en face un canapé pour la commodité de l'hôte, puis commença les opérations en rejetant en arrière le col de son maître et en dénouant sa cravate.

Il y a quelque chose chez le nègre qui le qualifie particulièrement pour le rôle de domestique personnel. La plu-

part des nègres sont des valets et des coiffeurs nés ; ils jouent du peigne et de la brosse aussi naturellement que des castagnettes et les manient apparemment avec une satisfaction presque égale. Ils apportent aussi à l'exercice de ces fonctions un tact plein de douceur et une extraordinaire vivacité ondoyante et silencieuse non dénuée de grâce, singulièrement agréable à observer et plus agréable encore à subir. Enfin, par-dessus tout, ils ont le grand don de la bonne humeur. En l'occurence, il ne s'agissait point de rires ou de grimaces qui eussent été déplacés, mais d'un certain enjouement aisé où concouraient harmonieusement chaque regard et chaque geste, comme si Dieu eût accordé le nègre tout entier à quelque plaisant diapason.

Si l'on ajoute à cela cette docilité qui naît du contentement d'un esprit borné et sans aspirations, et cette faculté d'aveugle attachement qui est parfois le propre des individus dont la position d'inférieurs ne prête point à discussion, on comprendra aisément pourquoi ces hypocondriaques de Johnson et de Byron — le cas de cet autre hypocondriaque, Benito Cereno, n'étant peut-être pas très différent du leur — se prirent d'affection, à l'exclusion presque totale de la race blanche, pour leurs domestiques nègres Barber et Fletcher. Mais s'il y a quelque chose chez le nègre qui désarme les esprits cyniques ou morbidement amers, quelles complaisances n'éveillera-t-il pas, s'il apparaît sous son aspect le plus favorable à un homme bienveillant ? Or, lorsque les circonstances extérieures le laissaient à l'aise, le capitaine Delano ajoutait à la bienveillance la familiarité et l'humour. Chez lui, assis à sa porte, il avait souvent pris un vif plaisir à observer quelque homme de couleur, quelque homme libre, à sa besogne ou à son jeu. Si, au cours d'une traversée, il se trouvait avoir un matelot noir, il était invariablement sur un pied de bavardage et de semi-plaisanterie avec lui. En fait, comme la plupart des

hommes doués d'un cœur gai et généreux, le capitaine Delano s'attachait aux nègres non par philanthropie, mais par nature, comme d'autres aux chiens de Terre-Neuve.

Jusqu'alors cette tendance s'était vue réprimer par les conditions dans lesquelles il avait trouvé le *San Dominick.* Mais dans le cuddy, soulagé de son précédent malaise et, pour diverses raisons, d'humeur plus sociable qu'il ne l'avait encore été ce jour-là, à la vue de ce serviteur nègre si débonnaire avec son maître et qui, la serviette sur le bras, exerçait une fonction aussi familière que celle de barbier, tout son ancien faible pour les noirs lui revint.

Entre autres choses, il s'amusa de cet amour africain pour les couleurs vives et les belles apparences, dont le nègre offrit un exemple singulier en prenant dans l'étui à pavillons une pièce d'étamine de toutes les nuances, qu'il plissa abondamment sous le menton de son maître en guise de tablier.

Les Espagnols ont une façon de se raser qui diffère légèrement de celle des autres nations. Ils font usage d'une cuvette, spécialement dénommée cuvette de barbier : évidée d'un côté, elle reçoit exactement le menton qui demeure appuyé contre elle pendant le savonnage ; lequel s'effectue non à l'aide d'un blaireau, mais par le moyen du savon trempé dans l'eau de la cuvette et frotté contre le visage.

Dans le cas présent, on eut recours, faute de mieux, à l'eau de mer, la lèvre supérieure et le bas de la gorge étant seuls savonnés, afin de respecter la barbe cultivée.

Ces préliminaires étant quelque peu nouveaux pour le capitaine Delano, il les observa curieusement, en sorte qu'aucune conversation ne prit place, Don Benito ne paraissant pas disposé pour le présent à la renouer.

Déposant sa cuvette, le nègre chercha parmi les rasoirs comme pour choisir le plus affilé, et l'ayant trouvé, aviva

encore son tranchant en le passant d'un geste expert sur la peau ferme, douce et huileuse de sa paume ouverte ; il fit alors le geste de commencer, mais s'arrêta un instant à mi-chemin, tenant d'une main le rasoir levé, et de l'autre jouant professionnellement parmi le savon qui moussait sur le cou maigre de l'Espagnol. La vue de l'acier si brillant et si proche ne laissa pas Don Benito insensible : il frissonna nerveusement, sa lividité habituelle accrue par le savon dont la blancheur était également avivée par le corps noir de suie qui contrastait avec elle. Toute la scène avait quelque chose de singulier, au moins pour le capitaine Delano qui, à considérer la posture des deux hommes, ne put chasser l'idée saugrenue qu'il voyait dans le noir un bourreau et dans le blanc un homme au billot. Mais c'était là un de ces fantasmes capricieux qui apparaissent et s'évanouissent en un clin d'œil, et dont l'esprit le mieux réglé ne saurait sans doute se garder.

Cependant l'Espagnol avait, dans son agitation, desserré quelque peu l'étamine qui l'enveloppait, et un large pan se déroula comme un rideau par-dessus le bras du fauteuil pour tomber sur le sol, révélant dans une profusion de bandes armoriales et de champs colorés — noir, bleu et jaune — un château sur champ rouge sang en diagonale avec un lion rampant sur champ blanc.

« Le château et le lion, » s'écria le capitaine Delano ; « mais, Don Benito, c'est le pavillon espagnol dont vous vous servez là ! Il est heureux que ce soit moi, et non le roi, qui voie ceci, » ajouta-t-il avec un sourire, « mais (et il se tourna vers le noir) c'est tout un, je suppose, pourvu que les couleurs soient gaies », remarque plaisante qui ne manqua pas de divertir le nègre.

« Allons, maître, » dit-il en réajustant le pavillon et en renversant doucement la tête de Don Benito sur l'appui du fauteuil, « allons, maître. » Et l'acier brilla près de la gorge.

De nouveau Don Benito frissonna faiblement.

« Il ne faut pas trembler comme ça, maître. Voyez, Don Amasa, maître tremble toujours quand je le rase. Et pourtant, maître sait que je ne l'ai jamais coupé, bien que cela puisse m'arriver un de ces jours si maître tremble ainsi. Allons, maître, » reprit-il. « Et maintenant, Don Amasa, si vous voulez bien recommencer à parler de la tempête et de tout ça, maître pourra écouter, et de temps en temps maître pourra répondre. »

« Ah ! oui, ces tempêtes, » dit le capitaine Delano ; « mais plus je pense à votre traversée, Don Benito, plus je m'étonne, non pas des tempêtes, quelque terribles qu'elles aient dû être, mais de l'intervalle désastreux qui les suivit. Car, selon votre récit, il vous a fallu plus de deux mois pour aller du Cap Horn à Santa Maria, une distance que j'ai moi-même couverte en quelques jours avec un bon vent. Il est vrai que vous avez connu des accalmies, de longues accalmies ; mais c'est chose pour le moins inusitée que de se voir ainsi immobiliser pendant deux mois. Ma foi, Don Benito, si tout autre que vous m'avait fait semblable récit, j'eusse été à demi-tenté de ne pas le croire. »

Ici le visage de l'Espagnol prit une expression involontaire, toute semblable à celle qu'il avait eue sur le pont un instant auparavant et, soit tressaillement de sa part, soit coup de roulis soudain de la coque dans le calme, soit maladresse momentanée du serviteur, à ce moment précis le sang parut sous le rasoir et des gouttes tachèrent la mousse crémeuse qui couvrait la gorge ; immédiatement le barbier noir ramena l'acier à lui, et gardant son attitude professionnelle, face à Don Benito et dos tourné au capitaine Delano, il tint en l'air le rasoir ruisselant en disant d'un ton mi-plaisant, mi-chagrin : « Vois, maître, tu as tellement tremblé : c'est le premier sang de Babo. »

Nulle épée dégainée devant James Ier d'Angleterre,

nul assassinat perpétré en présence de ce timide roi n'eussent imprimé sur son visage plus de terreur que n'en montrait à présent celui de Don Benito.

Pauvre homme, pensa le capitaine Delano, il est si nerveux qu'il ne peut même endurer le spectacle d'une coupure de rasoir ; cet homme défait, malade, comment ai-je pu imaginer qu'il voulait verser tout mon sang, alors qu'il ne peut supporter de voir couler une petite goutte du sien propre ? En vérité, Amasa Delano, tu n'es pas dans ton assiette aujourd'hui. Tu feras mieux de n'en point parler quand tu seras rentré chez toi, chimérique Amasa. A-t-il donc la mine d'un assassin ? Plutôt celle d'un homme qui va lui-même être dépêché. Allons, l'expérience de ce jour me sera une bonne leçon.

Tandis que ces idées couraient dans la tête de l'honnête marin, le serviteur avait saisi la serviette qui reposait sur son bras et disait à Don Benito : « Veux-tu répondre à Don Amasa, maître, pendant que je débarrasse le rasoir de ces vilaines taches et que je le repasse à nouveau. »

Comme il prononçait ces paroles, l'expression de son visage à demi détourné, visible à la fois pour l'Espagnol et pour l'Américain, semblait suggérer qu'en incitant son maître à continuer la conversation, il souhaitait détourner opportunément son attention du fâcheux incident qui venait de survenir. Heureux, semblait-il, de profiter du répit qui lui était offert, Don Benito reprit son récit ; il informa le capitaine Delano que non seulement les calmes avaient été d'une durée exceptionnelle, mais que le navire était tombé sur des courants contraires, et relata d'autres circonstances, dont certaines n'étaient que la répétition de déclarations antérieures, pour expliquer comment il avait pu se faire que la traversée du Cap Horn à Santa Maria eût été d'une longueur si excessive, tout en entremêlant de temps en temps ses paroles de louanges moins modérées que devant pour la bonne conduite générale des nègres.

Ces détails ne furent point donnés consécutivement, le serviteur jouant de temps à autre du rasoir ; et ainsi, dans les intervalles de la toilette, récit et panégyrique se poursuivirent d'une façon particulièrement hachée.

Aux yeux du capitaine Delano dont l'imagination recommençait à battre la campagne, il y avait quelque chose de si creux dans les manières de l'Espagnol et dans le silence du serviteur qui apparaissait comme leur commentaire mystérieux, qu'il lui vint tout à coup à l'esprit que maître et domestique, pour quelque dessein inconnu, étaient en train de jouer en parole et en acte — oui, jusqu'au tremblement qui agitait les membres de Don Benito — une farce à son intention. Le soupçon de complicité ne manquait point, d'ailleurs, d'un support apparent : les conférences à voix basse déjà mentionnées. Mais alors, quel pouvait bien être l'objet de cette farce de barbier qu'on lui présentait ? Enfin, regardant cette idée comme un rêve absurde que l'aspect théâtral de Don Benito dans son drapeau d'Arlequin lui avait peut-être insensiblement suggéré, le capitaine Delano se hâta de la chasser.

La barbe faite, le serviteur s'arma d'une petite bouteille d'eau de senteur, versant quelques gouttes sur la tête de son maître et frottant si diligemment que la violence de l'exercice contracta les muscles de son visage d'une façon singulière.

Il se saisit alors du peigne, des ciseaux et de la brosse, qu'il promena tout autour de la tête, lissant une boucle, coupant un poil de favori séditieux, donnant un mouvement gracieux à la mèche du front et posant ici et là quelques touches impromptues qui dénotaient la main d'un maître ; Don Benito cependant supportait tout cela avec la résignation dont chacun fait preuve dans les mains d'un barbier, ou, tout au moins, beaucoup moins impatiemment qu'il n'avait enduré le rasoir ; il était à

présent si pâle et si rigide que le nègre avait l'air d'un sculpteur nubien achevant le buste d'un blanc.

Tout étant enfin terminé, le nègre enleva l'étendard d'Espagne, le roula et le serra dans l'étui à pavillons ; puis il souffla sa chaude haleine sur les cheveux qui avaient pu se loger dans le cou de son maître ; réajusta col et cravate ; et chassa un bout de charpie du revers de velours ; après quoi, il recula de quelques pas et, s'arrêtant avec une expression de complaisance discrète, le serviteur considéra quelque temps son maître comme une créature formée, du moins quant à la toilette, par ses mains expertes.

Le capitaine Delano le complimenta plaisamment sur son œuvre tout en congratulant Don Benito.

Mais ni les eaux parfumées, ni le shampoing, ni les témoignages de fidélité ou d'amabilité qu'il recevait, ne déridèrent l'Espagnol qui retomba dans sa tristesse taciturne et resta sur son siège. A cette vue, le capitaine Delano, jugeant sa présence indésirable, se retira sous prétexte de constater si, comme il l'avait prédit, on pouvait voir quelques symptômes de brise.

Il marcha vers le grand mât et demeura un instant immobile, réfléchissant à la scène dont il venait d'être témoin non sans nourrir quelques soupçons indéfinis, quand il entendit du bruit auprès du cuddy. Il se retourna et vit le nègre, portant sa main à sa joue. Le capitaine Delano s'avança vers lui et s'aperçut que la joue saignait. Il était sur le point de lui en demander la cause, quand le soliloque plaintif du nègre l'instruisit :

« Ah ! Quand donc maître sera-t-il guéri de sa maladie ? C'est la maladie qui le rend méchant et le fait traiter Babo ainsi ; couper Babo avec le rasoir parce que Babo, seulement par accident, a fait à maître une seule petite égratignure, et ça pour la première fois depuis tant de jours ! Ah ! Ah ! Ah ! » Et il portait sa main à son visage.

Est-ce possible ? pensa le capitaine Delano. Était-ce

donc pour passer son dépit espagnol en privé contre son pauvre ami, que Don Benito m'a incité par son air taciturne à me retirer ? Ah ! Cet esclavage fait naître de vilaines passions chez l'homme. Pauvre garçon !

Il était sur le point de dire quelques mots de sympathie au nègre, quand celui-ci regagna le cuddy avec une timide répugnance.

Bientôt maître et serviteur apparurent à nouveau, le premier appuyé sur le second comme si rien ne s'était passé.

Ce n'est qu'une querelle d'amoureux, après tout, pensa le capitaine Delano.

Il accosta Don Benito, et tous deux cheminèrent de conserve. Ils avaient à peine fait quelques pas que le steward — un grand mulâtre à l'air de rajah, accoutré à la manière orientale d'un turban en pagode formé de trois ou quatre mouchoirs de Madras enroulés autour de sa tête — s'approchant avec un salaam, annonça que le déjeuner était servi dans la cabine.

Les deux capitaines se mirent en marche, précédés par le mulâtre qui se retournait tout en avançant avec des sourires et des saluts continuels pour les introduire finalement dans la cabine, ce déploiement d'élégance soulignant l'insignifiance du petit Babo à tête nue qui, conscient semblait-il de son infériorité, observait du coin de l'œil le gracieux steward. Mais le capitaine Delano imputa en partie cette attention jalouse au sentiment particulier que l'Africain pur-sang éprouve à l'égard des sang-mêlés. Quant au steward, ses manières, si elles n'annonçaient point beaucoup de dignité ou de respect de soi-même, montraient du moins son extrême désir de plaire ; ce qui est doublement méritoire par son caractère chrétien et chesterfieldien tout ensemble.

Le capitaine Delano remarqua avec intérêt que, si le teint du noir était hybride, ses traits étaient européens ; classiquement européens.

« Don Benito, » murmura-t-il, « je suis heureux de voir ce chambellan à la verge d'or ; il réfute une vilaine remarque qui me fut faite une fois par un planteur de la Barbade : selon lui, quand un mulâtre a un visage d'Européen régulier, il faut s'en méfier ; c'est un démon. Mais voyez, votre steward a des traits plus réguliers que ceux du roi George d'Angleterre, et pourtant le voilà qui hoche la tête, qui salue, qui sourit ; un roi en vérité — le roi des bons cœurs et des garçons polis. Et quelle agréable voix il a, n'est-il pas vrai ? »

« Assurément, Señor. »

« Mais, dites-moi, ne s'est-il pas toujours conduit depuis que vous le connaissez comme un brave et digne garçon ? » demanda le capitaine Delano en s'arrêtant, tandis que le steward disparaissait dans la cabine avec une génuflexion ; « pour la raison que je viens de mentionner, je serais curieux de le savoir. »

« Francesco est un brave homme, » répondit assez nonchalamment Don Benito, en juge flegmatique qui ne veut ni critiquer ni louer outre-mesure.

« Ah ! Je le pensais bien. Car il serait étrange en vérité et peu flatteur pour nous autres peaux-blanches, qu'un peu de notre sang mêlé à celui des Africains, au lieu d'améliorer la qualité de ce dernier, eût le triste effet de verser du vitriol dans le bouillon noir ; améliorant sa nuance, peut-être, mais non pas sa salubrité. »

« Sans doute, sans doute, Señor, mais » et il jeta un coup d'œil sur Babo, « pour ne point parler des nègres, j'ai entendu appliquer la remarque de votre planteur aux mélanges de sang espagnol et indien dans nos provinces. D'ailleurs je ne sais rien de la question, » ajouta-t-il négligemment.

Là-dessus, ils entrèrent dans la cabine.

Le déjeuner était naturellement frugal : un peu du poisson frais et des citrouilles du capitaine Delano, du biscuit et du bœuf salé, la bouteille de cidre que l'on

avait réservée, et la dernière bouteille de vin des Canaries du *San Dominick.*

Quand ils entrèrent, Francesco, avec l'aide de deux ou trois noirs, s'affairait autour de la table pour y porter les dernières touches. À la vue de leur maître, ils se retirèrent, Francesco avec un salut souriant ; sans condescendre à le remarquer, l'Espagnol déclara à son compagnon avec une délicatesse blasée qu'il n'aimait point à s'entourer de serviteurs superflus.

Sans autres convives, hôte et invité s'assirent aux deux bouts de la table comme un ménage sans enfants, Don Benito indiquant de la main sa place au capitaine Delano et, faible comme il était, insistant pour que ce gentleman s'assît avant lui.

Le nègre mit une carpette sous les pieds de Don Benito et un coussin dans son dos, puis se plaça non derrière la chaise de son maître, mais derrière celle du capitaine Delano. Celui-ci en éprouva d'abord quelque surprise, mais il apparut bientôt qu'en prenant cette position, le noir restait encore fidèle à son maître, car en lui faisant face il était mieux à même de prévenir ses moindres désirs.

« Vous avez là un serviteur d'une intelligence peu commune, Don Benito, » chuchota le capitaine Delano à travers la table.

« Vous dites vrai, Señor. »

Pendant le repas, l'invité revint encore sur certaines parties du récit de Don Benito, requérant ici et là quelques détails. Il demanda comment il avait pu se faire que le scorbut et la fièvre eussent produit une telle hécatombe parmi les blancs, alors qu'ils avaient épargné la moitié des noirs. Comme si cette question évoquait aux yeux de l'Espagnol toute la scène de l'épidémie et lui rappelait douloureusement qu'il se trouvait seul dans une cabine où naguère il était entouré d'un si grand nombre d'amis et d'officiers, sa main trembla, son visage devint livide, des mots entrecoupés lui échappèrent ; mais aussitôt,

aux souvenirs raisonnables du passé se substitua une terreur insensée du présent. Ses yeux pleins d'effroi regardèrent fixement dans le vide. Car ils n'avaient rien devant eux, sinon la main du serviteur qui poussait vers son maître le vin des Canaries. Quelques gorgées le restaurèrent enfin partiellement. Il allégua vaguement les différences de constitution qui permettaient à certaines races d'offrir à la maladie plus de résistance que les autres. C'était là une idée nouvelle pour son compagnon.

Cependant le capitaine Delano, voulant entretenir son hôte de questions pécuniaires touchant les affaires qu'il avait entreprises pour lui, notamment (puisqu'il devait des comptes stricts à ses armateurs) en ce qui concernait la voilure de rechange et d'autres articles de cette sorte, et préférant naturellement régler de telles affaires en privé, vint à désirer que le serviteur se retira, car il ne doutait pas que Don Benito pût se passer pour un instant de ses soins. Il patienta néanmoins quelque temps, persuadé que Don Benito, à mesure que la conversation progresserait, sentirait de lui-même l'opportunité de cette mesure.

Mais il attendit en pure perte. Enfin, rencontrant le regard de son hôte, le capitaine Delano fit un léger signe du pouce dans la direction du noir en murmurant : « Don Benito, pardonnez-moi, mais je me vois empêché de traiter librement le sujet dont je veux vous entretenir. »

Là-dessus, l'Espagnol changea de contenance : sans doute, pensa l'Américain, parce qu'il ressentait l'allusion comme une sorte de réflexion critique sur son serviteur. Après un moment de pause, il assura son invité qu'il n'y avait aucun inconvénient à ce que le noir demeurât avec eux : depuis qu'il avait perdu ses officiers, il avait fait de Babo (dont la fonction originelle, comme il apparut à présent, était celle de capitaine des esclaves) non seulement son serviteur et son compagnon continuel mais encore son confident en toutes choses.

Il n'y avait plus rien à dire après cela ; bien qu'en vérité le capitaine Delano éprouvât une légère pointe d'irritation à se voir ainsi débouté d'un souhait si minime par un homme auquel il se proposait de rendre de si importants services. Allons, il faut mettre cela sur le compte de la dépression, pensa-t-il, et remplissant son verre, il se mit à parler affaires.

Le prix des voiles et d'autres objets fut fixé. Mais au cours de cet entretien, l'Américain observa que si son offre d'assistance avait été reçue avec un empressement fébrile, à présent qu'elle se réduisait à une transaction commerciale, elle n'éveillait plus qu'une indifférence apathique. Don Benito, en fait, semblait se résoudre à entendre ces détails par respect pour la bienséance, et non en homme conscient du bénéfice considérable qu'ils représentaient pour lui-même et pour son voyage.

Bientôt ses manières devinrent plus réservées encore. Tout effort pour l'entraîner dans une conversation sociable demeura vain. Rongé par son humeur splénétique, il restait là à tortiller sa barbe, tandis que la main du serviteur, muette comme celle qui écrivit sur la muraille, poussait doucement, mais sans succès, le vin des Canaries.

Le déjeuner terminé, ils s'assirent sur le hourdis matelassé, le serviteur plaçant un oreiller derrière son maître. Le calme prolongé avait altéré l'atmosphère. Don Benito soupira lourdement, comme pour retrouver sa respiration.

« Pourquoi ne pas regagner le cuddy ? » dit le capitaine Delano. « Il y a plus d'air là-bas. » Mais l'hôte demeura immobile et silencieux.

Cependant son serviteur s'agenouilla devant lui avec un large éventail de plumes. Et Francesco, entrant sur la pointe des pieds, tendit une petite coupe d'eau aromatique au nègre qui en frotta par intervalle le front de son maître, lissant les cheveux sur les tempes comme une

nourrice fait ceux d'un enfant. Il ne disait mot, mais fixait son regard sur les yeux de son maître, comme pour apporter quelque soulagement à l'esprit en détresse de Don Benito par le spectacle silencieux de la fidélité.

A cet instant, la cloche du navire sonna deux heures ; à travers les fenêtres de la cabine, on vit la mer se rider légèrement ; et cela dans la direction souhaitée.

« Enfin, » s'écria le capitaine Delano. « Que vous disais-je, Don Benito ? Regardez ! »

Il avait sauté sur ses pieds en parlant avec une vive animation, dans le dessein de sortir son compagnon de sa torpeur. Mais, bien que le rideau cramoisi de la fenêtre de poupe battît à ce moment contre sa joue pâle, Don Benito parut accueillir la brise moins volontiers encore que le calme.

Pauvre garçon, pensa le capitaine Delano, une amère expérience lui a appris qu'un souffle ne fait pas plus le vent qu'une hirondelle ne fait le printemps. Mais pour une fois il se trompe. Je le lui prouverai en pilotant son navire dans le port.

Avec une allusion discrète à la condition débile de son hôte, il le pressa de rester tranquillement où il était, tandis que lui-même prendrait avec plaisir à sa charge le soin de tirer du vent le meilleur parti possible.

En regagnant le pont, le capitaine Delano tressaillit au spectacle inattendu d'Atufal, dont la silhouette monumentale était fixée sur le seuil comme l'un de ces portiers de marbre noir qui gardent le porche des tombes égyptiennes.

H. MELVILLE

(à suivre)

traduit par PIERRE LEYRIS

RÉFLEXIONS SUR L'INDÉTERMINISME EN PHYSIQUE QUANTIQUE

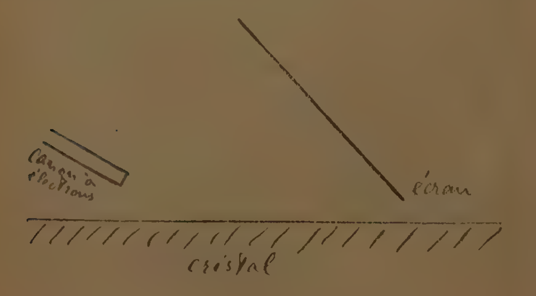
Résumé. — Pour le physicien, le déterminisme doit être défini par la possibilité de prévoir exactement les phénomènes à venir à partir de données extraites des observations passées ou présentes. Or, dans la Physique quantique actuelle, le déterminisme ainsi défini n'existe plus pour les phénomènes individuels de l'échelle atomique. C'est ce que montrent clairement des exemples simples. Cependant en adoptant une définition un peu large du mot « causalité », il paraît permis de dire qu'en Physique quantique, s'il n'y a plus déterminisme, il y a encore causalité.

La question du déterminisme ne se pose pas pour le physicien de la même façon que pour le philosophe. Le physicien n'a pas, en effet, à l'envisager sous son aspect général et métaphysique : il a à en chercher une définition précise dans le cadre des faits qu'il étudie. Or cette définition précise ne peut, nous semble-t-il, reposer que sur la possibilité d'une prévision rigoureuse des phénomènes à venir : pour le physicien, il y a déterminisme lorsque la connaissance d'un certain nombre de faits observés à l'instant présent ou aux instants antérieurs, jointe à la connaissance de certaines lois de la Nature, lui permet de prévoir rigoureusement que tel ou tel phénomène observable aura lieu à telle époque postérieure. Cette définition du déterminisme par la prévisibilité rigoureuse des phénomènes paraît la seule que le physicien puisse accepter parce qu'elle est la seule qui soit réellement vérifiable. Il ne faut pas néanmoins se dissimuler que cette définition du déterminisme physique soulève quelques difficultés. Tout d'abord, comme dans la Nature il y a interaction universelle et que le mouvement du moindre atome peut être influencé par celui de l'astre le plus éloigné, la prévision tout à fait rigoureuse d'un phénomène futur quelconque exigerait en

principe la connaissance intégrale de l'état présent de l'univers et ne serait donc pas réalisable. Mais c'est là évidemment une objection plutôt théorique car, en général, la prévision d'un phénomène à venir peut être obtenue pratiquement à l'aide d'un nombre fini de données sur l'état présent. Plus importante est l'objection que l'on peut tirer du caractère nécessairement approximatif de nos observations et de nos mesures. Les données fournies par l'observation ou la mesure étant toujours affectées d'erreurs expérimentales, les prévisions que nous pouvons effectuer à partir de ces données imparfaites sont elles-mêmes affectées d'une certaine imprécision, de sorte que la vérification de la prévisibilité rigoureuse des phénomènes, et par suite du déterminisme défini comme nous l'avons fait plus haut, est toujours approximative. Néanmoins, cette nouvelle objection ne paraît pas encore insurmontable parce que la précision de nos observations et de nos mesures peut être améliorée soit par l'affinement des méthodes, soit par le perfectionnement des procédés expérimentaux. Si, au fur et à mesure que la précision de nos observations s'améliore, nous obtenons toujours une prévisibilité plus rigoureuse, nous pourrons considérer le déterminisme comme établi par une sorte de convergence à la limite. Dans la physique classique, rien ne semblait s'opposer à l'idée d'une prévisibilité des phénomènes futurs d'autant plus parfaite que nos procédés d'observation et de mesure devenaient plus exacts. C'est en ce sens que le déterminisme physique paraissait devoir être admis avant le développement de nos connaissances sur les phénomènes quantiques. Mais, lorsqu'en descendant l'échelle des grandeurs, les physiciens en sont arrivés à étudier les phénomènes du monde atomique où les quanta manifestent leur existence, ils se sont aperçus que la convergence vers une prévisibilité rigoureuse ne pouvait être prolongée indéfiniment par une précision toujours croissante des données de l'observation et de la mesure. Quand, en effet, dans le domaine atomique, nous voulons de plus en plus serrer de près l'état actuel des choses pour pouvoir annoncer avec plus de rigoureuse exactitude les phénomènes futurs, nous nous heurtons à l'impossibilité d'augmenter simultanément la précision de toutes les données

qui nous seraient nécessaires : c'est là, on le sait, l'une des conséquences essentielles des relations d'incertitude dues à M. Heisenberg. Plus nous orienterons nos observations et nos mesures de façon à nous permettre de préciser certaines données, plus par là même nous perdrons en précision sur d'autres données nécessaires. Les fines et profondes analyses de MM. Bohr et Heisenberg paraissent avoir bien établi ce point en montrant clairement que ces circonstances, tout à fait inattendues pour les physiciens imbus des idées classiques, sont des conséquences nécessaires de l'existence même du quantum d'Action. Puisque le quantum d'Action apparaît aujourd'hui comme l'une des réalités les plus fondamentales de la Physique, il n'est guère douteux que les incertitudes d'Heisenberg n'aient elles-mêmes un caractère tout à fait fondamental. A cause d'elles, le processus de convergence vers une prévisibilité parfaite, qui nous permettait dans l'ancienne physique d'affirmer le déterminisme des phénomènes par un passage à la limite, se trouve interrompu quand on arrive à l'échelle du monde atomique, c'est-à-dire à l'échelle où le quantum d'Action, cessant d'être négligeable, commence à intervenir.

Il est facile de prendre des exemples de cas où, d'après les conceptions aujourd'hui bien établies de la Mécanique ondulatoire, la prévisibilité des phénomènes est diminuée, sinon perdue. Considérons comme exemple simple un « canon à électrons », c'est-à-dire un dispositif émettant des électrons d'énergie connue, qui bombarde la surface d'un cristal devant lequel est disposé un écran.



Si l'écran est recouvert d'une substance fluorescente où l'arrivée de chaque électron diffusé par le cristal donne lieu à une scintillation instantanée, on devra observer, si le canon tire lentement, des scintillations s'égrénant dans le temps et se produisant en diverses régions de l'écran. D'après les principes actuellement admis de la Mécanique ondulatoire, il est impossible de prévoir exactement à un instant déterminé en quel point de l'écran se produira la prochaine scintillation : tout ce que l'on peut calculer, c'est la probabilité pour que la prochaine scintillation se produise en tel ou tel point à la surface de l'écran. Il y a des régions de l'écran où la probabilité d'arrivée d'un électron est nulle, et où l'on peut affirmer qu'il ne se produira pas de scintillations, mais il y a aussi des régions étendues de l'écran où cette probabilité d'impact n'est pas nulle et l'on ne peut dire en quel point de ces dernières régions se produira la prochaine scintillation. Il y a là véritablement imprévisibilité des scintillations individuelles et, par suite, absence de déterminisme, au seul sens que le physicien puisse légitimement, nous semble-t-il, donner à ce mot.

Il importe d'ailleurs de remarquer que l'existence de lois de probabilité permet de retrouver la prévisibilité et le déterminisme pour les phénomènes statistiques où interviennent un grand nombre d'unités physiques. Ainsi, si dans l'exemple précédent le canon à électrons, au lieu de tirer lentement, tire très rapidement de manière que le cristal soit constamment atteint par un flot d'électrons, on obtiendra à chaque instant sur l'écran un très grand nombre de scintillations et la répartition de ces scintillations à la surface de l'écran y dessinera les figures de diffraction qui peuvent se prévoir en calculant la diffraction, par le milieu cristallin, de l'onde associée aux électrons. On pourra donc en ce cas annoncer exactement quel va être l'aspect de l'écran fluorescent quand on mettra en action le canon à tir rapide. Ainsi il y a prévisibilité exacte, c'est-à-dire déterminisme au sens des physiciens, pour le phénomène statistique, bien qu'il n'y ait pas prévisibilité exacte pour les phénomènes élémentaires. L'imprévisibilité, qui se manifeste en Physique quantique pour le phénomène élémentaire, ne nous paraît pas liée, comme on l'a parfois prétendu, à un emploi abusif du concept de cor-

puscule. Dans l'expérience sur laquelle nous avons raisonné, on peut définir le canon à électrons uniquement par ses caractéristiques expérimentales ; on dira, par exemple, que c'est un dispositif contenant un filament de telle substance porté à l'incandescence et relié au sol devant lequel se trouve à une certaine distance une électrode portée à un certain potentiel, etc. De même, on notera des scintillations sur l'écran sans être obligé de parler de l'impact d'un électron sur cet écran. Or, même en employant ce langage purement « expérimental » où interviennent seuls des faits observables, on sera obligé de constater l'imprévisibilité des scintillations individuelles qui se succèdent sur l'écran. Il ne nous semble donc pas que cette imprévisibilité soit en aucune façon la conséquence d'une certaine conception théorique de l'électron, par exemple de l'emploi plus ou moins justifié de l'image corpusculaire. Dans l'état actuel de la Physique, il n'y a plus, dans le cas des phénomènes élémentaires individuels, prévisibilité rigoureuse des faits qui seront observables à partir des faits qui ont été observés. Cette imprévisibilité nous paraît due à l'existence du quantum d'Action et non à l'usage du concept de corpuscule. C'est plutôt, nous le verrons plus loin, les idées même d'espace et de temps dont la validité paraît mise en question par l'existence du quantum d'Action.

Disons maintenant quelques mots du rapport entre la notion de déterminisme et celle de causalité. La relation entre ces deux notions ne paraît pas être toujours bien précisée et dépend d'ailleurs, dans une large mesure, des définitions que l'on admet pour l'une et pour l'autre. Ainsi certains auteurs, considérant le concept de causalité comme plus étroit que celui de déterminisme, ont dit qu'en Physique quantique, il y avait encore déterminisme, mais qu'il n'y avait plus causalité. Il nous paraît, au contraire, plus naturel de dire qu'en Physique quantique, il n'y a plus de déterminisme au sens précisé plus haut, mais qu'il y a encore causalité en donnant à ce terme un sens un peu large que nous allons expliquer. Considérons un phénomène A auquel succède toujours l'un quelconque des phénomènes B^1, B^2... Si, de plus, aucun des phénomènes B^1, B^2... ne se produit si A ne s'est pas produit, on pourra dire, en adoptant une définition

large de la causalité, que A est la cause des phénomènes B^1, B^2... et cette définition sera en accord avec le vieil adage : « Sublata causa, tollitur effectus ». Avec cette définition, il y aura donc un lien de causalité entre le phénomène A et les phénomènes B^1, B^2... mais il n'y aura plus déterminisme, au sens que nous avons précédemment donné à ce mot, si nous ne pouvons aucunement prévoir lequel des phénomènes B^1, B^2... va se produire lorsque A s'est produit. Le déterminisme ne réapparaît que dans le cas limite où il y a un seul phénomène B. Or il nous semble bien que nous ayons en Physique quantique une telle causalité sans déterminisme où la prévisibilité exacte ne réapparaît que dans des cas exceptionnels, ceux que les théoriciens de la nouvelle Mécanique appellent des « cas purs ».

Reprenons comme exemple notre canon à électron bombardant la surface d'un cristal. Si le canon entre en fonctionnement, nous verrons paraître une scintillation en un certain point de l'écran placé devant le cristal tandis que si le canon ne fonctionne pas, nous ne verrons, bien entendu, aucune scintillation. Nous pouvons donc dire que le fonctionnement du canon à électrons est la cause des scintillations, bien que nous ne puissions prévoir exactement laquelle des scintillations possibles se produira sur la surface de l'écran quand nous mettrons le canon en action. Il semble donc bien qu'il y ait ici causalité au sens large défini plus haut, mais qu'il n'y ait plus déterminisme. Cette conclusion n'est pas, d'ailleurs, particulière au cas envisagé du bombardement d'un cristal par des électrons et elle s'étendrait aisément à tous les problèmes qui se posent en Physique quantique.

Le développement de nos connaissances permettra-t-il un jour de rétablir la prévisibilité complète des phénomènes élémentaires individuels, c'est-à-dire le déterminisme physique rigoureux ? Il n'est naturellement pas possible de répondre avec certitude à une question de ce genre ; mais on peut cependant faire quelques réflexions à son sujet. Tout d'abord, il faut bien préciser qu'il s'agit ici du rétablissement éventuel de la prévisibilité exacte des phénomènes élémenraires. L'on peut, en effet, et l'on pourra toujours, supposer qu'il existe un déterminisme fondamental des phénomènes qui nous resterait caché et se trouverait au delà des limites

de notre science humaine, mais c'est là une hypothèse métaphysique, un acte de foi, et ce déterminisme ne serait pas celui que le physicien a seul, nous semble-t-il, le droit d'envisager et que nous avons défini par la prévisibilité rigoureuse. Il s'agit de savoir si la théorie physique, disposant un jour de connaissances qui nous manquent aujourd'hui, et peut-être aussi de concepts qui ne sont pas encore élaborés, pourra établir des règles permettant de prévoir rigoureusement les phénomènes de l'échelle atomique. Il nous semble que l'intervention du quantum d'Action dans les phénomènes de la Physique microscopique nous fournit quelques indications à ce sujet. La notion même de quantum d'Action implique, en effet, une sorte de liaison entre le cadre de l'espace et du temps et les phénomènes dynamiques que nous cherchons à y localiser, liaison tout à fait insoupçonnée de l'ancienne Physique.

Si donc une théorie future nous permettait de voir plus clair dans les questions quantiques, ce ne pourrait être sans doute qu'en modifiant profondément nos idées sur l'espace et sur le temps (y compris les conceptions relativistes sur l'espace-temps). Mais si un jour ce difficile travail peut être accompli, en résultera-t-il un retour effectif vers la prévisibilité exacte des phénomènes de la microphysique ? Cela ne nous paraît pas probable, car la description des observations et des résultats de l'expérience se fait dans le langage courant de l'espace et du temps et il paraît bien difficile de penser qu'il en sera jamais autrement. Pour parvenir à la prévision des faits observables, qui est son but essentiel, la théorie physique devra donc vraisemblablement toujours en revenir, à un certain moment, au cadre usuel de l'espace et du temps et il nous paraît très probable qu'à ce moment précis réapparaîtront les incertitudes quantiques liées à l'existence du quantum d'Action et que la rigueur des prévisions possibles s'en trouvera atténuée.

Bref, il n'est peut-être pas interdit de penser qu'un jour, la Physique pourrait retrouver à l'échelle microscopique le déterminisme rigoureux dont l'étude du monde macroscopique lui avait naguère suggéré la notion ; mais, dans l'état actuel de nos connaissances, une telle évolution de la Physique quantique ne nous paraît pas personnellement très probable.

LOUIS DE BROGLIE

ENTRETIENS CHEZ LE SCULPTEUR

Septième Entretien

Après un grand moment de travail, il regarda son œuvre, il regarda son modèle, et dit : « Je vais à la sévérité ; ce n'est pas moi, c'est vous. Je pressentais ce changement, car j'ai fait cette nuit, sans raison bien claire, un moulage de votre premier état, qui avait plus de grâce. »

« Pour la grâce, lui dis-je, je ne sais. Quant à la sévérité, elle est cachée, et j'aime qu'on la trouve. J'aurais fait, je le suppose, un bon maître d'atelier, si mes mains avaient été douées pour dessiner ou peindre. Dans le fait j'ai tenu longtemps une sorte d'atelier à penser et à écrire ; et j'ai donné du courage à tous, par un art de louer les moindres choses. C'est une sorte de grâce un peu courtisane, dont je ne suis pas fier ; mais je n'en ai point honte, car c'est apparence et politesse, qui n'a jamais trompé personne. Car la première facilité, qui est elle-même grâce, il faut lui sourire, mais il faut la tuer. »

« Chez nous, dit le sculpteur, et quel que soit le maître, on apprend du moins cela. C'est qu'il n'y a rien de plus facile que de modeler passablement. Ce don, nul n'en fait rien. »

« C'est, lui dis-je, un don à refuser. »

« A repousser, dit-il, des deux mains. Et tel est le premier apprentissage ; se rendre le métier difficile. C'est pourquoi je dis que le marbre et la pierre instruiraient bien. La sévérité s'inscrirait à la fois sur les deux visages ; au lieu qu'au sourire si aisément ouvert en deux coups de pouce, répond le sourire de l'artiste content de soi. Mais ici l'atelier se moque. Ce sont des heures pénibles que celles où l'on est mis tout

nu ; car la vanité est quelque chose de très collant. Mais ne trouve-t-on pas la même chose dès qu'on apprend un peu à écrire ? Sans savoir pourquoi, je sens qu'il y a le style facile, qu'il faut perdre, et puis encore le style pur, qui est un ridicule seulement un peu plus haut ; c'est la marche au-dessus. Aussi d'un grand auteur on ne dit pas qu'il écrit bien. »

« C'est bien pis, lui répondis-je, car il faut refuser d'être grand auteur aussi. Bon. Mais cette nudité, alors, il ne faut pas s'en parer non plus. Balzac dit de Stendhal, en un article étonnant sur *La Chartreuse*, des choses à couper tout courage, et finalement, je le lisais hier, qu'un auteur ne doit pas se donner l'air d'un profond penseur. Je cite à peu près. Balzac veut dire que réduire le style à l'expression serrée d'une pensée rare, c'est encore une manière. Il reste qu'à refuser toute manière, on trouve quelquefois la vraie grâce ; mais cela n'est promis à personne. C'est pourquoi à mesure que l'élève fait des progrès, on le dépouille de ses progrès. De plus en plus abandonné, voilà ce qu'il est, oui, à mesure qu'il en est digne. »

« J'ai appris, dit-il, assez de musique pour savoir que je n'y vaux rien. Mais il se peut que je me vante. Il se peut que ce que je n'ai pas pu apprendre soit comme rien quand on le sait. Des milliers d'exécutants s'avancent dans le désert de la perfection, et n'en sortiront jamais. »

« Comme ces mauvais peintres, dis-je, qui savent figurer une boîte d'allumettes sur une tablette, et qui sont ravis si l'on s'y trompe. Et quelquefois aussi ils imitent les couleurs d'un fer rouge, et l'ornant encore d'un papier qu'ils enflamment, ils arrivent à faire crier de peur un nouveau qu'ils feignent de vouloir marquer. »

Il rêva un moment, et travailla longtemps avec bonheur ; puis soudain remontant de ce silence : « En vérité, cria-t-il, ce fer rouge, ce papier enflammé, voilà de la belle peinture, si ce qu'on disait de Zeuxis et d'Apelle est vrai. Comment donc ? »

« On disait, lui répondis-je, que Zeuxis avait trompé les oiseaux, en leur offrant à becqueter de faux raisins, mais qu'Apelle était plus fort, ayant trompé les hommes par un semblant de rideau, si bien peint qu'on voulait le soulever. »

« Sottise, dit-il, dont je veux croire que ces grands peintres se seraient moqués les premiers. L'art n'est jamais trompeur. »

« Le fait est, ajoutai-je, qu'un marbre qui aurait l'apparence de la vie serait effrayant jusqu'à l'horreur. Mais la peinture aussi le dit, qu'elle ne veut point tromper. Elle le dit par le cadre. Et c'est pourquoi un tableau ne prend tout son sens que dans le cadre qui le sépare des autres apparences ; car il se trouve dépouillé de ce qui reste en lui de tromperie ; une réalité alors se montre. »

« Par exemple, interrompit-il, le relief s'aplatit, le relief si aisé à obtenir par les ombres ; mais l'instrument du peintre, c'est la surface plate ; c'est là-dessus qu'il vient coucher ses créations ; de même l'instrument du dessin c'est le papier nu ; c'est lui qui fait corps, comme la moindre ligne juste le fait voir. Mais aussi un beau dessin se plaît à se donner comme un dessin seulement. Et moi, le modeleur, je voudrais, comme je vous disais, ne modeler qu'un pot à forme humaine, et un pot qui dise : je suis un pot. »

« Long détour, lui dis-je, long détour, que nous avons fait afin de ne pas mal juger la sévérité de l'homme, assez proche, peut-être de ce qu'on nomme charité. Mais quel mot ambigu, à son tour, et très mal compris. Car on louerait par charité. En réalité il y a toujours un moment où la charité devient bourrue. »

« Parbleu, dit-il, c'est ce qu'on attend, et d'après l'estime même, qui rend sévère. »

« Et la sévérité, ajoutai-je, ne dit rien. Laissez rêver un homme qui serait bien fier d'avoir lancé deux ou trois hommes libres dans le monde, ou fût-ce même un seul. Une fille de grand savoir, et peut-être non sans génie, me disait après des années que j'étais bien sévère. Mais, lui dis-je, comment ? Jamais de reproche ; seulement le silence et l'oubli sur ce qui n'était pas bien. Mais, dit-elle, c'est le pire. Indulgence totale, c'est indulgence nulle. Sévérité, c'est présence et absence, comme une statue. J'ai souvent pensé qu'un dieu qui nous laisse juges est un terrible juge. »

« Aussi, dit-il, on craint la liberté comme on dit que les poulains craignent l'espace du champ de courses. Et l'art

de commencer est sans doute d'aller selon le métier, ce qui ferme presque tous les chemins. L'irrésolution étant ainsi vaincue, il naît une modestie qui laisse passer l'inspiration. »

« Un certain désespoir en somme, lui dis-je, qui est en toutes choses la raison d'oser. Le poète m'a dit quelquefois que le blanc de la page était mortel. Car pourquoi ce mot plutôt qu'un autre ? Donc il faut l'écrire, et se fier à n'importe quoi. D'après ces obscurs propos, et d'après l'expérience aussi de la prose, j'ai fini par mettre tout mon espoir dans le seul art de continuer sans jamais raturer. Tous les arts supposent ce genre d'obstination ; au reste, il est de bon sens que les trouvailles et les bonheurs sont absolument imprévus ; et je sens, quand je lis quelque poème, qu'un vers à finir est une chance précieuse, et que la rime sauve pourvu qu'on lui soit fidèle. »

« Fidèle, dit-il, non pas à la règle, mais à la rime. Et en effet le bonheur de lire ressemble au bonheur de trouver. »

J'ajoutai : « Comme toucher ressemble à modeler. » Je voulais le ramener à son art, et ce n'était pas difficile. Ce qui est difficile, et qui me paraît digne d'être noté avant que nous allions l'oublier loin de l'atelier, ce qui est difficile c'est de se donner à soi-même une pensée qui ne soit pas un projet de pensée. Ce qui est une sorte de monologue, par discours ou autrement, où rien n'est prémédité. Et cette sorte de dialectique, qui va de parole en parole, ou de geste en geste, sauvant toujours ce qui arrive, est assurément le moins connu de tous les procédés intellectuels. Au reste la musique nous rappelle qu'on ne peut préméditer ce qu'on trouve, sinon par un travail de métier qui est absolument au-dessous de l'invention. Idées que j'ai suivies bien des fois, mais que le sculpteur m'a représentées au bout de ses doigts, plus vivantes que je n'aurais jamais cru. Dont il trouvera bon qu'à présent je le remercie.

ALAIN

Novembre 1934

CHRONIQUE MUSICALE

Défense de la musique

Consacrée à « la Musique dans l'Exposition de 1937 » la livraison de juillet de la *Revue Musicale* n'a paru qu'en août ; M. Robert Bernard, rédacteur en chef, s'en excuse en ces termes : « Nous avons attendu pour faire paraître ce numéro... que l'aménagement des pavillons fût plus avancé », mais l'Exposition d'Art et Technique « a systématiquement écarté tout ce qui touche à la musique de son champ d'investigation. C'est avec une véritable consternation que nous avons dû nous rendre à l'évidence : tous les peuples ont estimé que la musique n'entre pour rien dans leur prospérité industrielle et morale... Ce n'est donc pas uniquement chez nous que la musique est traitée en parente pauvre. Cette condescendance dédaigneuse pour les joies que suscite la musique, serait-ce donc un fait universel ? » De cet « ostracisme », ajoute l'auteur, « les compositeurs sont aussi coupables que les peuples sont ingrats. Quels sont en effet les musiciens qui assument une assez large part d'humanité, qui ont une connaissance assez profonde des problèmes de l'heure et qui ont un souci assez constant et assez intense de répondre à ces interrogations, de contribuer à édifier la société nouvelle, le monde nouveau que nous voyons s'établir présentement ? » Robert Bernard se hâte de nous prévenir qu'il ne s'agit pas ici de « creuses idéologies » mais « d'un contact plus étroit avec la réalité et de cette possibilité, à laquelle peuvent prétendre les très grands artistes, de créer un lien spirituel entre eux et le public, de lui offrir la nourriture dont il a besoin et qui est la projection, sur le

plan de l'art, de ses aspirations les plus secrètes, les plus inconscientes peut-être ». Une telle communion peut s'établir spontanément, « et c'est là une des caractéristiques essentielles des époques de prospérité artistique ». Mais « à défaut de cette entente spontanée, il est nécessaire que l'artiste interroge son temps, découvre sous le jeu des apparences les mobiles secrets qui font agir les âmes ». Or, « qui oserait soutenir sans rire que nos musiciens, même parmi les meilleurs, sont les témoins, les guides et les juges de nos esprits inquiets ? Quel rapport existe-t-il entre la musique d'aujourd'hui et l'évolution de notre civilisation, de nos mœurs et de nos concepts ? » Mieux vaut encore, selon M. Robert Bernard, « la solution simpliste des adeptes de la musique dépouillée qui ne prétend que distraire et amuser », car elle nous incite du moins à poser le problème « en ruinant le prestige de certaines recherches d'ordre strictement technique et qui aboutissent nécessairement à une complication de la pensée et du langage, à un alexandrinisme du fond et de la forme qui rompent tous les ponts entre l'art et les hommes ».

En somme, la thèse de M. R. Bernard s'apparente de près à celle que développèrent la plupart des orateurs au dernier congrès des écrivains. Le rédacteur de la *Revue Musicale* n'exige pas explicitement des musiciens que, se lançant dans la lutte, ils prennent parti et travaillent dans telle formation politique à l'avènement de ce monde nouveau dont on nous annonce la naissance imminente. Il veut seulement que le compositeur étudie les problèmes de l'heure et ait le souci d'y répondre. Mais de cette réponse n'indique-t-il pas déjà le sens ? Il s'agit évidemment des problèmes sociaux, car pour ce qui est des questions esthétiques, musicales, les compositeurs dignes de ce nom en ont été de tout temps préoccupés. Il paraît même, à entendre l'auteur, qu'à s'y restreindre trop exclusivement on aboutit à une « complication de la pensée et du langage », à un « alexandrinisme du fond et de la forme » qui finissent par isoler l'art de la vie en le privant d''humanité. Ce danger, je l'avoue, me semble à l'heure actuelle chimérique ; toute autre est la menace, et je suis tenté, au contraire, de prendre la défense de « cer-

taines recherches d'ordre strictement technique » lorsque je vois où en est maintenant la musique russe et ce qu'il est advenu, par exemple, de Chestakovitch que l'on accusa précisément de complication inutile, de raffinement stérile, d'alexandrinisme décadent. Et faut-il rappeler ce qui se passe en Allemagne où au nom d'une idéologie différente on se sert contre les compositeurs des mêmes accusations pour aboutir à des résultats analogues.

Mais ce qui est grave à mon avis, ce qui est troublant, ce n'est pas que les tenants de telle ou telle doctrine (généralement étrangers à la musique) prétendent faire servir celle-ci à leurs fins (et ils s'imaginent d'ailleurs très sincèrement que la musique ne pourra qu'y gagner), c'est que les musiciens eux-mêmes tendent le cou au collier que l'on se prépare à leur passer et sont impatients de servir. L'article de M. Robert Bernard est des plus symptomatiques sous ce rapport ; il reflète certainement les idées, les sentiments, les aspirations de nombre de jeunes musiciens français. Je laisse bien entendu de côté les habiles, toujours attentifs au moindre appel d'où qu'il vienne : hier encore ils couraient les salons en quête de quelque commande rémunératrice ; demain ils feront s'il le faut de l'art « populaire » et mettront en musique le *Capital*. Ceux-là ne nous intéressent pas. Mais il y a les autres, les purs, les convaincus, leurs aspirations sont généreuses et elles sont compréhensibles : quand on a la chance de vivre à une époque catastrophique, n'est-il pas insupportable, honteux, d'assister en simple spectateur à l'écroulement d'un monde, de se renfermer en soi et de continuer comme si de rien n'était d'échafauder des combinaisons sonores de plus en plus complexes qui ne seront comprises sans doute que de quelques raffinés ? Il faut agir et pour cela simplifier sa technique, ou du moins la justifier en chantant l'homme nouveau, ce qui sera une façon de préparer ses voies, de hâter sa venue !

On s'explique d'autant mieux pareille attitude chez les « jeunes » que l'esthétique musicale française de l'après-guerre fut celle du plaisir ; elle était de plus présentée comme un retour à la saine tradition française, trahie par tous ceux qui avaient succombé aux tentations germaniques, wagnériennes.

Soit dit en passant, il me semble reconnaître cet hédonisme transposé sur un plan plus ou moins spirituel (mais il s'agit toujours de délectation sensible), dans le culte exclusif que vouent aujourd'hui tant de gens à Mozart. Snobisme, et mode mis à part, ce que cherchent ces fanatiques, convertis souvent de fraîche date et fort ignorants par ailleurs de la musique, ne serait-ce pas surtout un refuge, une sorte de paradis artificiel qui leur permette d'oublier l'exigente réalité et de jouir ne fût-ce que quelque temps encore, envers et contre tout ? Mais si au lendemain de la guerre le besoin d'oubli, de plaisir pouvait être considéré comme l'indice d'un retour à un certain équilibre, à la santé, un tel besoin dans les circonstances actuelles est signe de décomposition. Est-il nécessaire d'ajouter que l'art de Mozart ne peut être rendu responsable du fait que des malades en usent pour fuir le présent.

Dans quelques pays, et principalement en Allemagne avant le nazisme, on s'était déjà efforcé d'intégrer plus étroitement la musique à la vie, sans résultats appréciables d'ailleurs. Presque rien n'avait été tenté dans cette voie en France ; mais la réaction contre la musique en tant qu'intermède et distraction (au sens pascalien) devait immanquablement se produire et d'autant plus énergique que tardive. Jamais encore cependant, à ma connaissance, nos musiciens n'avaient aussi nettement pris position que le fait M. Robert Bernard, à la fois critique et compositeur. Mais comment sait-il qu'il n'existe aucun rapport entre la musique d'aujourd'hui et « l'évolution de notre civilisation » ? Pourquoi se refuse-t-il à admettre que l'on puisse soutenir « sans rire » que les meilleurs parmi nos musiciens soient « les témoins, les guides et les juges de nos esprits inquiets » ? Quelles raisons a-t-il de douter que nos compositeurs aient « une connaissance assez profonde des problèmes de l'heure » et se soucient d'interroger leur temps ? Ce réquisitoire contre la musique contemporaine, sur quoi se fonde-t-il ?

Uniquement sur le témoignage des œuvres, je veux le croire : j'ai en effet trop bonne opinion de M. Robert Bernard pour le supposer capable de juger de la valeur d'un musicien et de l'orientation de son art d'après ses déclara-

tions politiques et autres et je ne puis admettre non plus qu'il se laisse séduire par le texte, par le sujet, si « humain » soit-il, d'une partition. Reste donc l'œuvre musicale elle-même, l'esprit qui l'anime, son caractère, sa facture, sa technique. Le langage de la musique a subi de profondes transformations depuis le début de ce siècle. L'atonalité ne serait-elle qu' « alexandrinisme » ? La polytonalité d'un Bartok, d'un Milhaud n'est-elle que le fruit de recherches subtiles qui « rompent tous les ponts entre l'art et les hommes », ou bien un nouveau moyen d'expression au service d'une mentalité, de conceptions nouvelles, moyen qui apporte donc un témoignage des plus précieux sur le présent ? Lorsque l'auteur nie que les meilleurs de nos musiciens soient les témoins de notre temps et cependant reconnaît leur talent, il tombe dans la contradiction. Une grande œuvre est toujours représentative, mais ses contemporains les plus avertis ne comprennent généralement pas son message. Tel est peut-être le cas de M. Robert Bernard. A moins qu'il y ait autre chose encore ; si le contempteur de la musique moderne prétend que celle-ci ne parvient pas à percer au delà du « jeu des apparences », cela ne tient-il pas tout simplement à ce que l'image qu'il s'est faite de notre temps, de ses possibilités, de ses tendances, ne concorde point avec la réalité telle que la voient et la reflètent nos compositeurs ? M. R. Bernard est persuadé que nous assistons à la naissance d'une humanité nouvelle ; il n'en trouve nulle trace dans les œuvres, mais à sa place c'est ma vision que je mettrais en doute, j'aurais *a priori* plus de confiance en Schoenberg, en Alban Berg, en Milhaud, en Hindemith, en Lourié, en Markevitch et d'autres qu'en mes constatations personnelles, et cela sans me soucier de savoir s'ils « connaissent les problèmes de l'heure », sans songer aux textes qu'ils traitent, aux sujets qui leur tiennent à cœur. L'historien de l'avenir s'intéressera sans doute à ce que nous pensions de notre époque, mais quand il voudra apprécier notre époque, se rendre compte de ce qu'elle était réellement, laissant de côté nos articles et nos discours, il s'attachera à déchiffrer le témoignage des œuvres, spécialement de leur facture, de leur langage technique. Le représentant en musique de l'esprit

romantique dans ce qu'il avait de non conformiste, de révolutionnaire, c'est ce même Schumann qui n'osait pas accepter la main que daignait lui tendre Metternich, telle était son admiration pour le « grand homme ».

Je suis gêné de défendre ici des vérités premières, mais la nécessité m'y oblige. Dans ce même numéro de la *Revue Musicale*, Charles Koechlin (*De l'Art pour l'Art, et de l'état des esprits à ce jour*) proclame la liberté du musicien et enfonce lui aussi des portes que nous considérions jusqu'ici ouvertes au large ; mais il est bon de prendre ses précautions à l'avance : ces portes, bientôt, on nous les refermera au nez. On ne songe actuellement qu'à surcharger de devoirs de tous genres, politiques, moraux etc., le musicien déjà accablé par les difficultés d'ordre matériel. Non, il n'a qu'un seul devoir : bien dire ce qu'il a à dire. Et s'il a vraiment quelque chose d'important à dire, tout le reste lui sera donné, et à nous aussi, par surcroît.

B. DE SCHLOEZER

CHRONIQUE DES ROMANS

LES PLUS BEAUX DE NOS JOURS, par *Marcel Arland.*

BATAILLES DANS LA MONTAGNE, par *Jean Giono.*

LE MÉRINOS, par *Henri Calet.*

L'APPROBANISTE, par *André Billy.*

Le morcellement d'un *sujet* en récits autonomes, parce qu'il autorise une grande variété de prises et une plus libre circulation entre les épisodes, nous laisse assez bien voir les mouvements de l'auteur. Bien entendu, puisque c'est à l'occasion de Marcel Arland que je parle ainsi, c'est tout juste par métaphore : on connaît trop, pour s'y tromper, sa réserve et cette façon, lui si présent, de s'effacer devant les mots ou les silences nécessaires.

Je voulais tout simplement marquer que nulle part mieux que dans *Les plus beaux de nos jours* nous ne l'avions trouvé plus naturellement près de ses problèmes, ni ceux-ci mieux éclairés. Efficace lumière, que nous devons au degré d'achèvement où il a porté sa manière très personnelle de traiter la nouvelle, mais nous pouvons en chercher la source plus loin. Et je pense à tout l'œuvre d'Arland, à ses romans, à *l'Ordre*, encore un peu pris dans sa gangue, à la pure *Vigie*. Je voyais naguère dans ces ouvrages une puissance éclairante dont eux-mêmes ne profitaient que partiellement, comme une lampe de ses rayons horizontaux ; je reconnais cette clarté maintenant : la voici qui m'illumine *Antarès*, *Les Vivants* et surtout *Les plus beaux de nos jours*.

Ses problèmes ? J'en cherche les énoncés et j'en trouve grossièrement, deux : comment peut-on *atteindre* le bonheur ? comment peut-on se *résigner* au bonheur ? Parvenu en ce point, je me dis que sans doute ces deux énoncés n'en font qu'un ; et non pas deux formes d'une même interrogation ; et non pas deux expressions d'un même visage — non : une même question, un même mouvement. De là, la complexité de ces œuvres si lisses, de là leur mystère et leur drame. De là cette démarche si particulière du conteur, sa gravité, son exigence, et ce souci de ne jouer que sur un instrument exquisement accordé. Si j'ose m'avancer encore je dirai que peut-être de là provient aussi cette absence d'humour que l'on remarque dans ses écrits. L'humour dont je parle serait une faculté de déplacement, une sorte très générale de figure de rhétorique permettant de parler d'une chose en pensant, et faisant penser, à une autre. Marcel Arland, en toute occasion, pense à une même chose, c'est-à-dire à toutes *ses choses* simultanément.

Chacune des nouvelles de ce recueil nous donne le portrait d'un instant. Mais pour fidèles que soient les peintures, il s'agit de bien davantage que d'une représentation. Ces instants, qui tiennent en si peu de mots, les voici qui s'élèvent et s'éclairent. Un quadragénaire s'interroge — trois femmes veillent une agonisante et à petits mots débrouillent la tragédie de sa vie — un adolescent contemple le bonheur d'un ami, n'espère rien pour soi-même, et s'exalte. Moins encore, une odeur de campagne, une remontée de souvenirs... Un instant... Peu à peu, tout à coup, ah, on ne sait, tout le sens d'une vie tremble, hésite, et se dégage. On dirait que l'auteur, les personnages, nous-mêmes, découvrons *ensemble* ce secret. Nul autant qu'Arland ne me semble avoir donné à la nouvelle une telle puissance de communion.

« Si je parle d'un village on songera à des champs, des arbres, un ciel illimité. Mais je revois une ruelle infecte... »

Cette description, qui ouvre un récit, nous paraît parfaite, mais c'est aussi par là que l'auteur s'engage, et c'est bien le mot. Rien de ce qu'il touche où il ne soit, où tout l'homme ne soit engagé.

***

Peut-être écoutons-nous les livres de Giono plutôt que nous ne les lisons, et j'aimerais m'assurer si, après tout, leurs lois et leurs permissions, mieux que celles de la composition écrite, ne sont pas celles de la diction. Celui qui raconte, si nous sommes là en cercle autour de lui, il faut bien d'abord que nous nous sentions d'accord avec lui.

Pourquoi lui redemanderions-nous l'histoire de la veille ? (De vrai, je réclame Giono, je le lis d'enthousiasme : je ne vois guère le besoin de le relire).

Pourquoi exigerions-nous que la nouvelle histoire ne ressemblât pas aux précédentes ? (Celui qui parle ne peut changer sa voix ni ses gestes, son expérience ni sa mémoire).

Il ne nous demande que de l'attention et du silence ; il se charge de tout et même de notre crédulité ou de notre résistance. Et si, non content de nous entraîner, il veut aussi nous convaincre et nous donner plus d'énumérations que de raisons, allons-nous le chicaner ? Nous sommes venus pour écouter.

Écoutons *Batailles dans la Montagne*. Après trop de pluie, des morceaux de montagne s'ébranlent, des avalanches de boue renversent les maisons ; les cours d'eau, obstrués, inondent les villages et les prairies ; les hommes avec les femmes fuient, se rassemblent et luttent.

Aux cent premières pages, nous avons du mal à suivre le récit, à nous « représenter les choses ». C'est toute la montagne en tous ses points, qui s'émeut. Il faut que nous soyons partout à la fois. Le narrateur n'a qu'une connaissance fragmentaire de tant de phénomènes convergents, et il veut nous en donner une impression totale.

Et peu à peu, il nous la donne. Nous finissons bien par savoir ce que présage telle odeur dans l'air ou tel grondement dans la terre. Nous savons ce que l'homme peut attendre de l'amitié ou de la colère des bêtes, des plantes, du rocher, de l'eau. Et ce qu'il reçoit, et ce qu'il donne. Nous savons ce que deviennent l'amour, l'amitié, le courage (les pages où un homme porte de la dynamite entre sa chemise et sa peau sont très belles), l'orgueil, simplifiés par le danger. Il est vrai

que nous pourrions savoir aussi, à force, ce que la pleine maîtrise d'un langage émouvant, et les commodités du ton épique, offrent de tentations à un auteur prolixe.

Nous pourrions le savoir, mais nous aurions honte de nous en aviser. Je l'ai dit : nous écoutons.

Par l'ampleur du cataclysme, le nombre des personnages, l'équilibre de l'humain et du tellurique, il me semble que *Batailles dans la Montagne* sont la plus considérable entreprise de Jean Giono. Mais la narration semble, par instants, décadrée et comme égarée entre les bougeantes limites de son ambition. On peut l'admirer et pourtant lui préférer le *Chant du Monde* ou les bonnes parties du *Grand Troupeau*.

***

Bien sûr, c'est de réalisme que se soucie Henri Calet, si l'on entend par là que les nécessités de ses personnages sont les plus communes, les plus triviales (et son vocabulaire : le plus libre). Mais c'est l'accent qui importe ici.

Un chômeur vit à peine, se *laisse*, hélas, vivre et rêvasse au hasard. S'il cherche de petits plaisirs, il sait d'avance quelle sera sa lassitude de les avoir trouvés, ou manqués. Il aimerait mourir. La plus mince circonstance le détourne à chaque pas de cette tentation qui reste son seul désir un peu consistant. Se tuera-t-il ? Mais non. Mais si. La preuve : aux dernières lignes il se jette sous un train.

Il ne faut pas dire que ces pages sont désespérées. Elles sont *sans* espoir. Cette matière, humaine, fécale, toute crue et suppurante, se prêterait assez bien à un lyrisme à la Céline. Henri Calet s'en garde rigoureusement. Sec, concis, frappant fort, il met en jeu un art singulier pour utiliser le dicton, le lieu commun, l'à peu près, le préjugé. Un mot déplacé, une accélération bizarre dans la phrase, une fausse analogie, nous voilà au centre de l'absurdité. L'absurdité de quoi ? De tout. Deux amoureux entrent à l'hôtel : « Le valet au gilet rayé noir et rouge ou jaune et noir demandait si c'était pour la nuit ou pour un moment et c'était généralement quinze francs. »

Mais cette science insolite et amère, si, à la longue, nous

n'allions plus voir qu'elle ? On s'inquiète. Si la plume, en s'aiguisant, allait durcir et trop vite se satisfaire de cette raideur menaçante ? Il me semble que *Le Mérinos* nous touche déjà moins que *La Belle Lurette*, ce beau récit déchirant. Mais on peut bien espérer de M. Calet de nouveaux équilibres, et de nouvelles surprises.

***

Je tiens le sujet de l'*Approbaniste* pour l'un des plus singuliers qui soient. Il s'agit, d'un bout à l'autre, de la recherche d'une définition de la poésie. Les auteurs ne manquent pas qui, décrivant une action, un paysage, un état d'âme, prétendent nous faire entendre clairement ce qu'ils tiennent pour poétique . Tel n'est pas le propos de M. Billy. Il ne nous livre pas sa formule, il la cherche impartialement, obligeamment pour ses personnages. Et comprenez bien que ce qu'ils souhaitent n'est pas une image, ou un sentiment de la poésie. Très exactement : une définition.

Dans une école de Jésuites le jeune Feuvée écrit des vers en secret. Il est sans doute d'une assez grande subtilité d'avoir choisi un héros parfaitement médiocre. Il agit ainsi en *porteur* de sujet (comme on dit : porteur de germes). Les poèmes, découverts, alarment le Père Directeur, et échauffent le confesseur de Feuvée qui fut autrefois un poète « distingué » de la Compagnie et qui fit don à Dieu de ses goûts, et de ses ambitions.

Tout ceci pourrait donner la satire sans venin d'un collège de Jésuites, et la donne peut-être. Mais il nous importe fort peu. Car, bientôt tout le collège veut savoir ce qu'est la poésie. C'est, à chaque instant, un amusant va-et-vient de la morale à la rhétorique, de la discipline à la prosodie, de la dévotion à la critique poétique (Il est vrai que M. Billy simplifie beaucoup les questions en arrêtant le plus hardi de ses pionniers de la poésie « moderne » juste quelques coudées *avant* Verlaine). Il y a de véritables scènes de rhétorique en action, comme celle où deux Pères, discutant s'il leur faut encourager Feuvée, en viennent tout naturellement à se demander : mais après tout, qu'est-ce que la poésie ? et trou-

vent une réponse, bien sûr non satisfaisante, dans le dictionnaire de l'Académie.

Toutes ces vues successives sur la poésie, ont-elles de quoi instruire ? Evidemment non. (Toutefois nous apprenons que Sully-Prudhomme avait sur le sujet des opinions ma foi excellentes). Si l'on isolait de l'action ces commentaires, il ne resterait que le plus gros et le plus commun. Il ne faut pas s'en plaindre. La poésie peut en tirer comme une sorte de dignité secondaire : celle d'une occupation assez inhabituelle, mais à quoi il ne manque que peu, une occasion, une rencontre, pour devenir familière et triviale. C'est parce qu'elle devrait être quotidienne qu'il faut réfléchir à ses règles .

Il y a beaucoup d'habileté dans ce livre, et tout compte fait, de l'audace. C'est un tour de force.

Si l'on songe que M. Billy est l'auteur de *La Femme maquillée* et d'autres romans à sensation (s) — si l'on se souvient de sa critique littéraire — on ne peut s'empêcher de penser que ce tour de force est aussi un amusant paradoxe.

JEAN VAUDAL

NOTES

LITTÉRATURE GÉNÉRALE

HOMÈRE : HYMNES, texte établi et traduit par *Jean Humbert* (Les Belles-Lettres).

On a mis les *Hymnes homériques* un peu trop haut à l'époque où la grâce et une naïveté facile paraissaient être le propre du génie grec. Puis, attirés par des formes plus elliptiques, les simples lettrés se détournèrent de ces poèmes où quelques beaux vers brillent dans un ensemble généralement enfantin et verbeux. Cependant, les historiens des religions, étudiant les hymnes, y découvraient de curieux archaïsmes et tant d'énigmes qu'ils étaient obligés d'appeler les linguistes et les folkloristes à la rescousse. Et, tandis qu'ils révélaient le caractère composite de chaque œuvre et du recueil tout entier, les lecteurs reprenaient le livre avec un intérêt renouvelé.

M. Jean Humbert, aidé par M. Chantraine, a décanté la bibliothèque qui s'est constituée autour des *Hymnes* ; il nous en donne ici une édition avec des préfaces et des notes qui posent tous les problèmes avec exactitude et pertinence. On ne saurait mieux préparer la lecture d'un texte et la correction du v. 461 d'*Hermès* est tout à fait convaincante.

L'*Hymne à Apollon Délien* est l'ouvrage d'un poète de Chio qui vivait à la fin du VIIIe siècle : c'est le plus ancien du recueil ; les autres s'échelonnent le long des siècles suivants ; l'*Hymne à Pan* est probablement du IIIe siècle et alexandrin (M. Humbert, qui a pu utiliser la magistrale édition des *Hymnes* par Allen, Sikes et Halliday, adopte en général, et certainement avec raison, des dates plus basses que ces savants). Le recueil contient deux textes qui ont de la grandeur et de la beauté, l'*Hymne à Déméter*

et la courte prière *A la Terre*. Les autres offrent des anecdotes contées avec grâce ou de curieuses invocations. Dans l'*Hymne à Hermès*, l'habileté du conteur n'arrive pas à tromper sur la platitude du fond. La puérilité réussissait mal aux Grecs. Cependant Sophocle, reprenant dans les *Limiers* ce sujet de l'enfance d'Hermès, en a fait un drame satyrique ravissant. Mais c'est qu'il écrivait dans une langue d'une fraîcheur exquise, tandis que les poètes des *Hymnes* se servent d'une langue morte : vers, grammaire, images, formules homériques. Malgré leur aisance, on perçoit la sclérose et le clichage.

L'*Hymne à Déméter* est une œuvre remarquable, pleine d'épisodes graves dont le poète semble avoir senti tout le poids : le chagrin de la déesse, sa course parmi les hommes, la divinisation manquée de Démophon, la vie de Perséphone, partagée par le cycle des saisons, l'enseignement des semailles et des rites. Mais, à côté de cela, il y a tout un fatras de poésie sacerdotale, de détails destinés à justifier par de vénérables anecdotes les pratiques du rituel éleusinien dont personne ne connaissait plus l'origine. Les prêtres cherchent dans la légende des titres de noblesse pour leurs cérémonies et pour leurs prétentions. L'*Hymne à Apollon Délien* est probablement le plus ancien témoignage de cette habitude qu'ont les personnes divines, paraissant en un lieu, de demander d'abord qu'on leur élève un temple.

Parmi ces thèmes prévus se trouvent des choses difficiles à comprendre, qui nous ramènent à une antiquité mystérieuse où les fils cassent dès qu'on a cru les saisir. La servante Iambé exorcise Déméter en la faisant rire aux éclats, probablement par quelque gesticulation obscène. Quand Perséphone est enlevée, ses cris d'appel ne sont entendus ni des Immortels, ni des Hommes, ni des *Olives*. Il y a à Delphes des lauriers qui prophétisent. Chaque fois que naît une Nymphe, il naît du sol un pin ou un chêne sacré. L'auteur de l'*Hymne à Dionysos* fait allusion à un Bacchus de la végétation, que nous connaissons, dont la poitrine s'épanouit en feuillages. Comment ne pas se souvenir que, chez Hésiode, la race d'argent provient du bois des frênes (comme la lance de Wotan) ? Quelle dendrolâtrie archaïque se cache sous ces survivances ? Dans le troisième des hymnes écrits pour lui, Dionysos est appelé *chevreau* : ancien totem ? L'Aphrodite de l'hymne homérique, qui s'en vient trouver Anchise sur l'Ida, c'est

une de ces Déesses-Mères qu'on voit associées dans les religions de l'Asie, à de jeunes amants mortels destinés à périr après l'hiérogamie. Les bêtes sauvages la suivent et, touchées par le désir, vont s'accoupler dans les fourrés. Anchise prend peur lorsqu'il apprend qu'il s'est uni à une déesse et il supplie sa compagne d'une nuit de ne pas le rendre impuissant. Cela est bien éloigné de la conception indo-européenne attestée par un admirable fragment d'Eschyle qui montre Aphrodite, le désir créateur, présidant à l'union du couple divin, le Ciel-Père et la Terre Maternelle. Un autre poète, invoquant Arès, l'identifie à la planète rouge qui est la troisième à partir de Saturne : idée chaldéenne, qui pénétra tard en Grèce. Cet *Hymne à Arès* est une litanie fervente qui doit du reste être d'origine orphique.

Au surplus, les morceaux les plus courts ont un accent religieux qui manque aux hymnes narratifs. Un poète inconnu, contemporain de Solon, loue la Terre, « mère universelle aux solides assises, aïeule qui nourrit sur son sol tout ce qui existe », en vingt vers dignes d'Eschyle, pleins de la piété qui remplit les chœurs des *Suppliantes*.

MARIE DELCOURT

***

L'ŒUVRE DE PASCAL, édition établie par *Jacques Chevalier* (Bibliothèque de la Pléiade, N. R. F.).

C'est un souple, suave volume relié en chevreau écarlate et or, de 1107 pages, de papier mince, léger, et de format pratique, commodément enfermé dans un étui. Ce volume prend la suite de trente-quatre autres dans la collection des grandes œuvres françaises et étrangères dont Jacques Schiffrin a pris l'initiative. Excellente, vraiment, car c'est bien agréable de pouvoir emporter sans incommodité aucune — celle-là surtout, sous prétexte de réduction de format, de subir un choix — une œuvre complète avec soi dans les champs pour authentifier une pensée à un paysage. Ceci pour Pascal est assez indiqué, et de ces champs précisément, il y en a dans ce territoire de Magny-les-Hameaux en Seine-et-Oise où se trouvent les vestiges pas absolument exterminés du Port-Royal du grand siècle. On voit en effet des dames, des familles assises, des groupes qui marchent au loin

tandis que des toits de voitures tiédissent dans des coins d'arbres. Des champs, on passe aux avenues des solitaires. Des merles sautillent. On voit des bancs, des croix de doux bois gris plantées en terre sur des sortes de préaux où s'effectuaient les promenades — les cent pas — entre un exercice ou l'autre, un repas, l'étude. Barrant le chemin qui donne accès à l'enclos conduisant à la chapelle, se trouve une petite table où se vendent pêle-mêle avec les produits de la ferme — des œufs, du miel, du romarin — des cartes représentant le père Arnault, la mère Angélique, Racine, Duvergier de la Hauranne, ou bien la bulle Unigenitus et des convulsionnaires. Bref on est sur les lieux, mais comme il n'y a pas grand'chose à voir, et que peut-être on n'entrera pas, l'ayant déjà fait une autre fois, on est content d'avoir ce livre. Rien que les titres, en effet, il y a déjà là le motif d'une très grande exaltation. Quand on voit : *Traité des sinus du quart de cercle*, *La machine arithmétique* (la description de cette machine a compter qu'il avait inventée), *Récit de la grande expérience de l'équilibre des liqueurs*, et puis ses lettres à Fermat (quatre pièces) où à propos du jeu de dés, sont formulés les bases de la théorie mathématique du hasard. Mais ensuite les Provinciales, les écrits sur la grâce, le *Factum pour les curés de Paris*, le *Second écrit des curés de Paris*, le *Cinquième écrit des curés de Paris*. Le cœur, la Soumission, Moïse, La loi, La folie de la croix. Enfin toutes les pensées, toutes les lettres, tous les traités et opuscules, un peu de latin et dans le texte (dans le traité des probabilités de gain au jeu de dés) et en citation : un peu de splendide Cicéron ou de saignant Sénèque ou d'audacieux saint Augustin. Et puis il y a aussi des planches : ses instruments, comparables en solennelle scientifique beauté à ceux des Jésuites du Tribunal impérial de mathématiques de Pékin, où à ceux-là qu'on voit encore à Florence que Torricelli s'était faits lui-même : ses pistons, ses seringues, ses tuyaux, ses soufflets, ses siphons, ses coulisses, ses pompes. Ce côté exaltant chez lui, bien plus qu'une poétique (mais c'en est une !) ou des préoccupations de musée dont heureusement il n'y a pas trace [1] dénonce comme chez tous les penseurs mathématiciens contemporains plus ou moins de la Pléiade, une attache

1. Pourtant cette phrase : « Quelle vanité que la peinture qui attire l'admiration par la ressemblance de choses dont on n'admire point les originaux ! »

Réfléchissons qu'il n'y a rien de prématuré dans ce contre-poison. La peinture hollandaise existait qui mettait en valeur déjà l'avenir de : *un abcès a sa beauté.*

perceptible vivante avec le péripatéticisme averroïste de Padoue. Il est indubitable que ce qui est appelé rationalisme, ou la science moderne — Galilée, Torricelli, Copernic, etc. — a la marque Pomponazzi-Padoue. Donc Pascal aussi... Mais c'est l'athéisme-panthéisme, auquel jamais il n'a songé ! Les autres non plus. On leur fait ce reproche. On ne peut leur faire que celui-ci qui est vieux — cela nous reporte à très loin dans le Moyen Age, quelquefois augustinien, aviceniste, anglais — d'avoir formulé l'interdépendance de la raison (de la « science expérimentale », disent-ils déjà) et de la foi. Rien de plus, en somme, que ce que disait Pétrarque, au comble de l'indignation, et cela avant Pomponazzi (donc pour des velléités seulement), que *quand ils disputent en public, ils protestent qu'ils parlent abstraction faite de la foi.*

Chez Pascal il y a plutôt moins que plus dans ce sens là, mais mieux, à cause du tempérament pascalien, unique en qualité démonstrative. Quand il dit :

La foi est différente de la preuve : l'une est humaine, l'autre est un don de Dieu. La foi est un don de Dieu ;ne croyez pas que c'est un don du raisonnement.

Ah mais surtout :

Cette religion si grande en miracles, saints, pieux, irréprochables... si grande en science, après avoir étalé tous ses miracles et toute sa sagesse, elle réprouve tout cela, et dit qu'elle n'a ni sagesse ni signes, mais la croix et la folie.

Se plairait-on à opposer ces déclarations au thomisme, on aurait tort. D'ailleurs Pascal parle quelquefois de Saint Thomas, et jamais, semble-t-il, avec animosité. Mais il y a plus : il y a ce rapprochement qu'a su faire celui qui du thomisme a de nos temps la plus haute maîtrise : Jacques Maritain. Or voici. Comme rapprochement, il faut avouer que c'est impressionnant. C'est donc de saint Thomas dans *In Joannem* (c. IV, lect. 5, n. 2) :

Il y a trois choses, qui nous conduisent à la foi du Christ : la raison naturelle, les témoignages de la loi et des prophètes, la prédication des apôtres et de leurs successeurs. Mais quand un homme a été ainsi conduit comme par la main jusqu'à la foi, alors il peut dire qu'il ne croit pour aucun des motifs précédents : ni à cause de la raison naturelle, ni à cause des témoignages de la loi, ni à cause de la prédication

des hommes, mais seulement à cause de la vérité première elle-même. C'est de la lumière que Dieu infuse, que la foi tient sa certitude.

La preuve que malgré cette filiation averroïste padovane indéniable, Pascal n'est, à un si faible degré soit-il, aucunement suspect de panthéisme-athéisme, on l'a, avec la foudroyante instantanéité d'un coup de magnésium dans ce passage :

Les athées doivent dire des choses parfaitement claires ; or il n'est point parfaitement clair que l'âme soit matérielle.

Je crois que toute la force de Pascal est d'avoir écrit directement avec, plus que sa pensée, dirais-je, son être (comme un hanneton trempé dans l'encre trace avec son derrière), sans se soucier de la langue que, pour l'ahurissement des générations à venir, il informait au meilleur ton.

En politique aussi, il y a eu des idées très saines : contraires à la coutume c'est-à-savoir au traditionalisme ou positivisme historique (ou encore racisme) si universellement professé de nos jours. Mais il (et il avait mille fois raison) préconisait la monarchie (ou le pontificat ou l'empire), nécessaire à un ordre antibagarre, qui peut aussi s'appeler voirie :

Que l'on a bien fait de distinguer les hommes par l'extérieur, plutôt que par les qualités intérieures. Qui passera de nous deux ? qui cédera la place à l'autre ? Le moins habile ? Mais je suis aussi habile que lui ; il faudra se battre sur cela. Il a quatre laquais et je n'en ai qu'un : cela est visible ; il n'y a qu'à compter ; c'est à moi à céder, et je suis un sot si je le conteste. Nous voilà en paix par ce moyen ; ce qui est le plus grand des biens.

Mais ça va beaucoup plus loin quand il constate (pensée 304 — 444 d'une autre numérotation) :

Les enfants étonnés de voir leurs camarades respectés.

Et ce qu'il dit des Suisses, en un sens très certainement élogieux :

Les Suisses s'offensent d'être dits gentilshommes, et prouvent leur roture pour être jugés dignes des grands emplois.

Oh ! mais si on voulait citer des pensées on les citerait toutes. Pascal est un auteur dont il n'y a pas à sauter une ligne. Tout y

est férocement puissant et authentifié. La preuve est qu'il a tant intimidé son siècle, attentif dès le jour de sa mort à recueillir ses moindres bribes, que Bossuet a perdu de son temps à essayer de le mettre en ordre et de l'éditer.

Ce qu'il y a de bien encore dans ce livre — ce beau volume enfermé dans une fourre — et qu'on peut se passer en chemin de fer en rentrant par cette ligne en général encombrée de chasseurs, c'est, au début, les deux vies : l'une écrite par Mme Périer, sa sœur, l'autre par sa nièce, mademoiselle Marguerite Périer :

...Les médecins lui ordonnèrent de boire du petit lait, assurant toujours qu'il n'y avait nul danger, et que ce n'était que la migraine mêlée avec la vapeur des eaux (minérales qu'ils lui avaient ordonné de prendre). Néanmoins, quoi qu'ils pussent dire, il ne les crut jamais. Il me pria d'avoir un ecclésiastique pour passer la nuit avec lui ; et moi-même je le trouvai si mal, que je donnai ordre, sans rien dire, de préparer des cierges et tout ce qu'il fallait pour le faire communier le lendemain matin.

CHARLES-ALBERT CINGRIA

***

LES ESSAIS

NOUVELLES CONVERSATIONS DE GŒTHE AVEC ECKERMANN ; L'EXERCICE DU POUVOIR (N. R. F,) ; DU MARIAGE (Calmann-Lévy), par *Léon Blum ;* EN LISANT M. LÉON BLUM (N. R. F.), par *Marcel Thiébaut.*

« J'étais donc encore destiné à rendre ce devoir funèbre... », ces accents conviennent aux décevantes vicissitudes qui voient paraître ces discours emplis de l'espoir et parfois de la présence même de la réussite quand déjà sont consommés la retraite et l'échec. Il ne m'appartient aucunement de faire sous une forme aussi détournée, aussi édulcorée qu'on voudra, le procès de la politique de M. Léon Blum, de lui indiquer rétrospectivement les fautes qu'il a pu commettre, les mesures qu'il eût été préférable, peut-être, qu'il prît. Ce serait une de ces grossièretés, une de ces usurpations, qui sont monnaie courante aujourd'hui, et dont il se faut absolument garder pour son compte, si l'on veut un jour

contribuer à sauvegarder ou construire quelque chose. Il faut d'autant moins composer avec les entraînements de cette sorte que le seul fait de tenir une plume y précipite presque immanquablement ceux qui ne considèrent pas qu'avoir de la tenue soit, pour un homme, le premier point, qui porte tout le reste. Je n'analyserai pas les causes apparentes, profondes ou cachées, de la chute du Ministère Blum. Je les ignore et ne dispose, au surplus, d'aucun moyen de les apprécier. C'est déjà trop que, ne les connaissant pas, je doive presque m'excuser de ne pas faire comme si elles n'avaient pas de secret pour moi.

Mais il m'est permis de parler de la conception du pouvoir qui apparaît dans les écrits de M. Léon Blum, il m'est permis d'en faire la critique, indépendamment des circonstances historiques dans lesquelles cette conception fut éprouvée et ce pouvoir exercé. Le pouvoir, en effet, qu'on l'exerce ou qu'on le subisse, est une manière de donnée immédiate de la conscience, à l'égard de quoi l'être réagit élémentairement par attraction ou répulsion. En outre, l'analyse des phénomènes sociaux démontre que le pouvoir appartient nécessairement au domaine du sacré. Le pouvoir d'un être sur d'autres êtres institue entre eux une relation irréductible aux formes pures du contrat, puisant son autorité dans l'essence même du fait social et manifestant son aspect impératif sans intermédiaire ni perte d'énergie. Aussi le pouvoir apparaît-il comme imprégné de sacré, ou plutôt comme sa source même, si bien qu'on hésite à choisir le terme qui devra définir l'autre. Le monde du pouvoir est le monde même de la tragédie, on ne peut y revenir sur aucun acte une fois accompli. Saint-Just qui affirme le premier qu'on ne règne pas *innocemment*, faisant tomber par cette maxime la tête d'un roi, est aussi celui qui fit du pouvoir un usage implacable et rare qui fournit, après le *Sylla* du dialogue de Montesquieu, la plus lumineuse leçon qu'il faille méditer en ces matières.

M. Léon Blum n'a pas du pouvoir cette conception pontificale. Chez lui, à quarante ans de distance, les discours du Président du Conseil répondent exactement aux réflexions du critique littéraire. Tous deux possèdent la même extrême intelligence et la même honnêteté. Il s'ajoute seulement chez l'homme politique une très particulière générosité de principe envers l'adversaire, qui souligne parfaitement et en beauté, l'incompatibilité

foncière de la personne de M. Blum avec la nature profonde du pouvoir dans ses formes pleines. Il conçoit celui-ci de manière toute *administrative*. Plus encore, il veut persuader et non contraindre. Chaque ligne de ses ouvrages signifie qu'il aime mieux subir la tyrannie que l'exercer. C'est chez lui comme la constante dictée de sa conscience, un propos aussi ferme et primitif que la maxime parallèle de Socrate, qu'il faut mieux subir l'injustice que la commettre. C'est déjà, pour moi, mauvais signe que le critique de la *Revue Blanche* ait comme délégué à Gœthe la parcelle de pouvoir qu'il assumait dans l'ordre littéraire, ayant besoin d'un nom illustre pour prononcer ses arrêts. Ceux-ci ne sont cependant que nuances, festons et astragales, appréciations balancées du talent de MM. Boylesve, Capus, Estaunié, Marcel Prévost, Abel Hermant, etc. Cette faculté aiguë de tirer jouissance des occasions les plus menues, semble donner quelques-unes des faiblesses du satrape à cet homme dépourvu de toutes les outrances qui destinent au despotisme.

Il est clair que, pour M. Blum, c'est la légalité qui fonde le pouvoir. Il faut craindre fort que ce soit au contraire le pouvoir qui fonde la légalité. Tout pouvoir est sévère ; c'est presque le détruire et c'est sûrement l'user que n'en pas abuser quand il convient. De celui qui contraint, la responsabilité est terrible et, en un sens, inexpiable. Mais c'est à prendre ou à laisser ; quand il faut que la contrainte s'exerce, quand il faut que l'ordre naisse, le respect même de la loi est caduc.

Dans son livre *Du Mariage*, M. Blum s'efforce d'éliminer tout caractère dramatique des rapports entre sexes. La forme prolonge de façon sensiblement anachronique le genre littéraire de la conversation galante. L'argumentation est plus singulière encore : des anecdotes fournies par la mémoire ou, plus souvent, empruntées à des œuvres romanesques, dont l'auteur met sans tarder les données en accord avec ses vœux afin d'introduire un plus heureux dénouement. La valeur probante, sinon la valeur tout court, de ces rectifications théoriques d'événements eux-mêmes inventés m'échappe complètement. Pour le contenu, ce que l'ouvrage préconise se trouve aujourd'hui pour une part entré dans les mœurs, mais sans la couleur rose qui y rend aimable et douce toute âpreté. Car cet ouvrage intéresse surtout par un extrême goût du confort

sentimental, un certain besoin de *distances* entre l'homme et la femme et comme une secrète peur panique des ravages de la passion, qui fait penser que l'auteur dans sa jeunesse ne fut que trop dévasté par eux.

M. Marcel Thiébaut a lu M. Léon Blum, et dans les ouvrages de ce dernier, il a surtout reconnu, outre quelques caractères plus subtils, une grande ingéniosité exempte d'intelligence véritable et une égale mauvaise foi sans malhonnêteté proprement dite. J'ai lu M. Thiébaut : il y a sur ces points entre la manière de M. Blum et la sienne, la différence de la paille et de la poutre.

ROGER CAILLOIS

***

LETTRES ÉTRANGÈRES

ET L'ACIER FUT TREMPÉ, par *Nicolas Ostrovski* (E. S. I.).

— Ceux qui sont venus chez moi réciter leurs leçons, la veille des fêtes, levez-vous.

L'homme en soutane, bouffi de graisse, une croix sur la poitrine, lança aux élèves un regard menaçant. Ses petits yeux perçants fixaient méchamment quatre garçons et deux fillettes qui, apeurés, se dressèrent en lui jetant de furtifs coups d'œil.

— Vous, les filles, rasseyez-vous, ordonna le pope d'un geste.

Elles obéirent aussitôt avec un soupir de soulagement.

Les vilains yeux du père Vassili s'immobilisèrent sur les enfants restés debout.

— Approchez, mes pigeons, approchez.

Il se leva, repoussa la chaise, s'avança vers les gosses blottis les uns contre les autres.

— Qui fume parmi vous, canailles ?

— Personne, batiouchka, répliquèrent-ils doucement.

Le visage subitement empourpré, le pope revint à la charge.

— Ah ! vous ne fumez pas, salauds. Et qui donc a flanqué du tabac dans la pâte à pain ?

Si j'ai cité cette scène, la première du roman d'Ostrovski, ce n'est point qu'elle me paraisse relever d'un art achevé ni d'une audacieuse psychologie. Mais elle est vive, bien observée, et donne une heureuse impression de réalité. De telles scènes abondent dans ce roman. Si violente et d'ailleurs si noble que soit la passion partisane de l'auteur, à quelques fins d'exaltation qu'il ait écrit son œuvre, il sait se souvenir, évoquer,

camper un personnage, enlever une scène, s'arrêter à temps. Il sait faire vivre, et c'est chose rare quand un roman est manifestement écrit pour servir une cause. Le plus souvent, on insiste sur la cause ; mais les hommes nous échappent, figures conventionnelles, anges ou caricatures. Et d'être vue à travers eux, la cause à son tour se dérobe.

Le livre de Nicolas Ostrovski a sa part de convention, sans doute, et ses limites, et son aveuglement. Ce n'est pas un grand roman, et peut-être n'est-ce pas un roman. N'importe ; c'est un livre aux assises solides. Car on n'hésite pas à assimiler à Ostrovski son héros, le gamin qui « flanquait du tabac dans la pâte à pain du pope », l'aide-mécanicien, l'aide-chauffeur à la centrale électrique, l'engagé rouge, le secrétaire du « comité de rayon ». Misère, guerre, pogrom, don d'une vie entière à une cause, comment ce livre ne nous émouvrait-il pas, quand il n'est rien de tout cela que l'auteur n'ait éprouvé lui-même ? Mais il nous émeut plus encore par les circonstances tragiques où il fut écrit. On sait qu'Ostrovski, malade, exténué, perdit la vue, puis l'usage d'un bras, et des jambes, et de l'autre bras, et qu'alors seulement il se fit écrivain, afin de servir encore sa cause. De sorte que ce livre autobiographique est à la fois un récit et un acte.

Ostrovski laissait en mourant le plan d'un livre qui devait compléter celui-ci et porter pour titre : *Le Bonheur de Kortchaguine*. Aveugle et paralysé, c'est dans la conscience d'être allé jusqu'à la limite de ses forces qu'il trouvait ce bonheur. Et l'on ne doit pas dire : « malgré sa misère », mais plutôt à cause d'elle, qui était encore une des formes violentes de la vie.

Cet homme, à travers son œuvre, frappe par une sorte de pureté farouche. De tels livres, de telles vies sont l'honneur d'une cause. Ils peuvent aussi se transformer, le cas échéant, en terribles accusateurs.

MARCEL ARLAND

***

LA PAIX DES PROFONDEURS, par *Aldous Huxley*, traduit par *Jules Castier* (Plon.)

On pourrait dire, d'une façon superficielle mais commode, que la *Paix des profondeurs*, — le dernier roman d'Aldous Huxley, et qui, dans l'évolution de sa pensée et de son art, marque un

incalculable enrichissement, — est un roman d'amour, dont la courbe s'inscrit entre une rupture et une réconciliation. La première est très exactement datée du 30 août 1933, la seconde du 23 février 1935. Au début Anthony Beavis et Helen Ledwige prennent côte à côte leur bain de soleil quelque part sur une terrasse méditerranéenne. La femme aime, et souffre. L'homme l'observe avec une curiosité distante et ironique. Il se défend de s'intéresser aux sentiments de sa maîtresse. « Chercher à les connaître l'eût précipité dans Dieu sait quel labyrinthe d'émotions, quel sens des responsabilités. Et il n'avait ni temps ni énergie à perdre dans les émotions et les responsabilités... Il agissait comme s'il ne pouvait découvrir dans le visage d'Helen que ses beautés extérieures de forme et de contexture ». Au diable les Grandes Passions !

C'est alors que se produit un accident presque monstrueux, qui déclenche le drame. Un avion passe dans le ciel, un chien en tombe et vient s'écraser à côté d'eux en les couvrant de sang. Helen, saisie d'horreur, se révolte soudain et s'enfuit ; Anthony est brusquement soulevé par une vague de tendresse ; un besoin inexplicable de communion l'envahit : trop tard. Ce coup les a jetés sur des routes désormais séparées, et ils ne se retrouveront qu'aux dernières pages, meurtris, humiliés, ennoblis.

La paix des profondeurs est l'histoire de leur double évolution. En outre, entre le point de départ et le point d'arrivée, Huxley ranime tout leur passé. Entre ces deux rives se creuse un abîme de souvenirs dans lequel il plonge à diverses profondeurs et se pose sur des paliers inégalement étagés. De là la composition extrêmement élaborée et un peu discutable, du livre. Non content d'entrelacer les différents thèmes d'un roman symphonique, il a voulu mélanger les époques, et rompre, de façon assez arbitraire, la suite des événements. Laissons cela, qui déconcertera le lecteur inattentif, mais qui n'a qu'une importance secondaire.

L'essentiel, ce sont les très riches portraits auxquels ce pseudo-« roman d'amour » sert de prétexte ou de cadre, et qui, malgré l'éclairage trompeur du contrepoint chronologique, se détachent avec la plus vigoureuse netteté. Pittoresque galerie, où l'on saluera au passage de vieilles connaissances, et les têtes de Turc auxquelles Huxley nous a accoutumés : tous ceux dont la nature trahit les vertueuses résolutions ou qui cherchent dans des illusions com-

plaisantes la compensation de leurs échecs — le veuf inconsolable qui se remarie en moins d'un an, la coquette vieillie qui sombre dans la drogue, l'impuissant qui, en cachette de sa femme, compose de chastes idylles, lesquelles lui vaudront la gloire littéraire. Et tout ce monde s'agite, se pavane, et trébuche inlassablement, comme autrefois, sur un sol pavé de bonnes intentions. Mais il y a quelque chose de subtilement changé dans l'atmosphère. Les fronts sont plus soucieux, les voix plus âpres ; une sorte de hâte entraîne vers leur néant ces fantoches, comme si une menace, une interrogation pressante pesaient sur l'auteur et sur eux. Et soudain, on aperçoit dans leurs rangs quelques nouveaux-venus, pourvus pour ainsi dire d'une dimension de plus et tourmentés par une exigence supérieure, quelques personnages qu'Huxley prend étrangement au sérieux, et qu'il traite avec un sentiment inattendu de sévère charité.

Helen Ledwige est assurément l'un des plus beaux caractères de femme que le roman moderne ait produits. Elle a la droiture intacte et l'audace impatiente d'une héroïne de Meredith, mais joint à ces qualités fortes une faiblesse encore enfantine et d'inépuisables possibilités de souffrance. L'existence, pour elle, n'est pas une chose facile. Sans résignation aux préjugés, sans défense contre le plaisir, perdue dans une bohème irresponsable et tapageuse, c'est péniblement et toute seule qu'il lui faut, entre la frivolité des uns et le conformisme des autres, inventer ses propres raisons de vivre. Un des sommets du livre, et qui restera comme l'une des plus délicates peintures de la vie morale qui se cherche, c'est la scène, magistralement conduite, du dîner : un dîner très Verdurin, au cours duquel, parmi le tintement des verres et le bourdonnement des potins, les silences d'Helen, puis ses brusques confidences à n'importe qui, révèlent dans toute sa fraîcheur sa vocation d'inquiétude. « Je ne suis pas sérieuse », se répète-t-elle navrée. « Je ne suis pas sérieuse », déclare-t-elle au pédant que le hasard a placé à côté d'elle, et qui, le dîner fini, lui composera une belle liste de livres à lire, comprenant, entre autres, l'*Ethique à Nicomaque*, les *Pensées* de Pascal, soulignées, et parmi les néo-kantiens, *la Philosophie du Comme si*, de Vaihinger. Helen écoute, flattée et confiante en l'avenir, ce docte programme. Mais un air de danse suffit à la rejeter dans son « manque de sérieux ». Elle aura le danseur pour amant, le pédant pour

mari ; elle sera déçue par tous les deux, et par tous les autres ; elle portera en elle-même, « sous son pyjama de plage couleur flamme », un dévorant enfer d'insatisfaction et de dégoût ; elle subira la lente et implacable destruction de toute sa vitalité ; et quand tout sera usé et consumé, alors, alors seulement elle atteindra, dans la pauvreté, l'absence de désir, et l'obscur dévouement à une cause, le calme qui l'avait toujours fuie.

En face d'Helen Ledwige, Anthony Beavis : car c'est une des plus saisissantes trouvailles d'Huxley que le parallélisme de ces deux destins ; ils se correspondent comme le masculin et le féminin d'une même réalité, l'un se développant avec la violence aveugle de l'instinct et de la passion tandis que l'autre suit une évolution consciente et perpétuellement soumise aux commentaires de la réflexion abstraite. Anthony Beavis est bien autre chose que l'insensible amant d'Helen Ledwige. Son attitude envers elle n'est qu'un cas particulier de son attitude envers le monde. Petit garçon, une dame l'avait très exactement jugé en disant : « Il a l'air si vulnérable malgré toute son intelligence et son bon sens et son caractère décidé. Il y a une partie de lui qui semble terriblement à la merci du monde. » Cœur trop tendre, Beavis s'est fait, à la Mérimée, un masque de froideur. Il s'est donné pour règle de ne se laisser jamais engager avec autrui dans des liens de dépendance sentimentale, et de jouer obstinément dans la vie de relations le rôle du philosophe détaché. Mais cette attitude n'est-elle pas très proche de celle qu'Huxley affectait dans le domaine des lettres ? Analyste qu'on disait sec, cynique qu'on croyait satisfait, il appliquait à l'observation de ses semblables les prudentes méthodes de l'homme de science, de l'entomologiste penché sur les mœurs de ses insectes. Et Lawrence disait : « Je n'aime pas ses livres, encore que j'admire en eux une sorte de courage désespéré dans le refus et la répudiation. » Mais cette attitude enfin, cette opiniâtre volonté d'absolu, cette impitoyable clairvoyance, cette dureté souvent inhumaine, ne sont-ce pas les caractères de toute une génération, et précisément de cet après-guerre dont l'œuvre d'Huxley fut l'une des expressions les plus typiques ? On saisit ici la signification profonde de la *Paix des profondeurs*. Ce n'est pas un roman comme un autre, l'histoire d'un quelconque Anthony Beavis ; c'est la critique, bien plus, la condamnation par Huxley, d'Huxley lui-même, et par un de ses représentants

qualifiés, de l'époque qui vient de finir. Nulle part, on ne trouve une plus lucide prise de conscience de la graduelle transmutation de valeurs à laquelle nous avons assisté depuis cinq ans : comment ce qui était tenu pour positif a révélé sa face négative, comment les vertus d'hier sont devenues les vices d'aujourd'hui, l'individualisme égoïsme, et l'héroïsme lâcheté. De quelque façon qu'on accueille ce message (*Conversion à l'humain* ou *Trahison des Clercs* ?), qu'on se rallie sans réserve à la parole du néophyte ou qu'on écoute encore en soi la voix étouffée du vieil homme, on n'en aura pas moins, à lire la *Paix des profondeurs*, revécu une expérience bouleversante, sondé quelques-uns des plus urgents problèmes entre lesquels se débat notre temps, et çà et là contemplé, à l'intérieur de l'actualité la plus immédiate, certains aspects éternels de la vérité humaine.

JACQUES HEURGON

***

LA MUSIQUE

ALBERT ROUSSEL.

On sait ce que valent d'ordinaire les articles nécrologiques et le prix qu'il faut accorder à leurs louanges. Elle me paraît pourtant très significative, l'unanimité qui vient de se faire autour de la tombe d'Albert Roussel. Pour une fois, en effet, tout le monde a pu se permettre d'être sincère et de parler de l'homme et de l'artiste sans réserve mentale, sans évoquer le trop souvent indispensable *de mortuis*... L'homme, je ne le connaissais que fort peu, mais à chacune de nos trop rares rencontres j'étais toujours frappé par son extraordinaire bienveillance à l'égard des êtres et des œuvres. Cette bienveillance, ce n'était pas faiblesse, encore moins indifférence, mais largeur d'esprit et humaine sympathie. Il comprenait ce qui lui était étranger, opposé même, il appréciait et encourageait les efforts, les recherches qui eussent dû, semble-t-il, l'effaroucher, mais il était constamment prêt à aller au-devant d'autrui, à sortir de lui-même. Et c'est là ce qui explique, sans doute, que seul de sa génération jamais il ne se vit attaquer par les « jeunes » ; ils sentaient bien, ils devinaient qu'Albert Roussel était avec eux, qu'en dépit de sa grande expérience, de son métier, ce « maître » n'était pas sûr de lui, qu'il hésitait comme eux et comme eux, plus qu'eux encore acceptait de se tromper

et de se remettre en question. Et c'était précisément en demeurant ainsi toujours disponible qu'il se montrait fidèle à lui-même, ainsi qu'en témoigne son art. Complexe et divers, à la fois direct et raffiné, sensible et mesuré, ardent et lucide, contrôlé par un goût très scrupuleux et aussi par l'éducation reçue à la Schola, cet art ne se laisse pas cerner en quelques mots. La discipline scolaire se manifeste plus particulièrement dans les grandes pièces symphoniques, bien qu'elles contiennent de très belles pages, aussi personnellement je leur préfère les pièces de dimensions plus réduites pour petit ensemble. Ce sont elles qui resteront, ainsi que les mélodies, le concerto pour violoncelle..

B. DE SCHLOEZER

***

LES ARTS

UNE PRÉSENTATION DIDACTIQUE DE L'ŒUVRE DE VAN GOGH.

Le Journal « Beaux-Arts » a ouvert une enquête au sujet de l'actuelle présentation des œuvres de Van Gogh, au Palais des Expositions. Il s'agit de savoir si l'essai tenté par les conservateurs du Musée du Louvre peut constituer un point de départ pour des manifestations propres à éduquer le plus grand nombre d'individus.

On sait que les œuvres présentées ont été soigneusement choisies par M. René Huyghe, depuis les toutes premières jusqu'à celles de la fin, de façon à retracer par leur échelonnement selon l'ordre chronologique la courbe entière de la plus exemplaire (avec celle de Cézanne) évolution de peintre. On voit donc Van Gogh partir des simples contrastes de valeurs : noir, gris, blanc, lesquels sont des contrastes de dessinateur et non de coloriste, puis arriver peu à peu à réaliser l'équivalent de ces contrastes par le jeu compliqué des tons chauds et froids. Le ton le plus sale est nécessairement dans un rapport de chaud ou de froid avec le ton voisin, mais le miracle réalisé par Van Gogh fut d'arriver à la saturation maxima des tons, de façon que leur confrontation ressortisse à une certaine musique picturale, s'apparente à des échanges purement chromatiques. Dans ce cas, la sensation de valeur (de clair ou de sombre) ne peut à aucun moment déranger dans son plaisir l'amateur de nuances colorées. Il y avait trop

de dessinateurs-peintres après 1830, c'est pourquoi l'Impressionnisme naquit, qui se proposa de remplacer la forme « qui tourne », (la forme trop sculpturale pour être pleinement picturale) par la forme « soluble dans l'air », mais se recomposant par le symbolisme transparent des vibrations colorées. Si l'on considère bien la ligne indiquée par les œuvres de Van Gogh, on parcourt avec ivresse le trajet le plus étendu que peut emprunter une forme naturelle pour s'adapter à l'atmosphère du tableau, pour arriver à son maximum de spécificité picturale.

Il faut féliciter M. René Huyghe de nous proposer cette instructive promenade au pays de la peinture pure. Car le public a besoin, chaque jour, d'être rappelé à l'ordre, d'être ramené du domaine sentimental où il s'enlise au royaume rédempteur de la technique.

Je suis moins satisfait des cadres blancs qui entourent les tableaux. Van Gogh parle quelque part de ce mode de présentation, mais ignore-t-on qu'il est peu d'artistes qui sachent convenablement encadrer leurs peintures ? Par surcroît, hélas, ses toiles ne sont plus ce qu'elles furent : peintes avec des chromes, du carmin, du bleu de Prusse et du vert Véronèse, toutes couleurs qui noircissent ou s'évaporent, ou dévorent les couleurs auxquelles on les mélange, elles ont perdu leur éclat primitif qui exigeait d'être enchâssé dans une bordure blanche. D'ailleurs, cette bordure, passé deux centimètres, perd toute efficacité, elle prend trop d'importance aux dépens du tableau ; il est nécessaire de la recouvrir en partie d'une véritable moulure d'or clair. Aussi bien, le cadre ripolin blanc, si prisé en 1900, date-t-il considérablement, comme ne tardera pas à dater l'actuel cadre dédoré.

Mais c'est la question de la documentation murale qui a soulevé le plus de protestations ; le slogan de la délectation pure est à nouveau invoqué, même par des critiques connus jusqu'ici pour leur absconse prolixité. Il paraît que mettre sur les murs de quelques salles réservées aux dessins et aux photographies des fragments de confessions et des pensées de l'artiste, c'est tomber dans le pédantisme allemand, c'est déranger le pur connaisseur dans sa contemplation du tableau qui se suffit à lui-même.

Il existe peut-être un pays — je le cherche — capable d'apprécier spontanément la peinture. Il ne faudrait pas avoir observé le public de chez nous aux prises avec l'œuvre d'art, pour penser

que ce pays soit la France. C'est à l'exposition du Quai de Tokio que je notais ceci : voir les tableaux, pour le Français-cultivé-moyen, consiste à s'assurer d'un coup d'œil que l'on se trouve bien devant le n° X du catalogue, après quoi il ne reste plus, devant ce témoin dédaigné, qu'à lire entièrement la notice qui le concerne, et à passer au n° voisin. La lecture est faite à haute voix si l'on est en famille. Seuls échappent à cette manie les artistes et les collectionneurs ; encore, parmi ces derniers, en compte-t-on trop qui demandent devant une œuvre d'une technique inattendue : « Qu'est-ce que cela représente ? » C'est à cette question sempiternelle qu'il sied de répondre si l'on veut que l'art pénètre dans la sensibilité d'un public qui donne chaque jour — la toilette exceptée — les témoignages les plus alarmants de son manque de goût. Il suffit, pour s'en convaincre, de parcourir une plage nouvellement installée et de considérer les villas récemment bâties où hurlent les tons les plus vulgaires, où s'affrontent les matériaux les plus disparates.

Si l'on veut sauver ce public, il sied donc de le catéchiser. On a tenté de le faire, trop littérairement à mon gré, dans plusieurs palais de l'Exposition 1937. Mais l'essai auquel nous avons le plus d'intérêt d'applaudir, et qui paraît le plus heureux, c'est justement celui réalisé par M. Huyghe, lequel, à l'appui de sa thèse, nous compte cette anecdote dont on a souri : un visiteur distrait effleure les toiles du regard, semble n'y trouver aucun intérêt et, au moment de sortir, s'arrête devant une phrase de Van Gogh, la parcourt, en lit une seconde, réfléchit et retourne vers les tableaux qu'il regarde enfin. Il faut être bien ignorant des réflexes des néophytes pour mépriser cet exemple, il est topique. Sauf de très rares exceptions, on n'a jamais vu un Français aimer ce qu'il ne comprend pas d'abord ; je le répéterai sans cesse. Qu'importent d'ailleurs les arguments auxquels cède le goût ? L'essentiel est qu'il soit éveillé, fortifié ; la pente est glissante qui entraîne le débutant intellectuel vers la fameuse délectation chère à Nicolas Poussin, ce héros du didactisme pictural. On peut même se demander si une initiation ébauchée sous le signe de l'esprit ne peut entraîner plus loin qu'un penchant spontané et paresseux. Pourquoi les convertis de l'art ne seraient-ils pas, comme les autres, plus actifs que les mols héritiers d'une religion sans surprises ? Il faut tout tenter pour susciter la grâce. *Il faut parler technique*

le plus souvent possible. On ne se doute pas de la curiosité extraordinaire que nourrit à son insu l'homme pour les secrets du métier. Combien, aux yeux de l'intellectuel pur aussi bien qu'à ceux de l'amateur complet, apparaît émouvant le mécanisme traditionnel par lequel un objet réel, sous la pression d'un regard souverain et d'une main artisane abandonne sa fallacieuse enveloppe extérieure pour dévoiler ses virtualités les plus secrètes, comme ce pin blessé, devant moi, dont une puissante entaille sollicite le miel.

ANDRÉ LHOTE

LES REVUES

HERMÈS

(*Numéro consacré à Maître Eckehart, juillet*).

Si, « pendant des siècles, Maître Eckehart est resté un mythe », comme l'écrit Bernard Groethuysen [1], mythe il était pour moi, qui ne lis pas la langue de ses sermons et qui n'avais eu sous les yeux que des traductions, très fragmentaires, d'anthologie [2], jusqu'à la lecture de ce numéro d'*Hermès*. Maintenant, le voici, vivant, entré de plain-pied dans mon siècle, ayant traversé plus de six siècles par la vertu d'une bonne traduction ; par bonne, j'entends ici efficace, n'ayant pas compétence pour en juger autrement : je veux dire que les traductions, notamment, par Mme Mayrisch Saint-Hubert, des *Sermons* en moyen-allemand de Maître Eckehart (est-ce par l'exactitude, par le choix des textes, par le respect et l'intelligence de la chose dite, par tout cela ensemble ? Je ne puis en juger) me transmettent la voix toute chaude d'un homme. Et cet homme prend place aussitôt parmi mes hommes vivants, ces hommes qui peuvent être aussi différents entre eux que Socrate et le Baalschem, mais qui sont des immortels en ce monde et avec qui je dois compter.

Ces hommes vivants, chercheurs solitaires, ne sont pas des isolés. Ils forment des lignées qui se propagent tantôt sous le couvert des religions constituées, tantôt en dehors d'elles, souvent leur empruntant leur langage, mais sans jamais leur être essentiellement liées. Dominicain, Eckehart eut des maîtres, et il eut des disciples dont deux, Suso et Tauler, furent célèbres. Derrière ses *Sermons* se devine, appliquée à l'art de la prédication, une doctrine qui plane au-dessus du dogme romain comme la pensée de Socrate au-dessus des philosophies morales de son temps comme la pensée hassidique au-dessus du talmudisme. Cette doctrine

1. *Avant-propos* à ce numéro d'*Hermès*.

2. Il faut signaler les trois fragments publiés par Jean Chuzeville dans *Les Mystiques allemands du XIIIe au XIXe siècle* : le traducteur semble avoir voulu éviter dans son choix les textes suspects d'hérésie, qui sont (nous dirons pourquoi) les plus beaux et les plus vivants. Mme Mayrisch Saint-Hubert avait déjà publié la traduction de trois sermons d'Eckehart dans *Mesures* (janvier 1936) ; mais en trois sermons Eckehart n'a pas la place pour se montrer en entier : je les avais lus comme des textes, au lieu que maintenant je puis, les relisant, les entendre comme des paroles.

n'est liée à aucune religion particulièrement, et en même temps elle exclut toute fantaisie individuelle ; aussi je ne m'étonne pas d'avoir entendu dire à A. K. Coomaraswamy qu'une des meilleures introductions à la pensée hindoue, pour un occidental, serait la lecture des *Sermons* de Maître Eckehart. C'est une doctrine qui ne se livre que peu à peu, à qui peine pour la découvrir.

Mais ce qui s'offre d'emblée, c'est, ai-je dit, l'homme vivant. Vivant, Eckehart l'est d'abord par les discours mêmes qui ont soulevé contre lui la colère d'une partie de l'Eglise. Il vit lorsqu'il bataille de sa parole pour tirer ses auditeurs de leur sommeil de contentement, lorsqu'il proclame que leur religion ne suffit pas, ni leur vertu, ni leur sagesse, ni leur humilité, que rien ne suffit jamais [1] ; que leur pauvreté n'est pas la vraie pauvreté s'ils désirent encore quoi que ce soit, serait-ce la sainteté, ou le royaume des Cieux, serait-ce même qu'ils eussent pour désir de faire la volonté de Dieu [2]. Les théologiens qui l'ont accusé d'hérésie et condamné avaient dû, sous cette grande voix, sentir ébranlés les fondements de leur vertu et de leur illusoire sainteté. Ils sentaient sans doute leur confort spirituel menacé par cet homme qui, au lieu de parler aux chrétiens du Dieu des philosophes et de l'Homme en général, osait et pouvait dire : moi, nous, vous [3]. Ses paroles, que seul pouvait prononcer un homme qui, ayant rejeté toute vanité et tout amour-propre, luttait presque désespérément pour réveiller ses semblables, ils les condamnèrent comme paroles d'orgueil, de blasphème et de corruption.

Aussi, très utilement, dans ce numéro d'*Hermès*, après les neuf sermons et les deux légendes en langue populaire, traduits par Mme Mayrisch Saint-Hubert, l'étude sur Maître Eckehart du même auteur, et les trois sermons traduits du latin par Alexis Curvers, une place importante a été faite à des documents relatifs au procès de Maître Eckehart et aux jugements portés sur lui par Jan van Leeuw et par Ruusbroec [4]. La violence des attaques mesure la vérité de la parole qui les a suscitées. Eckehart partage encore aujourd'hui les théologiens ; des catholiques veulent le réhabiliter, des protestants le réclament, des nazis affectent de le vénérer. ...Lui, il continue à parler, à travers ses textes mutilés, déformés, embrouillés d'apocryphes et d'interpolations, lentement reconstitués et purifiés par la patiente critique, et les bruits qui se font autour de son nom, il les mesure sans doute à la mesure du néant pour lequel il comptait sa propre personne.

RENÉ DAUMAL

1. « Il y a des pauvres gens qui s'en retournent chez eux et disent : je veux demeurer où je suis et manger mon pain et servir Dieu. Je dis en vérité : ceux-là resteront dans leur égarement et jamais ils n'atteindront ni n'obtiendront ce qu'atteignent les autres : ceux qui suivent Dieu dans le dénuement et dans l'exil » (Sermon *Nolito timere eos*...).

2. Sermon *Beati pauperes spiritu*...

3. « Lorsque j'étais dans ma cause première, je n'avais point de Dieu... ; je me voulais moi-même et ne voulais rien d'autre, ce que je voulais, je l'étais, et ce que j'étais, je le voulais, et je me tenais libre de Dieu et de toutes choses ». « C'est pourquoi nous supplions Dieu d'être délivrés de Dieu, et de concevoir la vérité et d'en jouir éternellement, là où les anges suprêmes et la mouche et l'âme sont pareils, là où je me tenais et où je voulais ce que j'étais et étais ce que je voulais. » (Sermon *Beati pauperes spiritu* ...)

4. Traductions par A. Curvers, Marc Eemans, R. Baert, C. Goemans.

L'AIR DU MOIS

AIR D'AOUT

1er *août.*

— Je vous paierai, lui dit-elle,
Avant l'oût, foi d'animal,
Intérêt et principal...

...Que faisiez-vous au temps chaud ?
Dit-elle à cette emprunteuse.

— Nuit et jour à tout venant
Je chantais, ne vous déplaise.

— Vous chantiez ! j'en suis fort aise.
Hé bien ! Dansez maintenant.

JEAN DE LA FONTAINE

As-tu payé tes impôts, cigale ? T'a-t-on suffisamment exploitée, brimée, dépouillée de la poussière même qui recouvrait la lyre de ton aile ouverte sur la grand'route et sur le ciel ? Regarde ces fourmis qui se complaisent à ton chômage. Elles te tiennent enfin, et s'apprêtent à te curer le ventre avec leurs mandibules jusqu'à ce qu'elles aient envahi le dieu qui te faisait chanter. Il ne faut pas moins à ces filles de l'Etat, nourries et gavées, pour les aider dans leur besogne de mort, que d'ameuter encore contre toi ceux qui haïssent la poésie et qui sont prêts à frapper à coup de marteau ta dernière membrane, ô toi qu'Hésiode, Théocrite, Virgile et Mistral retinrent encagée dans leur cœur et ont nourrie de miel et que je porte encore dans mes cheveux plus blancs que l'olivier retroussé.

*

3 août. Métamorphose. — J'ai vainement guetté la comète qui, au dire des journaux, devait apparaître ce soir sous la Polaire. Est-ce la comète que j'avais contemplée, il y a plus d'un demi siècle, dans ce ciel basque où elle laissa, durant une semaine, se dérouler sa chevelure ? Elle était fraîche alors comme une perle qui sort du bain, et elle n'hésitait pas à se dévoiler. Peut-être est-elle descendue dans la lande et, comme une vieille femme, traîne-t-elle dans l'ombre, derrière ses épaules, sa toison devenue un fagot de bois sec qu'elle embrasse ?

5 août. — Vieille serine. — Je viens d'en prendre soin. Je l'avais achetée à la foire, et une bague mobile au-dessus de son pied témoignait peut-être de ses facultés de pondeuse. Peu à peu elle est devenue infirme, ses doigts se sont convulsés de telle sorte que ses ongles, sens dessus dessous, ne lui permettent plus de se fixer longtemps aux barreaux de la cage. Je l'ai séparée de son mâle qui la brutalisait, et j'ai mis à sa disposition un nid — non pour qu'elle y dépose des œufs, car elle est à l'âge critique, mais pour qu'elle s'y tienne comme une impotente dans son lit. Elle m'a de la reconnaissance quand je change l'ouate de sa couche, lui apporte du grain ou de la salade, ou remplis l'auge où elle se baigne tant bien que mal. Elle me regarde avec le grain de mûre de son œil, semble entr'ouvrir son bec usé pour me dire merci. Sa poitrine est à vif, je pense un peu comme la chair, qui « s'entame » des vieilles gens. J'arrive à la prolonger ainsi depuis assez longtemps et ce qui me console par-dessus tout de ses misères est qu'elle ignore les miennes.

■

6 août. — Transfiguration. — Il arrive que l'on pense, d'une chose ordinaire, que jamais on ne l'avait trouvée aussi belle. Ainsi, ce matin, au sujet d'un ciel dit *pommelé.* Mais ce n'était point de pommiers en fleurs que semblait complantée la pelouse aérienne : plutôt de petits pins-parasols recouverts de neige, uniformes et si nombreux que l'on eût cru à la fantaisie d'un parc japonais.

Aucune vierge aux yeux bridés n'est descendue parmi eux pour me faire les honneurs de cette nouvelle merveille du monde — mais, en lisant l'évangile de ce jour, il m'a semblé que cette féerie lumineuse n'en était que l'illustration :

« *...ecce nubes lucida obumbravit eos.* »

■

7 août. — Chronique du village. — Enterrement d'un enfant

tué par la ruade d'un bœuf : un accident de cette fièvre des moissons qui affole le pouls des campagnes. A l'église, il y avait un minuscule séminariste embarrassé d'une soutane trop longue. Il tenait du bout des doigts son énorme couvre-chef et ressemblait ainsi à une cigale du bon Dieu déguisée en bachelier de Salamanque ou de Leyde.

*

8 août. — Je lis que le passage de la comète est remis à une date ultérieure. On connaît la boutade de Wells dans une *Fête au Ciel* :

« Au dernier moment les prophètes se firent excuser. »

*

11 août. — *Eaux et Forêts.* — Le dernier vestige de la bonté, sous le régime actuel, était que l'on laissât un pauvre hère, durant quelques heures de loisir, pêcher une mince friture sans l'obliger à rendre gorge. Or une Société, légalement munie de procès-verbaux et de gardes, a fixé à vingt-cinq francs le prix du permis de pêche dans nos ruisseaux riants et assez féconds. Exaspérés par un tel despotisme, qui n'accorde un privilège qu'à ceux qui peuvent payer sans en souffrir, des Basques empoisonnent les cours d'eau, et ils n'y vont pas de main morte : « Pour nous venger, disent-ils. »

Entendu, c'est un procédé de sauvages. Mais celui de la Société protectrice du poisson ?

— Dans les Landes, durant près d'une semaine, s'est développé, sur un front d'ensemble de quarante kilomètres, un incendie dont les dégats sont incalculables. Le pin, surchauffé par le soleil, est tellement combustible qu'il suffit de la moindre étincelle pour que le désastre se propage. On se perd en conjectures, depuis un siècle, sur les causes de ces sinistres. Mais de tels orages ont éclaté récemment qu'il me semble assez plausible que la foudre ait pu tomber ici ou là sur cette immense cible.

*

13 août. — *Visites.* — Parmi elles, une sorte de géant blond s'avance dans l'allée en boitant et poussant devant lui une motocyclette formidable. Il fait un effort insensé — je ressens fort bien que le français n'est pas sa langue —, pour me faire part d'un à-propos qu'il a certainement mijoté durant deux jours.

— J'ai, me dit-il, l'honneur de souffrir.

Et comme je parais interloqué, il m'explique :

— C'est un titre de la comtesse de Noailles. J'ai eu un accident avec cette machine.

15 août. — Assomption Lourdes. — Quelle joie de pouvoir prier à cœur ouvert parmi de vrais infirmes, de ceux « qui ne font pas exprès » et qui, pour remercier un brancardier, tordent leur bouche ou esquissent un signe de tête résigné et bon.

La procession d'aujourd'hui ne fut qu'une descente du Ciel sur la terre : ce torrent bleu de deux cents jeunes filles anglaises, et cette neige des surplis innombrables tombant sur la nuit des soutanes.

Il fallait bien que la Vierge s'exprimât clairement pour annoncer à Bernadette : « Je suis l'Immaculée Conception. » La mère de Dieu ne pouvait employer de périphrases.

— Les grabateux de Lourdes demandent une *réparation* pour eux et pour nous. C'est ainsi que saint Joseph racommodait un meuble esquinté.

■

16 août. — La *Presse* m'apprend que des nègres mal blanchis incendient les plantations de cannes de l'île Maurice, exactement comme ils feraient du Louvre ou du Prado :

« *Quoique je te perde de vue à travers les arbres, je n'ai pas*
« *besoin de te voir pour te retrouver ; quelque chose de toi, que je ne*
« *puis te dire, reste pour moi dans l'air où tu passes, sur l'herbe où*
« *tu t'assieds. Lorsque je t'approche, tu ravis tous mes sens. L'azur*
« *du ciel est moins beau que le bleu de tes yeux, le chant des bengalis moins doux que le son de ta voix.* »

(*Paul et Virginie*)

La nombreuse jeunesse qui, en ce moment, au grand dam de certains plumitifs qui la passent sous silence, remet en bonheur le sentiment poétique, se reconnaîtra dans ces lignes d'une idylle immortelle. Tout homme qui ne les admire pas pleinement est à l'âge d'une cordiale ménopause.

*

17 août. — Je ne pensais plus à la comète lorsque, chez un opticien de Bayonne, me la remet en mémoire un petit télescope. Le disciple de Spinoza m'offre de me le vendre pour que j'essaye de la repérer.

— Merci, lui ai-je répondu, pour une étoile de cette sorte une jumelle de théâtre suffira.

■

19 août. Mythologie moderne.

Elle

Je suis très embêtée, parce que Francis ne peut m'apercevoir.

Uranie

Je vous avais bien dit qu'avec cette sale manie que vous avez de suivre la mode, même en laissant repousser vos cheveux résolument vous n'auriez pas aujourd'hui de quoi former un semblant de chignon.

*

20 août. — Le basque, je ne sache aucune langue prêtant à des périphrases plus cocasses dans la translation orale. Exemple :

Madame Etch..., négociante du cru, a récemment perdu son mari. Un voyageur, ignorant qu'elle est veuve, entre dans son magasin et lui demande en français :

— Est-ce que M. Etch..., est là ?

— Non, il n'y est pas, répond-elle, en s'appliquant bien à traduire sa pensée du basque.

— Est-ce qu'il rentrera bientôt ?

— Il est allé jusqu'au cimetière.

— Sera-t-il là dans un moment ?

— Non il y reste.

Et encore :

— Mademoiselle une telle a besoin d'épouser monsieur un tel. Il y a de curieuses méprises quant à la confusion des genres dans les substantifs. Ainsi :

— Le marié était très bien avec *son jaquet.*

*

22 août. — *Visites.* — L'abbé Mauriac vient s'asseoir à ma table et je lui demande, tant il est délicieux, spirituel et vivant : Etes-vous sûr que vous ne soyez pas François ?

A la fin de l'après-midi, la sœur de Pierre Bertin descend dans mon petit parc avec de ses amis. Qu'elle est finement et sensiblement et simplement intelligente !

*

23 août. — *Melons et bouquets.* — En mangeant des melons plus sucrés et parfumés qu'ils ne l'ont jamais été, aussi naturellement glacés que des alcarazas, je pense au menu que me disait prendre, en été, pour son premier déjeuner, M. G., entrée depuis au Carmel : quelques tranches de ce fruit, des crevettes dites *bouquets* et un verre de porto. Une poignée de lentilles pierreuses est maintenant toute sa collation.

*

24 août. — Un ange est venu me voir, une petite Hongroise, Gabrielle K. Elle va présenter une thèse sur mon œuvre, suit des cours à ses heures libres car pour assurer sa subsistance elle

a dû se placer comme bonne à tout faire. A table je regarde son front pur, ses mains fines. Elle me dit :

— Je suis très heureuse comme ça, n'avoir rien.

*

26 août. — Santander est pris par Franco. Tous les *caprices* de Goya continuent de débarquer à Bayonne. Parmi eux des cigarières, celles que Barrès a chantées dans *Du sang, de la volupté et de la mort.* Mon coiffeur me dit :

— Il y a eu une émeute à l'hôpital où l'on a voulu consigner les femmes, rapport à l'état sanitaire.

Il ajoute :

— Elles sont *tanntannntes* et la jeunesse n'y regarde pas de si près.

*

27 août. — Un voisin me rapporte de petits perdreaux tués en Provence la veille.

*

28 août. — Lucien C... m'arrive de la mer avec sa superbe femme qui a le teint de ces mousses fauves qui entourent parfois les tiges des églantiers. Ils dînent chez moi. Le patron de l'hôtel qui est bondé leur assigne une chambre en ville en leur assurant qu'ils s'y trouveront fort bien.

*

29 août. — 11 h. matin. — Le ménage Lucien C. rapplique de la chambre où il devait si bien se reposer la nuit dernière.

— Nous allions nous endormir, me raconte mon ami, lorsque nous entendons tout près de nous sonner une quarantaine d'heures de suite — puis, au bout d'un moment, quatre coups encore, puis huit, puis douze, puis quarante-huit, et ainsi toute la nuit. J'entr'ouvre la porte à l'aube et je vois, rangées côte à côte sur le palier, quatre de ces vieilles horloges au timbre assourdissant et dont l'énorme balancier va et vient dans un long coffre. Dès que je suis habillé je cours faire une scène à la propriétaire de la chambre et elle me répond :

— Elles sont à vendre

*

Même date. — Mise au point. — La lettre que j'ai lue de Claudel dans le *Figaro*, sur la situation catholique en Espagne, égale le plus génial Bossuet.

*

31 août (1768). Extrait d'une lettre de Jean-Jacques adressée à cette date, de Bourgoin à M. Laliaud :

« ...J'ai cru ne rien risquer de rendre indissoluble un atta-

« chement de vingt-cinq ans, que l'estime mutuelle, sans la-
« quelle il n'est pas d'amitié durable, n'a fait qu'augmenter
« incessamment. Cet honnête et saint engagement a été con-
« tracté dans toute la simplicité, mais aussi dans toute la vérité
« de la nature, en présence de deux hommes de mérite et d'hon-
« neur, officiers d'artillerie... Durant cet acte si court et si
« simple j'ai vu fondre en larmes ces deux dignes hommes. »

FRANCIS JAMMES

RÉPUBLICAIN MALGRÉ LUI

X..., qui occupe un haut poste au ministère de l'intérieur, m'explique avec tristesse et sans aucune passion que l'ingérence des députés dans l'administration empêche tout gouvernement, que, voulussent-ils s'abstenir de ces mœurs, les députés y seraient contraints par leurs électeurs, que les ministres, au lieu de gérer l État, ne pensent qu'à répondre au Parlement, que tout cela tient à nos institutions même et qu'il ne voit pas le moyen d'en sortir...

Comme je serais hostile au régime s'il n'y avait pas les réactionnaires !

EXEMPLES PAS HEUREUX

Dans la revue des *Etudes*, le P. Yves de la Brière craint que ma *Jeunesse d'un clerc* « ne favorise chez plusieurs la renaissance de l'antisémitisme, tant l'auteur apparaît étranger ou réfractaire à nos traditions nationales et à la psychologie française, voire à la compréhension du sentiment familial et de l'idée religieuse. »

La compréhension du sentiment familial est connue comme particulièrement intense chez les juifs. Celle de l'idée religieuse semble peu forte chez un fougueux traditionaliste français comme Ch. Maurras.

Quand j'étais au lycée, le professeur mettait parfois en marge de ma copie : exemples pas heureux.

JULIEN BENDA

ATTRACTIONS ET PALAIS DE LA DÉCOUVERTE

Que de voix et de cerveaux éraillés en France, depuis la Politique ! Mais que d'yeux et de jambes lassés à Paris, depuis l'Exposition ! Que de regards mouillés et sans horizon ! Lorsque ces grands visuels que sont les modernes se sentent punis par où ils ont péché, lorsqu'ils en ont eu assez de faire les voyeurs, les marcheurs ou coureurs ; c'est alors qu'ils se tournent vers ce qui distrait du principe même de l'Exposition, et qui fait,

sinon réfléchir, du moins sensiblement pâtir et agir ; vers les attractions cénesthésiques des Invalides, pseudo-scientifiques du Cours la Reine, scientifiques du Grand-Palais. Là, l'œil ne fait plus qu'aider la manipulation ou aggraver la sensation — au scenic-railway par exemple. Il fallait, pour bien faire, multiplier les oasis, les cases vacantes, les Chambres noires, les salles de rêve à vide ; et inventer d'autres « défatigueurs » que ces misérables chaises où l'on se repose sur des « ultraviolets » du souci de ses pieds, mais qui n'en restent pas moins l'un des plus frappants témoignages des nécessités psychophysiologiques d'une Exposition.

Pour moi, j'avoue que le Star m'a paru d'une grossièreté révoltante, le Cyclone fort supportable, que la Tour m'a déçu dès l'instant où je me suis aperçu que le parachute ne faisait qu'accompagner la chute, et que seul, à mon sens, le Palais du Rire prête sinon à sensations fortes et intelligentes, du moins à réfléchir sur celles des autres ; que penser par exemple de la Honte, de la Fuite des Messieurs, lorsque des bouffées d'air frais soulèvent les jupes, et parfois les dessous, de leurs Dames même les plus charmantes, sinon que leur possession n'est pas si glorieuse, ou qu'en tout cas la publication de cette possession compte comme dépossession ?... J'eusse aimé assister à la nuit qui, pour les couples, suivit cette soirée...

Mais je ne me lasse pas d'admirer les trésors d'ingéniosité dépensés par les savants les plus purs, les plus retranchés dans leur laboratoire comme l'écrivain peut l'être dans sa Tour d'ivoire, pour intéresser tout le monde, et le monde entier, à leurs recherches désintéressées, à leurs résultats absolus. Il faut qu'en tout chercheur reste un pédagogue, en chaque pédagogue un vulgarisateur, et dans le vulgarisateur un psychologue au moins rudimentaire pour que non contents de manifester comme des politiciens, d'exposer comme des industriels, de se produire comme des acteurs, ils aient su faire *participer*, par la multiplication même des expériences, un public qui dépasse déjà largement un million. Qu'on leur compare un peu l'inertie de nos écrivains, qui ne conçoivent encore pour rapporter au commun des hommes leurs enquêtes sur la vie et la pensée de certains d'entre eux, que la forme du Livre, quelquefois surannée et en tout cas identique à elle-même depuis des siècles ; qui sont près de crier à l'imposture lorsqu'une entreprise parfaitement louable comme celle du Musée de la Littérature s'efforce à présenter, sinon à actualiser les conditions du travail littéraire, à fournir les preuves de son efficacité — et qui pour-

tant ont bien plus besoin de justifier de leur raison d'être dans la société moderne que les savants, dont les uns entendent se servir pour assurer le « Progrès », les autres pour défendre leur réaction !

Tout d'ailleurs, dans ce Palais de la Science, témoigne du zèle de ses serviteurs. Les plus grands n'ont pas craint d'y consacrer plus d'un an de leur vie — et de leurs recherches, — venant de l'abstraction à la mécanique, jouant aux poupées, et parfois aux dînettes de la science. Ils ont même accepté que des peintres y célébrassent l'introduction du cosmos scientifique dans notre chaos actuel, plus bouleversante encore que cette irruption de la grouillante matière dans « l'ordre » de l'esprit que Bosch, dit-on, voulut faire sentir. Jamais une telle entreprise, ni un tel succès, n'eussent été possibles en France sans l'avènement du Front Populaire, sans la coïncidence de la foi en le progrès scientifique et technique, et de celle en l'amélioration des conditions sociales.

Je regrette pourtant que ces hommes de science, sortant de la vulgarisation, ou d'un certain enthousiasme qui tient trop aisément lieu de métaphysique, n'aient pas su traiter de leur science en hommes tout court. Dans cette obscurité du cinéma, de la cellule, de l'adultère — de tous les lieux de sensations aiguës, et de pensers profonds, ou retranchés du monde, où jaillissent parfois en visibles semences les étincelles énormes des Générateurs ; sous ce silence où bat un cœur de poulet dans son sérum physiologique jusqu'à l'éternité et que soulèvent à peine quelques coqs croisés, châtrés, greffés, mendélisés, hypersexualisés, bigarrés et voués à la mort prompte — on attendait j'espère, de plus profonds mystères. Car ici sont rassemblés, sur quelques centaines de mètres carrés, les principaux témoignages de l'une de nos principales raisons de vivre, et de vivre ce que nous vivons, nous autres Occidentaux ; de celle qui déjà faisait dire à Sully, devant je ne sais quel inventeur de pommes de terre : « Voyez le mal que nous nous donnons pour que vous puissiez vivre et travailler en paix ! »

Et sans doute les accidents de féerie scientifique y sont plus féériques encore que ceux dont pouvait rêver Rimbaud, et le dérèglement des sens, et la transmutation des choses ; ici des ultra-sons qui servent à la photographie des cristaux, là des grenouilles dont on a inversé le sexe ; partout, évidentes, spectaculaires, les « erreurs » de notre vision, de nos sens, les errements mêmes de notre science. Mais nulle part ils ne sont présentés comme « restitutions de notre franchise première » ;

nulle part il n'est question de l'homme qui a fait la science, et je ne dis pas même de son esprit, mais de *son cerveau, qui n'apparaît pas au Palais de la Découverte*, Temple de la Matière... Les savants voudraient-ils faire croire que nous n'avons des pouvoirs que sur ce dont la nature paraît le plus contraire à la nôtre : la pierre, l'ammonite ou l'éther ? Pourtant, celle de leurs démonstrations qui, fort ancienne déjà, ne cesse de séduire le plus le profane, c'est peut-être celle du mouvement brownien; car l'agitation des particules élémentaires abolit l'écart que mettaient nos préjugés sensibles entre la matière et la vie, le vif étant « ce qui bouge ». Et la plus fréquentée de toutes les sections est celle de Psycho-physiologie où des expériences, des tests mêmes, plus habiles que nature, tendent à assurer la continuité entre vie et conscience.

Je ne vois pas qu'il faille douter de la bonne volonté des hommes, même s'ils sont trop humains, à chercher, à comprendre ce qui fait leur humanité. Mais si les hommes de science à leur tour viennent à considérer la science comme une fin, et non comme un moyen de la conscience ; s'ils négligent de constituer cette science élémentaire des formes, du temps, de l'évolution de la conscience même, en bref, de l'humain effort de re-création ; s'ils perdent de vue la signification essentielle de notre *échelle humaine* (et seule, au Palais, une citation magnifique, anonyme nous y ferait songer, qui domine toute la crypte de la Biologie comme les drapeaux de l'Empire couvrent Napoléon : « l'évolution est la seule théorie qui tout en répugnant à l'imagination, n'offusque pas la raison »), ils n'ont pas à s'étonner, encore moins à se plaindre si la foule s'intéresse à contre-sens à leur science ; les garçons pour ses ressources de manipulation, les filles à l'âge difficile pour ses leçons d'anatomie comparée, les « masses » par politique.

Mais, dira-t-on, ce n'est pas aux savants de prendre conscience de leur science. — Attendons donc avec patience l'inauguration du Palais de la Pensée. Voici plus de trente ans, M. Teste, certes, eût fait de grandes choses.

A. M. PETITJEAN

INTERVENTION DE LA PHOTOGRAPHIE

L'objet s'intitule : *Murder off Miami* et s'est vendu à 70.000 exemplaires dans les pays anglo-saxons. Si ce n'était qu'un jeu, il serait moins intéressant (et bien plus onéreux) que les mots-croisés. Si ce n'était qu'un roman policier, il ne se distinguerait

guère, en bien ou en mal, de tant d'autres. Mieux vaut le décrire.

Troués au perforateur et ficelés en liasse sous une couverture de carton souple, un câblogramme, une lettre, un rapport dactylographié, d'autres documents encore, imitent à s'y méprendre un dossier de police. De fait, le câble annonce le suicide d'un financier à bord d'un yacht, la lettre émane du chef de la police de Miami et charge un inspecteur de l'enquête. Vient ensuite le apport de ce dernier auquel se trouvent jointes les pièces à conviction qu'il a pu recueillir : lettres autographes fragment de rideau taché de sang, cheveux détachés d'un peigne, allumette trouvée dans une corbeille à papiers, etc. Le lecteur astucieux n'est plus obligé de se fier aux impressions du détective. Il a entre les mains, sinon le cadavre (n'en demandons pas trop), tout au moins les indices matériels qui doivent permettre de découvrir le meurtrier — car le suicide, bien entendu, déguise un crime. Il convient toutefois de ne rien exagérer et nous déconseillons aux acquéreurs de *Murder off Miami* de faire l'analyse chimique de la tache du rideau en vue de déterminer si c'est bien du sang humain.

De plus, l'inspecteur s'est fait accompagner d'un photographe. Le dossier comprend les photos de la suite des cabines occupées par le défunt et de tous les personnages impliqués dans l'affaire. Ce sont elles d'ailleurs qui permettront au chef de la police, quand l'inspecteur aura échoué à découvrir le coupable, de désigner celui-ci sans quitter son cabinet et sans entendre aucun témoin. Le lecteur est invité à répéter ce tour de force avant de déchirer l'enveloppe qui contient le nom de l'assassin et les preuves de sa culpabilité.

Peu importe que la méthode prétendûment suivie par le chef de la police soit peu recommandable et que la possibilité même du crime repose sur un postulat invraisemblable : l'existence d'un grand financier dont il n'existe aucun portrait et que ses employés mêmes n'ont jamais eu l'occasion de voir. Puisque l'auteur de romans policiers est obligé de tricher pour tenir en suspens la solution de l'énigme plus longtemps qu'il n'est honnêtement possible de le faire, il ne lui reste qu'à renouveler les stratagèmes qui procurent l'illusion que toutes les données du problème sont objectivement portées à la connaissance du lecteur. L'originalité de l'artifice imaginé par Dennis Wheatley et J. G. Links suffit à le justifier.

Mais cette manière de présenter les héros et les paysages romanesques ne pourrait-elle pas se généraliser ? Un roman-

cier doit-il encore prendre la peine de décrire ses personnages et le décor où ils se meuvent, alors qu'une douzaine de bonnes photographies, comme notre ouvrage le prouve, satisfait bien mieux notre curiosité ? Pierre Abraham a démontré que Balzac, réputé pourtant pour sa maîtrise dans ce genre de descriptions, attribuait à ses personnages des cheveux blonds ou bruns, des yeux marrons ou bleus, selon des mobiles inconscients, parfois de simples allitérations, qui n'avaient rien de commun avec l'observation scientifique. Dès lors, quel inconvénient y aurait-il à supprimer des romans ce fatras qui n'a même pas le mérite de l'exactitude et de le remplacer par quelques clichés qui en diront plus long ?

L'hostilité que certains esprits ont manifestée à l'égard de la fiction romanesque pourrait céder devant ce perfectionnement. La photo d'une marquise quittant son hôtel à cinq heures dispenserait Paul Valéry de la rédaction de cette phrase maudite et lui permettrait d'entamer sans préambule l'examen d'un être qu'il a refusé jusqu'à présent de considérer. André Breton qui s'indignait d'une description d'appartement trouvée dans Dostoïevsky n'aura plus aucune bonne raison de ne pas écrire *Crime et Châtiment* en y intercalant quelques clichés d'intérieurs. Au fait, *Nadja* et l'*Amour fou* contiennent déjà des photos. Mais, par un reste de superstition littéraire, sur lequel *Murder off Miami* marque un incontestable progrès, elles ne font qu'illustrer, que répéter une phrase. L'économie de l'effort doit aboutir au contraire à l'emploi alternatif — non plus simultané — du mot et de l'image dans la création romanesque.

DENIS MARION

MARCEL HENRY

Il avait fait un rêve. Il avait fabriqué un rêve. Il l'avait laissé se condenser. Isolateur mariné et tabellion avignonenc, il avait réalisé le rêve essentiel et généreux de l'homme, de l'homme ambitieux de s'individualiser extrêmement et, néanmoins, de baigner avec honneur et agrément au miracle colorié de l'universelle chose. Ce rêve, c'était Port-Cros, et qui dure...

L'île de Port-Cros, il l'avait trouvée. L'ayant trouvée, il ne l'avait pas portée à la police, au mont-de-piété, ou chez ces entrepreneurs aveugles qui tapent comme des sourds sur les îles à l'aide de martelettes en tringle de pissotière. Autour de cette île trouvée en pleine Méditerranée, à trente-six tempêtes et à quarante délices de la côte, derrière des collines et des collines

d'eau grise — mais, pratiquement, à portée de rateau des casinos et sous le vent des phoquesses nues qui mangent, sans un coup de dents, le sable finaud des plages, il avait, d'abord, tourné en pleurant. Il chantait : « Cette île... Cette île... Mon île... Une île... Une, une île... » Et il dansait d'amour à même l'ambiguë matière de la réelle mer (qui lui éclaboussait les bottines) et de la turquoise de l'idéalisme (qui lui posait sur la tête une couronne rafraîchissante).

C'est quand on signa la paix — en 1918, si nos souvenirs sont exacts — que Marcel Henry accomplit cette trouvaille. « Quelle paix ! » s'écria-t-il avec reconnaissance... « quelle paix, ici ! »

Tout comme l'Australie, tout comme l'Amérique, et tout comme aux vacances d'autrefois, n'importe quel rocher, délimité par des flaques à crevettes, dont un enfant s'emparait en l'appelant son château, Port-Cros (femelle par l'espèce et mâle par le nom) Port-Cros affirme un continent suffisant. Capturé et ramifié dans l'espace par les crêtes membraneuses de sa précieuse pierre pareilles aux belles nervures d'un gantelet de muscles, il se pèse et se cantonne soi-même juste comme un poing, un poing qui porterait, en avant du cortège hésitant des élus, la noire et prodigieuse fleur du feuillage persistant et qui, au plus creux, au plus touffu de sa ténacité, couverait l'unique globule d'argent ébloui, quelque gousse à l'odeur amère, ou l'âme féerique, ou l'insoutenable néant d'une beauté, ou l'infernale brindille de la terrestre perfection...

Peut-être — est-ce que je sais ! — avait-on tenté de forcer le poing pour en faire une main... Peut-être avait-on « bâti », déjà, à la fourche de deux doigts desserrés, au bord de l'eau... Marcel Henry referma, de toute sa fidèle vigueur, le poing sur le trésor intime.

Autour de Port-Cros galope le vent. Avez-vous jamais analysé jusqu'à sa pointe une infrutescente canne des canniers de la Provence ? Sous la caresse remontante le fût solide s'attendrit. La carapace ligneuse devient, modelée en long, une tunique d'étoffe verte. Cette tunique se déroule à votre gré, peu à peu, et se résoud en ce très délicat fuseau, ce légume toujours, toujours plus mince qui rejoint et réjouit on ne sait quand le zéro de l'espace. Le regarder ou le toucher donne une terrible envie de mordre ou de siffler... Quand le vent en cercle galope, et hurle, langage ambulant et manifestement articulé, de même vous devinez, à sa plus haute pousse, un chaume solitaire et subtil, génie vertical, responsable et désespéré des masses déployées. Marcel Henry le connut et lui voulut du bien.

La paix de Port-Cros, sa solitude dans le ciel, ses sylvestres salons au sol de poudre pâle — et ces rivages au loin sans autre importance ou dignité que de confirmer et d'aiguiser la particularité et le retranchement. Marcel Henry a lutté pour les conserver, pour les « excepter ». Il tira force joie d'une terre si pure, une joie dramatique et menacée, mais d'un tel volume que notre héros convia tous les hommes à se satisfaire de ce clos balsamique, tous les hommes à travers son diligent égoïsme, tous les hommes hors de l'île alignés dans l'impuissance, cimentés par la servitude, remués par l'appel de l'unique, passionnés pour leur privation...

Je vis Marcel Henry (avec son pantalon à rayures) massacrer, un à un, les charbonniers de Port-Cros. Les sentiers qu'ils avaient ouverts, il les fermait, à chacun de leurs bouts, par un culot d'expertes broussailles. Et, comme autrefois Gaspard de Besse, il enseigna aux pins à gesticuler dans le dos des touristes.

Cependant, à Hyères, à Toulon, on vendait Port-Cros. Manquer de droits sur l'île n'acheminait pas les agents d'affaires à ne la point débiter. Ils la brisaient comme un miroir et tâchaient d'en refiler les morceaux. J'ai bien connu l'un de ces illusoires marchands. Pourquoi cacherais-je qu'il demeure mon ami ? Ruiné après avoir gagné des millions, son château et sa villa saisis, il a recommencé, à soixante-dix ans, dans les cités de sa patoisante jeunesse, autour des tribunaux et des salles de vente, une carrière nourrie, cette fois, de tomates et de pébrons. Il vint à Port-Cros, ces jours-ci, et s'assit dans l'angle mort du mistral. Il portait un canotier du temps des premiers Anglais.

Il faisait un temps du tonnerre. Le poing de l'île s'enfonçait comme celui d'une blanchisseuse dans le drap moutonnant et ballonné de la mer empressée à se laver un bon coup des pages écrites sur elle par les capitaines de frégate ou assimilés. Non loin du vieil homme d'affaires, Marcel Henry passant par là, une mante religieuse sur l'épaule, ramassa, parmi les aiguilles, un bouton de manchette en verre prismatique, perdu par un promeneur très coupable, de quoi mettre le feu au monde sous un rayon de soleil.

Le doux conservateur et le sympathique aigrefin s'entre-regardèrent sans ennui pour ce qu'ils étaient, l'un et l'autre, de la Chimère et du Vent (comme d'autres sont du Bélier ou de la Croix).

AUDIBERTI

BULLETIN

LES ÉVÉNEMENTS

Londres. Les *Mémoires* d'Haïlé Sélassié sont retirés de la circulation. Il continue de paraître une moyenne de trois livres par mois sur Léon Blum. Un sérieux coup à la vieille Angleterre : la *Morning Post* va cesser d'exister.

Athènes. Interdiction de l'*Epitaphe de Périclès*, de Platon, par le général Métaxas qui assure ainsi les bases de la « 3e civilisation grecque » (hitlérienne, après avoir été hellénique et byzantine).

Vienne. Une exposition de faux réunit à côté des tableaux, tapisseries et meubles originaux leurs copies réalisées avec toutes les ressources de la technique moderne.

Paris. Au Congrès international des bibliothèques, on a remarqué que la durée moyenne des convalescences, dans les hôpitaux français, est de 28 jours ; et anglais, de 20. C'est que ceux-ci pourvoient abondamment de livres leurs malades.

Fort Raleigh (E.-U.). Le Président Roosevelt dénonce dans les écrits de Macaulay le propre langage des « 200 Familles » américaines.

Paris. L'Académie revoit son Dictionnaire, et substitue à l'exemple : *Cet acte d'autorité révolta,* ce nouvel exemple : *cet acte d'autorité s'imposait.*

Canton. Manquant d'avions, les étudiantes chinoises lancent des tracts anti-japonais par pigeons.

Pittsburg. Pour détourner leurs ouvriers en grève des meetings, les patrons ont organisé des spectacles de Burlesques.

Berlin. La presse officielle annonce la prochaine adjonction, aux ambassades allemandes, d' « attachés culturels ». Il est tout à fait caractéristique de notre époque qu'un pays puisse espérer tirer davantage encore de la « surveillance spécialisée » de la « culture » des autres, que de celle de leur armée, ou de leur commerce.

Paris. Mort, dont bien entendu personne n'a parlé, du meilleur « connaisseur » du socialisme et même de la sociologie anglaise : Elie Halévy.

Londres. Le Foreign Office fait savoir, officieusement, qu'il n'acceptera pas d' « attachés culturels » en Grande-Bretagne.

Paris. A la suite de la création d' « attachés culturels » aux ambassades allemandes, *Marianne* réclame l'institution, au Quai d'Orsay, d'un service de propagande sous les ordres de Giraudoux.

Cérilly, le 11 septembre : à 18 heures, inauguration d'une plaque à l'« Ecole Charles-Louis Philipe » ; à 21 heures, lecture de *la Mère et l'Enfant* ; à 22 heures, curée aux flambeaux dans la forêt. Etranges fêtes.

Cahuzac-sur-Vère, 12 septembre. Inauguration au château de Cayla, sous la présidence de François Mauriac, du musée Maurice et Eugénie de Guérin.

Gijon. Mort héroïque d'Abel Guidez, jeune universitaire français et le second d'André Malraux à l'escadrille España, abattu par les avions fascistes.

Paris. L'hebdomadaire catholique *Sept* disparaît.

LES LIVRES

I. Poèmes.

HENRI GHÉON : *Chants de la vie et de la foi* (Flammarion).

Voici, excellemment présentée par M. Ghéon lui-même, une anthologie de son œuvre poétique, des premiers vers libres aux derniers poèmes « apostoliques, romains » et orthodoxes (dans tous les sens du mot).

PIERRE CAMO : *Livret de poésie* (Messein).

Peut-être y a-t-il de la mollesse encore dans ces nouveaux poèmes de M. Pierre Camo. Mais la langue en est dense et fluide ; et le style, presque sévère.

PIERRE PASCAL : *Ode Liturgique à Paris* (le Trident).

Une poésie dont le sens est un peu vieux, ou du moins le chiffre. Mais il est bien qu'ici le lyrisme redevienne une fureur quasi-physiologique, qui enfle noblement la poitrine.

LAURENT ROPA : *Poètes Maltais* (Mirages, Tunis).

Malte aussi est une nation, ni anglaise, ni italienne : maltaise. « Chaque nation a son ange » dit le prophète Daniel. Et ces anges suspects, plus ou moins ailés, les poètes. En voici, neuf, vivants ou morts.

II. Essais.

CH. LANG : *Léon Bopp* (Linden, Luxembourg).

Étude fidèle et consciencieuse d'une œuvre trop peu connue. Mais les romans de Bopp s'inspirent d'une « catalogique » possibiliste, qui échappe au catholicisme dogmatique de M. Lang.

EUGÉNIO D'ORS et LASSAIGNE : *Almanach des Arts pour 1936* (Fayard).

Les remarques de d'Ors sont comme toujours ingénieuses, et parfois pénétrantes. Mais la forme même de cet almanach, divisé en « horoscope » — ou diagnostics — et en « calendrier » des expositions et des livres, est vraiment par trop épisodique.

AUGUSTE LUMIÈRE : *Horizons de la Médecine* (Albin Michel).

... ou plutôt, horizons de la nouvelle Science des humeurs que Lumière a instituée, qui d'ailleurs est remarquable, et prétend combattre le mal non plus dans ses microbes, réduits au rôle de « témoins », mais dans son terrain — c'est-à-dire, dans tous les cas, dans une rupture de notre équilibre humoral.

S. METALNIKOV : *la Lutte contre la Mort* (N. R. F.).

Curieux « matérialisme » des Russes en biologie ! Metchnikoff se persuadait déjà qu'il n'est pas de vieillesse ni de mort naturelles : Metalnikov — de l'Institut Pasteur — assure que l'immunité est un réflexe conditionnel, et que par la volonté nous pourrons retarder la mort.

III. Histoire.

KAREL ČAPEK : *Entretiens avec Masaryk* (Stock).

Le passage de l'apprenti-serrurier au *privat-dozent* était déjà, chez le fils d'un serf slovaque, assez étonnant : que dire alors quand le professeur, travesti en conspirateur, devient président d'un des nouveaux États, fondamentaux, de l'Europe ! On est ravi de trouver, parmi l'histoire contemporaine, cet exemple de simplicité, et de nécessité.

CH. BUGNET : *Rue Saint-Dominique* et *G. Q. G.* (Plon).

Curieuses révélations — faites avec droiture et gentillesse — sur les « dessous de la guerre ». Mais on n'apprend toujours pas pourquoi les généraux français se sont montrés, dans l'ensemble, si médiocres ; et quelques hommes de génie — Galliéni, Lyautey, Mangin — si inefficaces.

Dr ALLENDY : *Paracelse* (N. R. F.).

Le *Paracelse* de Gundolf était bien plus « total » et significatif. Mais ce Paracelse alchimiste, — et surtout cette première internationale des alchimistes au début du XVIe siècle —, sont passionnants.

GEORGES LARONZE : *Histoire de la Commune* (Payot).

M. Laronze, qui est juriste, prétend que la Commune n'était pas révolutionnaire : elle n'innova pas tant, en matière de lois... Mais son objectivité qui, pour inintelligente qu'elle paraisse, est certaine, permet d'éclaircir bien des détails obscurs.

IV. Lettres Étrangères.

EMILY BRONTE : *Haute Plainte* (N. R. F.).

Excellente occasion, pour ceux qui n'ont pas encore connaissance du chef-d'œuvre d'Emily Brontë — c'est le dernier roman noir de la littérature anglaise, au moment où le noir éclate en orage — de le lire dans une traduction qui gagne en fidélité ce qu'elle perd, peut-être, en énergie sur celle qui s'intitulait magnifiquement : *les Hauts de Hurlevent.*

LÉO CASSIL : *Le Voyage imaginaire* (N. R. F.).

Tandis que des enfants de Moscou s'installent dans la Schwambranée — comme qui dirait la Grande Garabagne — la Russie adolescente vient au bolchévisme. Rien de plus saisissant que cette confrontation entre l'Imaginaire et la Révolution.

LEONIDA REPACI : *Les Frères Rupe* (Albin Michel).

Voilà de la belle ouvrage, une entreprise à la Jules Romains sur l'Italie préfasciste. Et si nous ne sommes pas trop avancés sur ce que sont les hommes, nous nous trouvons parfaitement renseignés sur l'État de la Calabre et des Calabrais, au début de ce siècle.

VICTORIA LINCOLN : *Hivers sur la Colline* (N. R. F.).

Conséquences du putanisme de la grand-mère sur la mère et la fille, aux rivages de Rhode Island. C'est le δακρυόεν γελασᾶσα américaine, très ingénu, et drôle parfois.

GUSTAV HOCKE : *Das geistige Paris 1937* (Leipzig).

Un Allemand tout étonné de trouver la France « up to date ».... Mais son étonnement, fort sympathique d'ailleurs (comme celui de Sieburg), est peut-être encore une forme de propagande.

VI. Les Revues.

A retenir du « *Romantisme allemand* » (*Cahiers du Sud*) le *Lenz* de Büchner : c'est l'admirable analyse des progrès d'une folie, née d'un désir d'absolu et des mille envies confuses de la jeunesse.

M. Bernard Grasset a vivement reproché aux critiques, dans le *Petit Journal*, de commenter, par complaisance, une foule de livres stupides

et inutiles. C'est là un sentiment, que connaissent tous les auteurs. Il est curieux de le voir partagé par un grand éditeur.

Il est bon d'être au moins malade, si l'on veut lire chaque mois Paul Léautaud : C'est dans la *Chronique filmée,* réservée aux salons d'attente des médecins, que paraissent désormais ses « Mots, propos et anecdotes ».

Letteratura en est à son 3e numéro. Son effort est sympathique, l'information étrangère n'est pas mauvaise (à noter l'article de Mario Praz sur T. S. Eliot et Dante), et elle présente d'étonnants « vers burlesques » de Gozzi. Mais quelle littérature subalterne ! Et quel rabâchage dans la critique !

*

SPECTACLES

CONCERTS : Le public d'étrangers et de français, abruti par l'Exposition pour ceux-là, par la politique pour ceux-ci, est resté inerte devant l'exécution magistrale et classique de la *Walkyrie* par Furtwängler.

Aux marionnettes de l'Exposition, une seule révélation, celle de Stuttgart : « la vie vicieuse et l'horrible fin du fameux archi-magicien Johannes Faust » — où la vie de ces hommes de paille paraissait littéralement *gravée sur bois.*

Au PARAMOUNT : *Le dernier Train de Madrid.*

Il n'est pas exagéré de dire que les producteurs de ce film sont des Salauds.

A la MADELEINE : *Gribouille.*

Du Raimu de derrière les fagots. Marcel Achard s'est donné la peine d'écrire un scénario et un dialogue dignes de lui.

AU GRAND PALAIS, le « Cirque des cirques » a produit de bons acrobates (mais guidés par l'unique souci de donner le frisson de la peur, qui n'a rien à voir avec celui du plaisir esthétique), de déplorables clowns, et un seul spectacle : celui des Guardians de Camargue, hommes, chevaux et centaures.

*

En octobre

Au théâtre des Champs-Elysées : le 4 octobre, concert symphonique suisse : *le Roi David.* Le 7 octobre, soirée surréaliste de l'Exposition ; le 20 octobre, *Faust,* par le Goetheanum de Dornach ; du 25 au 30, spectacles italiens ; le 31, récital Paderewski.

A l'Œuvre : le 14 octobre, les *Chevaliers de la Table ronde,* de Jean Cocteau.

Au Palais des Sports : le 16 octobre, *Naissance d'une cité,* mystère de Jean-Richard Bloch, musique de Milhaud et Honegger, décors de Léger.

LE GÉRANT : JEAN PAULHAN
SAINT-AMAND. IMP. R. BUSSIÈRE